

# *BULLETIN*

*DE LA*

## *SOCIÉTÉ*

*DES*

# *AMIS DE VIENNE*

N° 65 — Année 1969

**In Memoriam :** Pierre FRECON.

**L'activité de la Société :**

Assemblée générale du 27 mars 1969

Aline VAGNON. — Sortie d'été de la société

Joseph GARON. — Sortie d'automne.

**Etudes :**

René HERVAL. — Le séjour de Saint Martin à Vienne  
Pierre FRECON. — Michel-Ange Slodtz, sculpteur du  
chœur de Saint-Maurice

Marcel GOURDANT. — La pierre écrite

Joseph GARON. — Vienne insolite.

**Chroniques :**

Chronique archéologique, par Joseph GARON

Chronique des arts, par Louis RAIBAUD

La musique à Vienne, par Jean BOUVARD

L'année théâtrale, par Georges ARTUS

Maison de poupées ou histoire d'une collection, par  
par Elisabeth JOSSIER.

**Liste des nouveaux sociétaires 1969.**

Illustrations : Musée de Vienne, Vienne-Journal  
Amis de Vienne et Jean PERRIOLAT

VIENNE  
IMPRIMERIE TERNET-MARTIN

14, quai Jean-Jaurès  
— 1970 —

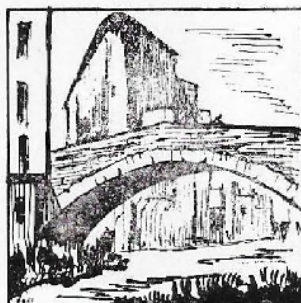
*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*BULLETIN*  
*DE LA*  
*AMIS DE VIENNE*  
*SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE*



— 1970 —

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

N° 65 — Année 1969



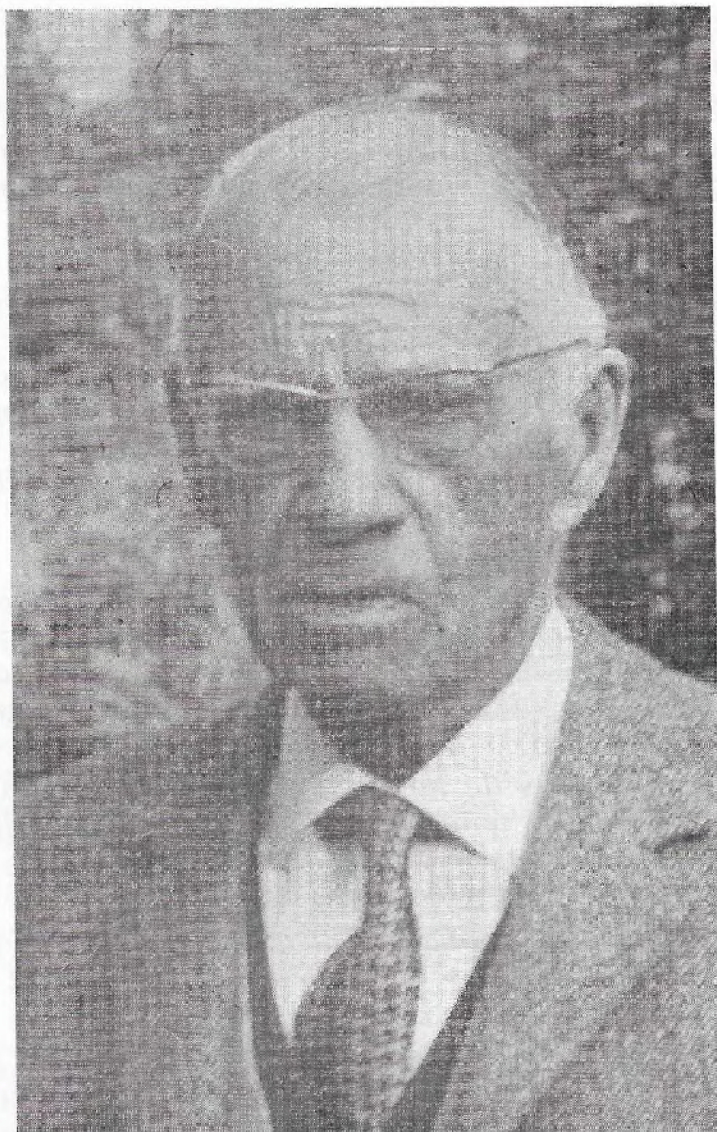
VIENNE  
IMPRIMERIE TERNET-MARTIN

14, quai Jean-Jaurès

— 1970 —



## IN MEMORIAM



**Pierre FRÉCON**

*Vienne, le 10 Mars 1970.*

*La triste nouvelle du décès de M. Pierre FRECON, nous parvient au moment où le Bulletin va être mis sous presse.*

*Elle sera cruellement ressentie de tous les Amis de Vienne, et ce n'est pas sans émotion que ceux qui l'ont connu évoqueront son souvenir.*



*Le souvenir des qualités humaines dont il fit preuve dans une vie familiale à laquelle il apporta autant de dignité dans les joies que dans les peines qui ne lui furent point épargnées, et aussi dans le rayonnement qui marquait les contacts de sa vie professionnelle et ceux de ses nombreuses activités extra-professionnelles.*

*Le souvenir d'une compétence et d'un dévouement qui conduisirent ses pairs à lui confier d'importantes responsabilités.*

*Le souvenir aussi d'une culture et d'une érudition extrêmement poussées, qu'une grande modestie l'empêchait de mettre en évidence.*

*A ses qualités professionnelles et humaines s'ajoutait une sensibilité profonde, un sens critique toujours en éveil et un sens artistique très développé.*

*En lui survivait dans le moindre détail et jusque dans sa tenue vestimentaire toujours très soignée, le reflet du style d'une époque au cours de laquelle, la correction, la dignité et la courtoisie tenaient une part si peu courante de nos jours, qu'on la qualifie de « vieille France ».*

*Jusqu'aux derniers jours de son existence M. Pierre FRECON, malgré son grand âge, malgré aussi un état de santé qui donnait des inquiétudes à son entourage et qui l'obligea, à notre grand regret, à se démettre de sa fonction de Président, resta pour les Amis de Vienne, un guide, un conseiller et un collaborateur de tous les jours.*

*Sa passion pour sa ville natale, en avait fait en 1904 un des créateurs des Amis de Vienne. Depuis la fondation de la Société, il faisait partie du Conseil d'administration au sein duquel il exerçait une action prépondérante.*

*Chaque année, nous nous réjouissions de lire dans notre Bulletin ses études sur nos monuments sur l'histoire de notre ville, sur un de ses personnages illustres.*

*L'importance de sa documentation, la concision de son style, le souci qu'il avait de la vérité historique faisait toujours de son texte l'une des pièces maîtresses du Bulletin.*

*Cette année encore, on lira avec plaisir dans les pages qui suivent une de ses études sur Michel-Ange SLODTZ.*

*Le décès de M. Pierre FRECON est une grande perte pour notre ville, il est cruellement ressenti par les Amis de Vienne.*

*Que Madame Pierre FRECON, ses enfants, ses petits-enfants et toute sa famille veuillent bien agréer l'expression de nos sentiments attristés et de nos profonds regrets.*

*Marcel GOURDANT,*

## ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES AMIS DE VIENNE

L'Assemblée générale de la Société, pour l'année 1968, a eu lieu le 27 mars 1969 dans la salle de conférences de la Chambre de Commerce.

Le Président Marcel Gourdant déclare l'Assemblée ouverte :

Mesdames,  
Messieurs,

Vous attendez sans doute avec impatience l'exposé que doit nous présenter notre conférencier sur « Les dieux Gaulois », et j'avoue être non moins impatient que vous.

Une Assemblée générale ne pouvant toutefois se dérouler sans les traditionnels rapports annuels, vous aurez à les subir avant d'avoir le plaisir d'écouter notre conférencier. Il voudra bien nous en excuser et nos invités d'honneur également.

Vous n'ignoriez pas, chers sociétaires, car il nous l'avait dit et redit maintes fois, que c'était à titre provisoire qu'en 1965, au départ du Président Jaillet, M<sup>e</sup> Frecon avait accepté la présidence à laquelle le Conseil d'Administration des « Amis de Vienne » l'avait porté.

Quatre années se sont écoulées depuis ce jour. Nous nous réjouissons tous qu'il ait bien voulu accepter de prolonger jusqu'en 1969 un provisoire qu'il voyait, au début de son mandat, pour un an seulement et nous regrettons tous qu'il ait été obligé de l'interrompre pour des raisons de santé. Son passage aura été si profitable à la Société que le nombre des sociétaires s'est très sensiblement augmenté au cours de ces quatre ans et que nous connaissons, grâce à son excellente gestion, un équilibre de trésorerie qu'il convient de souligner.

Comme je l'ai fait moi-même, vous avez aussi appris à mieux connaître notre Président M<sup>e</sup> Frecon pendant ces quatre ans. Vous avez apprécié sa courtoisie, l'objectivité et la sûreté de son jugement sous sa réserve naturelle, son expression verbale et son style sans détour, empreint de bienveillance et son extrême franchise. A ces qualités s'ajoute, vous le savez par les nombreux textes qu'il a publiés dans notre bulletin, une connaissance approfondie de Vienne. Il milite au sein des « Amis de Vienne » depuis la fondation de la Société en 1904.

C'est pourquoi il m'est agréable, cher Monsieur Frecon, de rendre publiquement l'hommage dû à la fidélité et au dévouement dont vous avez fait preuve au cours de 65 ans de présence active aux « Amis de Vienne » et tout particulièrement au cours de ces quatre dernières années de présidence.



C'est donc sur votre demande instante et à notre grand regret que le Conseil d'Administration de la Société décida, le 22 janvier dernier, de pourvoir à votre remplacement.

Je ne vois pour raison au choix du successeur qui fut désigné, que le très grand attachement qu'il porte à sa ville natale.

Le pourquoi de cet attachement ?

Pour le définir, permettez-moi d'emprunter et de vous citer un charmant petit sonnet de l'un de nos anciens présidents.

La plupart d'entre vous se souviennent bien de lui puisqu'il s'agit de Me Maurice Faure qui présida avec compétence et bonheur aux destinées de notre Société pendant de nombreuses années.

Vous vous rappelez de la vivacité et de la subtilité de sa conversation, du charme dont il savait agrémenter la plus aride des descriptions, de son érudition et de sa grande culture, de son amour de la nature et de sa ville natale, mais j'ai plaisir à souligner un aspect peut-être un peu moins connu de sa personnalité dans le fait qu'il ait été aussi, à ses heures, un poète délicat.

C'est pourquoi je reprends volontiers, en hommage à sa mémoire, ces quelques vers qu'il écrivit lui-même en hommage à sa ville natale :

#### *VIENNE, O MA VILLE !*

Mes yeux d'enfants t'ont vue, aussi vaste qu'un monde ;  
C'est un voyage, aller de l'un à l'autre pont,  
Grimper jusqu'à Pipet, c'est une ascension,  
La tour de Saint-Maurice est une mappemonde.

Mes yeux d'adolescent ont vu ta pierre blonde,  
O la chère façade, et les niches où sont  
Le Christ avec les saints, et les anges qui font  
Silencieusement leur concert ou leur ronde.

Et mes yeux d'homme ont vu, Rhône, devant ton onde,  
Mon foyer, mes amis, et leur tâche féconde  
Ajouter jour à jour aux travaux des aïeux.

Je te verrai toujours, même dans l'infortune,  
Même du fond des cieux, quand, sur la planche brune,  
La terre de ton sol aura bloqué mes yeux.

Maurice FAURE.

Mais pour faire un « Ami de Vienne », il existe bien d'autres motifs que ceux de la naissance ou de la vie quotidienne. C'est pourquoi, quelle que soit notre origine, notre formation, nos occupations, nous nous trouvons tous réunis ce soir dans l'unité du cadre de ce groupement, animés des mêmes sentiments envers cette ville si attachante par son passé et les ressources d'art et de culture qu'il lui a légués.

Pour nous tous, le mot ami a la même valeur, une valeur dont je veux profiter dès maintenant en faisant appel à cette amitié, en sollicitant votre aide et votre participation à l'accomplissement de la tâche dont vous m'avez chargé.

Le mot participation est beaucoup employé actuellement et, de ce fait, a-t-il un peu perdu de sa véritable signification, lorsqu'il est question de faire participer des gens qui n'ont, entre eux, ni les mêmes doctrines, ni les mêmes idées, ni les mêmes intérêts, ce qui n'est certes pas le cas pour les « Amis de Vienne ». Aussi permettez-moi de compter sur votre participation, une vraie participation.



Un certain nombre de sociétaires nous ont fait part de leurs regrets de n'avoir pu se joindre à nous ce soir. Je ne peux tous les nommer. Rerregrettons cependant parmi nos invités d'honneur : Monsieur le Doyen Brulh qui n'a pu se joindre à nous.

Des absents que nous regrettons, mais aussi des présents que je suis heureux d'accueillir et, en particulier, nos invités.

Notre conférencier M. Hatt, Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, Directeur des Antiquités Historiques d'Alsace, qui a bien voulu, à la demande de M. Chapotat, faire correspondre la date de ce long et pénible voyage depuis Strasbourg avec celle de notre Assemblée Générale et assurer notre conférence habituelle.

Ma gratitude est grande également à l'égard de M. Leglay, Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, Directeur de la circonscription archéologique du Sud-Est, qui a bien voulu accepter de présider cette réunion et qui nous présentera notre conférencier tout à l'heure.

Sa présence parmi nous est un nouveau témoignage de l'intérêt qu'il porte à notre ville. Nous savons tous ce que Vienne doit à votre sollicitude et à votre compétence, comme à Strasbourg on sait ce qu'on doit à la sollicitude et à la compétence de M. Hatt. Nous savons avec quelle conviction et quelle volonté vous vous êtes appliqués, l'un et l'autre, à sauvegarder notre patrimoine archéologique et nous vous en sommes particulièrement reconnaissants.

Je dois aussi souligner le plaisir que j'ai de voir parmi nous les artisans très directs de la mise en valeur de ce patrimoine, M. Chapotat, M. Pelletier et M. Tourrenc, ainsi que M. Ruf. Qui d'entre nous ne les a vus sur nos chantiers de fouilles, joignant leurs propres efforts aux conseils et aux directives qu'ils prodiguent au personnel des entreprises chargées des fouilles et aux jeunes équipes bénévoles qu'ils encadrent avec tant de compétence.

Je suis heureux de souhaiter également la bienvenue aux personnalités locales : M. le Sous-Préfet Redier auprès duquel les Viennois sont toujours assurés de trouver audience et bienveillance lorsqu'il s'agit de l'avenir de leur ville ; M. Mattéi, Maire adjoint, et nos amis de l'extérieur.

Je ne manquerai pas aussi de souligner avec quelle compétence et quel dévouement notre Secrétaire, Joseph Garon, assure depuis des années déjà le travail ingrat des contacts, du courrier, du bulletin et de tant d'autres tâches qui lui incombent. Il va nous dire lui-même ce qu'a été l'année 1968. Mais avant de lui passer la parole, permettez-moi de remplir un pénible devoir en évoquant la mémoire d'un de nos plus récents disparus : le Chanoine Cavard, décédé il y a un peu plus d'un mois.

Une petite délégation de notre Société a assisté, avec moi, à ses funérailles célébrées par Mgr Fougerat, évêque de Grenoble, et l'a accompagné au petit cimetière de Chatonay, le 23 février dernier.

Né en 1889, ordonné prêtre à la veille de la guerre de 1914-1918, au cours de laquelle il fut grièvement blessé, le Chanoine Cavard dut aux infirmités qu'il garda de ses blessures, d'être nommé aumônier de la petite chapelle de N-D-de-l'Isle-sous-Vienne. Il y resta jusqu'en 1966 et put se consacrer dans la tranquillité et le recueillement du petit prieuré à sa grande passion, l'histoire, et plus particulièrement l'histoire de Vienne et du Dauphiné Rhodanien. Grâce à de patientes recherches dans les archives locales et départementales ou régionales, et dans les bibliothèques, il put rassembler une très importante documentation. Travailleur infatigable, il excellait à découvrir et à déchiffrer des manuscrits rares. Son œuvre très importante nous révèle de nombreuses pages de l'histoire locale qui,



sans lui, seraient restées ignorées. Une partie seulement de cette œuvre, environ 30 ouvrages ou études, fut publiée entre 1935 et 1960, grâce à la compréhension de la Municipalité viennoise de l'époque.

De nombreuses revues publièrent ses études. Tous ses écrits témoignent du même scrupule d'honnêteté littéraire et d'une information rigoureusement vérifiée.

Un grand nombre de ses ouvrages sont malheureusement introuvables, leur tirage en ayant été trop limité et nombre de ses manuscrits n'ont jamais été publiés.

Ami de Vienne, nul ne pouvait l'être plus que lui, sa vie entière fut consacrée à cette ville et à sa région. Aussi pensons-nous que c'est un devoir pour notre Société de s'associer aux suggestions déjà formulées par d'autres et reprises par la presse locale, tendant à ce que le souvenir du Chanoine Cavard soit perpétué à Vienne, soit par une rue qui porterait son nom, soit de préférence, à notre avis, par l'adjonction de son nom à la Bibliothèque municipale qui fut si souvent le théâtre de ses patientes recherches, ou à une salle de cette Bibliothèque.

C'est le vœu que nous transmettrons à la Mairie, avec l'espoir que ce modeste hommage pourra être rendu à sa mémoire.

Je passe la parole à M. Garon qui vous présentera le compte rendu de l'activité de l'année écoulée.

#### *Exposé de M. Joseph GARON*

Mesdames,

Mesdemoiselles,

Messieurs,

L'événement qui a marqué cette année 1968 a été certainement la résurrection de tout un quartier de la Vienne Gallo-Romaine de la rive droite du Rhône. Fidèles à la mission héritée de nos fondateurs et à la promesse faite à notre dernière Assemblée Générale, nous avons demandé à M. Serge Turrenc de nous guider et de commenter « in situ » le résultat de ses découvertes au cours de plusieurs visites dominicales. Vous êtes tous venus et beaucoup d'autres Viennois aussi, je n'insisterai donc pas sur le grand succès de ces visites dont vous trouverez la relation illustrée dans notre revue, relation destinée à en commémorer le souvenir et aussi relation d'information pour nos amis lointains.

L'année 1969 débute bien, puisque maintenant la conservation du site est définitivement assurée et la construction du lycée en bonne voie, avec une juste compensation des gros efforts financiers qui avaient été engagés dans ce but. Les « Amis de Vienne » avaient toujours souhaité qu'intervienne cette solution de bon sens.

Notre sortie d'été, prévue pour le mois de juin, a dû être reportée en septembre. Après un été pluvieux, nous nous félicitons d'avoir choisi cette belle région toujours ensoleillée de la Drôme, pour visiter châteaux et vieux villages si pittoresques et encore peu connus. Et cependant, le matin du 15 septembre, au départ de cette promenade, le ciel était noir, lourd de menaces d'orage, il pleuvait ; moment angoissant pour les organisateurs responsables d'une caravane groupant une vingtaine de voitures et un grand car, avec plus de cent participants. La chaleur de l'accueil reçu le matin à La Laupie, puis à La Bégude-de-Mazenc et, dans la soirée, au château de Puygiron, ont maintenu la belle humeur et l'intérêt de cette journée.



Entre-temps, si notre horaire fut quelque peu perturbé, l'Intendance était au rendez-vous de treize heures à La Bégude et la bonne chère contribua à faire régner la gaieté et l'ambiance amicale habituelle de nos sorties. Le soleil reparut, le ciel redevint bleu, notre périple put se poursuivre à la satisfaction de tous les promeneurs.

En juillet, nous avons reçu comme chaque année un groupe important des jeunes participants aux échanges internationaux, leurs dévoués dirigeants et des participants aux fouilles, réception traditionnelle désormais dans le cadre évocateur du Cloître Saint-André-le-Bas.

Nous avions espéré la visite de plusieurs sociétés amies, mais beaucoup de projets ont dû être remis du fait des événements que vous savez. Cette année, nous recevrons la Société d'Archéologie et de Statistiques de la Drôme, le 30 juin ou le 1<sup>er</sup> juillet. Le Président de Font-Reaulx nous rappelle que leur dernière visite à Vienne remonte à... 1939 ! On ne peut pas reprocher à nos voisins Drômois d'avoir l'amitié abusive ! Trente ans, ce sera presque un anniversaire à célébrer, aussi dès que le programme de cette journée sera fixé, nous vous en ferons part et vous demanderons d'assister nombreux à cette réception.

Vous apprendrez aussi que d'importants travaux vont être incessamment entrepris à la Primatiale Saint-Maurice. M. Pierre Lotte, architecte en chef des Monuments Historiques, lors de son dernier passage à Vienne, a tenu à convoquer des représentants du Syndicat d'Initiative et des « Amis de Vienne » pour leur faire part de ses projets : il est nécessaire de procéder à la consolidation des contreforts de la nef et de l'abside dont la solidité est devenue précaire. Sur la façade, le grand gable du porche central sera rétabli et les sculptures des trois portails seront nettoyées.

Par les soins des services de la ville de Vienne, des panneaux et des plans donneront les informations nécessaires sur ces travaux aux visiteurs. Ce programme de restauration sera continué sans interruption, mais devra néanmoins s'échelonner sur plusieurs années. Ceux qui, comme nous, ont atteint un âge certain, n'en verront peut-être pas l'achèvement, mais ils seront satisfaits de savoir que notre belle cathédrale sera sauvée, protégée et que, pour les générations qui montent, elle retrouvera en partie sa primitive splendeur.

Il nous faut maintenant rappeler à votre souvenir les noms de nos amis défunts :

Madame Jean Gleyzolle est décédée dans sa propriété de La Chapuisse. Lors des obsèques de cette mère de famille dont la vie fut toute de dévouement, nos sociétaires se rappelaient combien son époux, Jean Gleyzolle, leur ami et trésorier pendant de nombreuses années, avait été un ardent propagandiste de leurs activités.

Le Docteur Jacques Morand a été terrassé en pleine activité et sa mort a laissé désespérés ses nombreux amis. Sous une apparente réserve, il dissimulait avec une vaste culture, un cœur empreint d'une grande générosité.

En la personne de Monsieur Marcel Gras, chirurgien-dentiste, décédé il y a quelques jours, nous perdons un de nos sociétaires vétérans. Il ne pouvait plus participer à nos réunions et à nos sorties depuis quelques années, mais il recevait toujours notre revue avec une joie sincère et d'aimables propos.

Notre imprimeur, Monsieur Georges Ternet, avait participé depuis de nombreuses années à la vie de notre Société à laquelle il a rendu d'éminents services. Travailleur acharné, on peut dire qu'il est mort à la tâche. Ces dernières années il avait supporté avec un grand courage des deuils cruels et des souffrances physiques répétées, conservant toujours la même bon-



homie souriante. Sa vie peut être citée comme un exemple de droiture et d'honnêteté.

Madame Renée Peyaud, Présidente du Cercle Littéraire et Artistique, s'est éteinte cet été, alors que beaucoup de viennois étaient absents.

Le dernier samedi d'octobre, une émouvante cérémonie a eu lieu au cimetière de Vienne devant une plaque de marbre qui sera scellée sur sa tombe.

Les autorités de la ville étaient présentes, entourées de tout ce que Vienne compte d'amis des lettres et des arts, et parmi eux de très nombreux membres de notre groupement. Tour à tour, Maître Bernard Sarazin, Président des Ecrivains de France, M. Fernand Rude, Sous-Préfet de Lyon, Délégué des Affaires Culturelles, retracèrent la vie d'éducatrice et de femme de lettres de Mme Peyaud. Elle reçut en 1949 le Grand Prix des Ecrivains de France et, par la suite, fut lauréate de l'Académie Française et titulaire de nombreux diplômes. Attentive à nos conférences et à nos sorties, nous ne pourrions oublier qu'elle su trouver de beaux accents pour célébrer les vieilles pierres de Vienne, la beauté d'un portique romain, l'élan d'une nef ogivale. Elle laisse une œuvre poétique et littéraire très importante.

Mlle Suzanne Peyaud, si douloureusement éprouvée par les décès successifs de ses parents à quelques mois d'intervalle, vient de nous écrire pour nous faire savoir son intention de remettre au Syndicat d'Initiative des livres et des brochures de sa mère, avec pour mission d'en effectuer la vente au profit des œuvres de la ville de Vienne. Ce geste généreux ne pouvait être passé sous silence, aussi ai-je tenu à en faire part sans plus attendre et à remercier publiquement la donatrice.

Notre bulletin vient de paraître et nous en commençons la distribution. Si le chanoine Cavard avait pu encore le lire cette année, il aurait constaté qu'il n'est pas oublié des « Amis de Vienne », car son nom y est cité à de nombreuses reprises ; il le sera encore car il n'est pas possible d'étudier l'histoire de notre ville sans avoir recours à ses travaux et à ses nombreuses recherches.

En terminant, je vous signale qu'à la fin de notre revue vous trouverez la liste de nos nouveaux sociétaires. La génération des trente ans y est bien représentée, pour la génération des vingt ans, nous avons accueilli cette année les jeunes guides du Syndicat d'Initiative qui, passionnés d'histoire et d'archéologie, s'emploient avec tant de compétence et de gentillesse à faire connaître nos monuments. Leurs noms paraîtront sur la liste de l'an prochain et je souhaite que beaucoup d'autres jeunes soient inscrits à leur suite.

Le Président remercie M. Garon et passe la parole à M. Jacob :

## RAPPORT DU TRESORIER

### ACTIF :

En caisse au 31 décembre 1967 .....	12 969,12
Cotisations .....	5 778,20
Vente de Bulletins .....	115
Subvention de la Ville .....	500
Locations Immeuble St-André-le-Bas .....	1 638,68
Sortie d'été .....	355
	<hr/>
	21 356

**PASSIF :**

Impression du Bulletin .....	5 744,65
Frais imprimerie .....	510
Assemblée générale .....	235
Sortie été .....	411,23
Divers .....	351
Solde au 31 décembre 1968 .....	14 104,12
	<hr/>
	21 356

Après avoir remercié le Trésorier, le Président poursuit :

Sans rentrer dans le détail de ce dernier rapport, il apparaît clairement, ainsi que je vous l'ai déjà dit, que les finances de notre Société sont parfaitement saines et son budget est équilibré. Il convient de remercier le Président Frecon de la sagesse de sa gestion, M. Garon de sa vigilance dans le rôle ingrat du recouvrement des cotisations et M. Jacob notre trésorier, dont la tâche est accomplie avec précision et méthode.

A propos de l'immeuble de la Table-Ronde dont le Président, M. Pierre Frecon, vous avait entretenu l'an dernier, vous apprendrez que les réparations sont en cours et que grâce à son activité Me Frecon a pu obtenir de l'habitat des prêts et une subvention importante.

Je dois aussi vous faire part de nos projets. Notre sortie annuelle aura lieu le dimanche 22 juin et nous souhaitons qu'elle connaisse un succès aussi complet que connu celle de 1968 qui comptait une centaine de participants. Bien que le programme n'en soit pas encore arrêté dans ses détails, il vous sera communiqué prochainement par la presse, je peux vous annoncer que nous avons prévu la visite de la vieille ville épiscopale de Viviers, sa cathédrale, ses maisons et ses rues pittoresques ; Alba qui fait l'objet, avec Vienne, des soins attentifs de MM. Le Gay et Turrenc, sera également de notre circuit, ainsi que la pittoresque commune de Villeneuve-de-Berg.

C'est une région de l'Ardèche agréable et sauvage et des localités pleines de charme.

Nous vous y convions tous, venez nombreux, invitez des amis.

Nous pensons pouvoir réaliser aussi une sortie d'automne. La date n'en a pas encore été arrêtée, mais ce sera en principe un samedi après-midi. Nous projetons de faire visiter le Musée Historique de Lyon.

Nous avons également d'autres projets à l'étude dont nous vous ferons part dans les semaines à venir.

Un souhait encore avant que vous ne puissiez entendre notre conférencier, celui de voir parmi nous beaucoup plus de jeunes. La sortie des « Amis de Vienne » dont je garde le meilleur souvenir est celle qui fut faite à Vaison-la-Romaine et dans la Drôme, quelques années avant la guerre de 1940. J'étais alors très jeune, elle reste pour moi un agréable souvenir de jeunesse, mais elle fut aussi en bonne partie un point de départ de l'intérêt que je porte au patrimoine historique de notre pays et de notre ville. Vous m'excuserez de prendre des exemples personnels, mais je les crois toujours valables et bien que je n'ignore pas que les temps ont changé et souvent aussi les loisirs de nos jeunes, comment ne seraient-ils pas dépayés s'ils sont peu nombreux parmi nous.



Vous me direz que notre Société ne va pas trop mal, les chiffres le prouvent et qu'elle peut très bien se contenter de poursuivre sans à coup son bonhomme de chemin dans les conditions présentes. Oui certes, mais il ne fait aucun doute cependant que se pose pour elle un problème d'âge moyen et de renouvellement. Que ceux de mon âge n'en prennent point ombrage, mais sans jeune, ou avec des jeunes trop nombreux, la force de notre groupe ne peut être qu'une force passive. Son renouvellement insuffisant peut mettre en jeu son dynamisme et sa vitalité et, à plus ou moins brève échéance, sa survivance.

C'est pourquoi je souhaite que chacun pour sa part fasse des efforts pour intensifier le recrutement de membres, et plus spécialement de jeunes pour lesquels des conditions spéciales d'adhésion sont à l'étude.

Souhaitons qu'un jour arrive, où puissent se constituer, dans le cadre des « Amis de Vienne », des groupes de jeunes susceptibles de devenir une pépinière pour le recrutement des équipes de fouilles qui, chaque été, s'intéressent à notre ville avec des éléments extérieurs à elle jusqu'à ce jour et qu'ils puissent s'intégrer à ceux qui fonctionnent sous la direction du Touring-Club, de l'U.N.E.S.C.O. ou des Affaires Culturelles, une pépinière de guides de la ville dont le Syndicat d'Initiative a souvent besoin.

Merci de votre attention. Nous entendrons maintenant M. Le Glay, Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, Directeur de la Circonscription Archéologique Rhône-Alpes, que je remercie encore d'avoir bien voulu présider notre assemblée et qui va nous présenter notre conférence.

M. GOURDANT.

#### *Allocution de M. Marcel LEGLAY*

M. Leglay se félicite de ses excellents rapports avec la Société des « Amis de Vienne » et remercie le Président de lui avoir confié la mission de présenter son collègue M. Jean-Jacques Hatt dont il célèbre l'activité considérable dont il fait preuve dans sa circonscription d'Alsace et de Strasbourg.

M. J.-J. Hatt n'est pas seulement un administrateur mais un « fouilleur ». Lorsque des travaux ont lieu à Strasbourg ou dans la région, on est toujours sûr de trouver au fond d'un trou M. Hatt, qu'il qualifie de grand historien de la Gaule.

Après cette présentation, il passe la parole à M. Hatt pour sa conférence : *Conférence de M. J.-J. HATT sur les dieux de la Gaule*

Le conférencier fait un magnifique exposé de ce qu'était la religion gauloise qui a laissé des traces nombreuses dans l'histoire de notre pays. A propos de Vienne, il démontre que sa situation géographique lui a permis, dès l'époque gauloise, d'être le point de contact et de rapprochement entre la Gaule, son génie et la civilisation méditerranéenne. Différents objets, reliefs, sculptures, sont projetés sur l'écran, qui permettent de revivre l'histoire de ces religions gauloise et celtique dont le mélange avec certains cultes d'origine orientale, notamment le culte de Cybèle, cimentèrent l'unité spirituelle de l'empire romain.

L'orateur nous fait découvrir tous les personnages de la mythologie gauloise, dieux du ciel et de la terre, de nos ancêtres gaulois.

M. Leglay remercie pour cette leçon d'histoire, l'auteur que l'assistance applaudit longuement.

## SORTIE D'ÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ

Dimanche 22 juin : la Société a convié ses adhérents et sympathisants, en nombre sans cesse croissant, à une sortie en Ardèche du Sud.

Le temps est magnifique, une légère brume estompe un peu les rives du Rhône toujours si belles ; bientôt nous traversons un paysage accidenté, pittoresque, où fleurissent à profusion les genêts d'or. Quel enchantement ! Tout est calme, les hautes herbes et les feuilles des arbres frissonnent à peine au léger souffle de la brise matinale.

Car et voitures particulières s'engagent dans des routes étroites, sinueuses où les roches calcaires et volcaniques, employées alternativement, créent de curieux décors.

Arrivés à Alba, le Président, M. Gourdant, fait un rapide exposé sur les fouilles de cette antique cité et présente notre cicérone, M. Tourrenc, bien connu des Viennois en raison de la part prépondérante qu'il prit aux fouilles de Saint-Romain-en-Gal.

Alba, qui se trouve à la jonction de deux régions opposées : le Coiron volcanique et le Bas-Vivarais calcaire, portait au temps des Romains le nom de Alba Helvorum ou Alba Augusta. Située sur la rive droite de l'Escoutay, un imposant château médiéval la domine, son église fortifiée, ses vieilles rues, ses portes fortifiées, ses nombreuses bornes milliaires découvertes le long de ses quatre grandes voies témoignent de son prestigieux passé.

Ralliée de bonne heure à César, lors de la conquête romaine, elle bénéficia d'un régime privilégié et connut la prospérité. La culture de la vigne fut pour cette cité une source de richesse, Pline appréciait son vin qui était exporté hors de nos frontières, n'a-t-on pas retrouvé en Hollande une amphore portant la marque « Helviorum » ? Auguste, fils adoptif de César, embellit si bien Alba qu'elle fut élevée — comme Vienne — au rang de ville augustéenne. La région fut christianisée de bonne heure et eut comme patron Saint Andéol, apôtre venu d'Asie Mineure au III<sup>e</sup> siècle, Alba devint même le siège d'un évêché, mais elle fut ravagée après quatre siècles de vie paisible, par les grandes invasions et fut brûlée par Chrocus, chef Alaman, vers 411. Que reste-t-il du brillant passé d'Alba et de ses monuments ?, des vestiges : du forum, des thermes, du cirque, du théâtre, édifices qui faisaient l'orgueil des cités gallo-romaines et que l'on s'efforce actuellement de mettre à jour. M. Tourrenc situe le lieu où sont rassemblés les visiteurs : il s'agit d'un lieu sacré où l'on a découvert, entre autres, une église romane avec narthex. On reste confondu en constatant quelle perspicacité, quelle intuition et quelle science archéologique demandent ces travaux passionnants, malheureusement la rareté des crédits freine ces ardeurs...

La Roche, près d'Alba, est un important centre de poterie artisanale, intéressant à visiter.

Passant par le mas de Pradel, ancien domaine d'Olivier de Serres, et par une route sinueuse, la caravane arrive à Mirabel, petit village qui se dresse sur un des bastions avancés du Coiron, et accède à un dyke volcanique,



où s'élève une tour en ruines, construite sur une falaise basaltique. D'une plate-forme au pied de la tour, la vue est très belle et s'étend fort loin. L'abbé Charay, conservateur du château d'Aubenas et membre correspondant des Monuments Historiques, s'étend longuement sur l'histoire de la région, plus particulièrement pendant les guerres de religion (Mirabel fut prise en 1628 par Montmorency). Notre guide précise la situation géographique du lieu : les Cévennes, les Grads, les montagnes de Berg ; dans le lointain, la Lozère et, plus près de nous, le Rhône. Le conférencier s'attarde sur la personnalité d'Olivier de Serres, célèbre agronome, auteur du « Théâtre d'Agriculture et Message des Champs » (1600) et qui fit la prospérité de la région en introduisant le mûrier et l'élevage du vers à soie. Aubenas devint la troisième ville d'Europe, après Milan et Lyon, pour l'exportation de la soie.

Le déjeuner a lieu à Villeneuve-de-Berg où a été érigée la statue d'Olivier de Serres. Le temps de s'arrêter devant quelques vestiges de remparts et quelques maisons anciennes et les « Amis de Vienne » sont invités à se mettre à table : la salle à manger est spacieuse, claire, aérée, s'ouvrant sur une terrasse ombragée bien accueillante. Après un menu fort appétissant et très bien servi, le Président, M. Gourdant, prononce l'allocution d'usage. Il remercie les guides de la journée : MM. Tournenc et l'abbé Charay qui, malgré ses nombreuses activités, a bien voulu accepter d'accompagner les Amis de Vienne qui ont ainsi bénéficié de sa vaste érudition et de sa compétence en la matière ; le Président remercie également M. Garon, dont le travail au sein de la Société est si efficace. Il rappelle ensuite un point d'histoire locale : « C'est en terre du Vivarais que le dernier archevêque de Vienne, Mgr d'Aviau, trouva refuge et exerça, dans la clandestinité en 1797, son ministère au retour de sept années d'exil volontaire et antérieurement à la suppression définitive de l'Archevêché par le Concordat, en 1802. Nous regrettons que la ville de Vienne, déchue sur bien d'autres plans d'ailleurs de son antique prestige, ne soit plus le siège du primat des primats qu'était alors Mgr d'Aviau et que nous n'ayons rien gardé non plus des bâtiments démolis en 1823 du palais des Archevêques, bâtiments situés sur l'emplacement des immeubles du nord de l'actuelle place de Miremont. » L'allocution de M. Gourdant et en particulier l'évocation de ce fait historique intéressa vivement l'auditoire.

Mais quittons vite ces lieux où l'on s'attarderait volontiers et reprenons la route pour Viviers, cité épiscopale, ancienne capitale du Vivarais ; la topographie des lieux est assez particulière : la ville basse s'étendant jusqu'au bord du Rhône (où se trouvent les carrières Lafarge et les fours pour la fabrication de la chaux hydraulique et des ciments). Dans cette partie s'élèvent le Palais épiscopal (xviii<sup>e</sup> siècle) où par autorisation spéciale les Amis de Vienne, ont pu visiter deux salles ornées de belles peintures retraçant des scènes bibliques, l'Hôtel de Ville (xviii<sup>e</sup> siècle), la maison des Chevaliers (xvi<sup>e</sup> siècle) dont la façade est ornée d'admirables sculptures, véritables bijoux.

Sur le rocher dominant la ville s'élève la cathédrale. Comme elle est belle avec sa magnifique abside de style gothique flamboyant ; ses grandes verrières, sa double galerie si finement sculptée, cette floraison de clochets, de guirlandes, de gargouilles, constituent un somptueux décor. On s'attarde à visiter l'intérieur : le chœur avec son maître-autel en marbre polychrome, ses stalles xvii<sup>e</sup> siècle, la voûte de l'abside avec ses arêtes gothiques. Au fond de l'abside, sous deux dais gothiques, s'élèvent les statues de Saint Jean-Baptiste et de Saint Vincent, les bas-reliefs, qui ornent la chaire, illustrent la vie de Saint Vincent ; quelques tapisseries des Gobelins (don de Napoléon III) et un crucifix ancien, complètent ce pieux ensemble. La tour près de la cathédrale sert de clocher : sa partie infé-





**Dans les ruines d'Alba la romaine**



**Un groupe à Mirabel**





A Viviers, un cours d'histoire...



...et d'art



rieure de style pré-roman, son portique aux arêtes ogivales <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, sa chapelle Saint-Michel, romane, sa coupole octogonale, tout est magnifiquement ouvrage ; tandis qu'autour, dans un décor typiquement moyenâgeux, s'élèvent les maisons des chanoines avec leurs écussons, et, au milieu de la place, ce bel ormeau datant vraisemblablement du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle.

Avec cette visite commentée par M. l'abbé Charay, à quel brillant cours d'histoire et d'art ont assisté les Amis de Vienne !

La visite s'achève ; à regret nous quittons cette région « qui transpire d'histoire et qui garde encore de si riches secrets ». Par le Pont du Rhône, Châteauneuf-du-Rhône et Montélimar, les Viennois regagnent leur ville.

Grâce à M. Gourdant, Président, et à M. Garon, qui ont apporté tant de soins à la préparation de cette sortie, cette journée fut pour les participants une passionnante page d'histoire et un voyage touristique plein d'attrait dans ce pays si pittoresque de l'Ardèche tout baigné de lumière et de couleurs.

A. VAGNON.

## SORTIE D'AUTOMNE

Parmi les belles demeures anciennes du Vieux-Lyon, l'Hôtel de Gadagne est une des plus intéressantes, construite au début du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle par la famille De Pierre-Vive. Les façades sont agrémentées de belles fenêtres à meneaux sculptés et de plusieurs tourelles d'escaliers à vis. Du côté nord de la vaste cour rectangulaire, des galeries à arcs surbaissés permettent une communication entre les différents corps de bâtiments. Le Musée a conservé le nom de la famille de ses plus illustres propriétaires, les richissimes banquiers florentins de Gadagne, qui habiterent cette demeure à partir de 1545.

Le samedi 4 octobre 1969, de nombreux sociétaires étaient accueillis par le Conservateur en Chef du Musée, Mlle Monique Ray, qui avait bien voulu leur consacrer son après-midi.

La visite du Musée fut pour beaucoup une révélation captivante, visite instructive aussi, car les participants ont appris beaucoup sur l'histoire de Lyon : notamment sur les ébénistes lyonnais aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles, dont de très beaux meubles ont été rassemblés : fauteuils, commodes, armoires et mêmes boiseries récupérées lors de la démolition de maisons vétustes du Vieux-Lyon ; notamment une décoration de lambris du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle provenant du salon des grandes Carmes des Terreaux. Nous avons admiré particulièrement un piano-forte à clavier inversé, signé Tournan, Lyon, 1777 ; parmi les meubles, certains signés d'ébénistes du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, Canot et Noyaret (1740-1750) ; un cartel incrusté de cuivre et d'écaillés anciennes de Joseph Coutterey, Maître à Lyon en 1740. Des salles sont consacrées au souvenir de la Révolution à Lyon : gravures, peintures, affiches, évoquant le siège de Lyon en 1793 et la terrible répression consécutive à la révolte de la ville contre les abus commis par la Convention. Une autre salle est consacrée au séjour de Napoléon à Lyon : deux très beaux lits de style Empire en acajou, décoré de cuivre doré, provenant de l'archevêché où l'Empereur et l'Impératrice séjournèrent en 1805. Dans une vitrine, des objets et décorations ayant été portés par l'Empereur, dont précieux offert par le Général Bertrand à la ville de Lyon en 1844, ainsi que trois paires de clés, aux armes de la ville, en cuivre doré modelées par Chinard et exécutées par Saunier, qui furent présentées à l'Empereur lors d'une autre visite le 10 avril 1810.



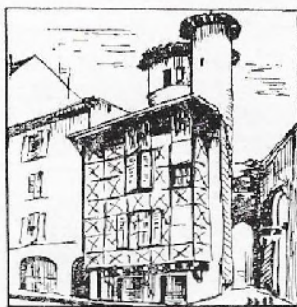
Beaucoup d'autres objets et documents relatifs à l'histoire de Lyon nous ont été décrits et commentés.

C'est ensuite le Musée de la marionnette. Amusant et pittoresque, créé depuis 1950, il reçoit de très nombreux dons qui vont nécessiter son agrandissement. On y voit bien entendu les marionnettes lyonnaises : Guignol, Gnaffron, la Madelon, celles qui ont appartenu à Laurent Mourguet et à ses successeurs, marionnettes à gaines et de nombreuses marionnettes à fils ou à tringles : exemplaires de provinces françaises et de l'étranger : Bruxelles, Liège, Venise, etc... Marionnettes d'Extrême-Orient, de Russie... Grâce à cet ensemble et aux réserves du Musée, Lyon possédera d'ici peu de temps la plus importante collection mondiale de ce genre.

Des réparations sont en cours pour permettre d'ouvrir de nouveaux salons dans ce bel hôtel pour une présentation de la totalité des collections en augmentation constante, notamment les faïences anciennes de Lyon et de Nevers.

Mlle M. Ray se consacre avec foi et talent à ce passionnant labeur. Les Viennois lui sont d'autant plus reconnaissants de les avoir reçus avec tant de bonne grâce et de leur avoir commenté les merveilles de son double Musée. C'est ce que lui exprimèrent le Président M. Gourdant à l'issue de cet après-midi consacré à l'art et à l'histoire pour la grande satisfaction des participants.

J. G.



## ETUDES





## LE SÉJOUR DE SAINT-MARTIN A VIENNE

*Nous avons extrait du livre de M. René HERVAL : « Origines Chrétiennes De la II<sup>e</sup> Lyonnaise Gallo-Romaine à la Normandie Ducale » (1), Grand Prix de l'Académie Française, ouvrage remarquable par la rigueur historique et l'élégance du style, quelques pages où il est fait mention notamment du début du christianisme à Vienne.*

*Nous remercions très vivement M. René HERVAL, ancien Président de l'Académie de Rouen, Historien et Poète, auteur de nombreux ouvrages sur l'Italie et la Normandie, d'avoir très aimablement autorisé cette publication dans notre Bulletin.*

N. D. L. R.

En dépit des immenses recherches qui ont déjà été faites à son sujet, il faut convenir que l'histoire des chrétientés primitives est encore assez mal connue. Le fait est patent même pour Rome. Que dire des autres centres d'apostolat disséminés parmi les Provinces de l'Empire romain ? Certains, même appelés à prendre de l'importance, n'apparurent qu'assez tardivement et les progrès de la foi y furent lents, bien plus lents qu'on ne l'imagine généralement.

La documentation contemporaine de ces Enfances de l'Eglise est rare. Parfois incertaine aussi et difficile à interpréter. De plus, le Moyen Age a trop souvent voilé de la brume des légendes des événements dont il est devenu, dès lors, difficile de rétablir l'exacte réalité. A l'époque moderne, il faut le reconnaître aussi, certains exégètes ont commis, de très bonne foi, des erreurs qui ont encore embrouillé les choses.

---

(1) Edité par H. Maugard et C<sup>ie</sup>, 86, boulevard des Belges, 76 - Rouen.



Rares sont les chrétientés des Gaules dont la primitive histoire nous soit rendue accessible grâce à des documents contemporains et parfaitement authentiques. Seule ou à peu près, celle de Lyon nous est connue dès ses débuts grâce à Eusèbe de Césarée qui nous a conservé le texte de la lettre célèbre adressée par les fidèles de cette Eglise à leurs coreligionnaires d'Asie en l'année 177, c'est-à-dire au lendemain même de la terrible persécution qu'ils avaient subie. Ce document, certes, ne nous révèle pas tout ce que nous voudrions savoir mais ce qu'il expose est véridique. Il nous apprend que, dès ces temps reculés, il existait au confluent du Rhône et de la Saône une *paroikia* fondée par des missionnaires venus de l'Asie et alors dirigée par l'évêque Pothin. Ceci nous fait, pour ainsi dire, assister à la naissance de la première Eglise des Gaules et nous apprend en même temps qu'un autre noyau chrétien existait à la même époque à Vienne des Allobroges, patrie du diacre-martyr Sanctus.

Pour les autres sièges anciens nous manquons, malheureusement, d'une documentation de ce genre. Bien plus, les rivalités qui surgirent très vite entre les diverses cités épiscopales donnèrent naissance à de fausses traditions, à des légendes apocryphes parmi lesquelles un historien consciencieux a bien du mal à découvrir une brîbe de vérité, voire de vraisemblance. Vienne, Arles, Narbonne, Marseille, Toulouse, d'autres villes encore, eurent chacune leurs prétentions. Certaines se targuaient d'une fondation apostolique que tout démentait. Arles, par exemple, désireuse de devenir la métropole de la Narbonnaise, prétendait que son évêque, Trophime, avait été le premier disciple que Saint Pierre lui-même eût envoyé de Rome au-delà des Alpes. Dans le même temps, Narbonne se réclamait de Paul, Toulouse de Saturnin, Vaison de Daphnus. Et ces apôtres étaient réputés avoir vécu vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle ou au début du 11<sup>e</sup> !

Il était réservé au célèbre historien des Francs, Grégoire de Tours, de faire filtrer un premier rai de lumière à travers cette obscurité. Il était évêque et connaissait parfaitement les légendes sur lesquelles ses confrères prétendaient fonder l'antiquité de leurs sièges respectifs. Bien que vivant en des temps barbares, il avait cependant conservé, avec ce qui demeurait encore de la culture romaine, toute la lucidité d'un esprit critique. Ayant pris connaissance de la *Passio Saturnini* qui relatait le martyre de Saint Saturnin de Toulouse, il y avait relevé une date. Les faits s'étaient passés sous le consulat de Dèce et de Gratus, c'est-à-dire en l'année 250. Il crut pouvoir en déduire que les principales *civitates* des Gaules avaient reçu à cette époque le bienfait de l'évangélisation. Il affirma donc que, vers le milieu du 111<sup>e</sup> siècle,

sept évêques avaient été envoyés par Rome dans les villes suivantes :

Saturnin à Toulouse ;  
Trophime à Arles ;  
Paul à Narbonne ;  
Catien (ou Gatien) à Tours ;  
Denis à Paris ;  
Austremoine à Arvernes (Clermont) ;  
Martial à Limoges.

Cette opinion n'avait rien d'invraisemblable. Il semble bien que le pontificat du pape Fabien (236-250), favorisé par l'esprit de tolérance de l'empereur Philippe l'Arabe (244-249), qui, peut-être, était lui-même chrétien, fut pour la foi un temps d'expansion. Rien n'empêche de penser qu'un effort ait alors été fait par l'Eglise dans la direction des Gaules. Certes, ce que Grégoire de Tours avance de la mission des sept évêques se heurte, à certains égards, à d'évidentes impossibilités chronologiques mais, à la condition de répartir l'activité de ces apôtres sur un certain laps de temps, le tableau dressé par le pontife-historien présente une indiscutable valeur, au moins synoptique.

L'effort missionnaire romain dans les Gaules dut être alors d'une réelle importance. Il pénétra plus profondément les provinces du Midi. Au nord, il paraît avoir eu pour limites extrêmes Tours, Paris, Reims et Trêves. Il semble qu'il n'ait pu aborder utilement dès cette époque les régions de l'ouest et du nord, faute sans doute de disposer d'un nombre suffisant d'équipes sacerdotales.

Nous savons cependant que, dès la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, de petites troupes d'apôtres furent dépêchées en avant — éclaireurs ou enfants perdus — pour lancer quelques coups de sonde dans ces territoires encore en proie à une totale idolâtrie. Or, ces quelques hommes intrépides étaient finalement appelés à vaincre. Dans quelles conditions ? Nous allons tenter de le montrer en étudiant un cas-témoin, celui de cette Eglise de la II<sup>e</sup> Lyonnaise qui devait devenir la Province Ecclésiastique de Rouen, toujours existante après tant de siècles et qui a fait depuis onze siècles bénéficier de son unité et de sa solidité originelles l'actuelle Normandie.

Examinant ensuite la possibilité de prouver que Saint Nicaise fut le premier fondateur d'un évêché de Normandie vers 286-290, lequel aurait eu pour successeur, quelques années plus tard, Saint Mellon ? L'auteur démontre qu'il s'agit là de traditions purement légendaires et poursuit.....



Mais alors que penser de Saint Mellon ? Voici, croyons-nous, le peu que l'on puisse savoir de lui.

Son existence ne fait pas de doute et l'origine britannique qu'on lui attribue n'est pas invraisemblable. Il est certain qu'il y eut des chrétiens en Grande-Bretagne dès le III<sup>e</sup> siècle. En 314, des évêques d'York, de Londres et de Lincoln assistaient au Concile d'Arles. Volontiers ces Celtes tourmentés à la fois par leurs aspirations ultra-terrestres et par leur désir de parcourir le monde, se firent apôtres. Les *Actes* nous montrent Mellon à Rome où il serait converti au temps du pape Etienne I<sup>er</sup> (2). De retour en Gaule, il serait ensuite passé par Auxerre où il guérit un blessé nommé Lupillus et une aveugle, Véronique. Il vint ensuite à Rouen qui semble être devenu désormais le centre de son apostolat d'évêque itinérant.

Rouen était alors la capitale d'une immense Seconde Lyonnaise dont le territoire s'étendait jusqu'à la Loire et jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Armorique. Les temps étaient difficiles, Dioclétien rallumait la persécution. Mellon dut, n'étant qu'un humble missionnaire, s'efforcer de constituer, dans la ville toute païenne, un îlot chrétien et d'essaimer de ci, de là, aux alentours quelques petits groupes de fidèles. Une antique tradition, fort vraisemblable, nous affirme qu'il habita pendant un certain temps le bourg d'Héricourt-en-Caux (3) et qu'il y décéda. Cette prudence était justifiée par l'hostilité des autorités impériales à l'égard de la foi nouvelle. Il est probable que le corps de Mellon fut ramené à Rouen et inhumé dans le vaste cimetière situé au nord de la ville, dans le quartier qui devait prendre, par la suite, les noms de Saint Gervais et de Saint Protais.

Le décès de l'évêque dut avoir lieu en l'année 313 ou, au plus tard, au début de 314, puisque Avitien, qui lui succéda, assista, en cette dernière année, au Concile d'Arles. Mais les temps commençaient à changer pour l'Eglise.

Les historiens religieux, jusqu'à une époque assez proche de nous, se sont repassé les uns aux autres un certain nombre d'opinions toutes faites, de poncifs qui ont connu une longue fortune bien que peu capables de résister à un examen critique, même sommaire.

---

(2) Ce pape régna de 253 à 257. Le renseignement semble donc assez sujet à caution en ce qui concerne la date de cette conversion.

(3) Dans la Vallée de la Durdent, à quelque quarante kilomètres au N.-O. de Rouen.

C'est ainsi, par exemple, que beaucoup d'entre eux croyaient pouvoir dater ce qu'ils appelaient le triomphe de l'Eglise de cette année 313 où Constantin aurait, selon eux, publié à Milan un célèbre édit. La vérité nous oblige à dire que cet édit, au moins sous la forme qu'on lui attribue, ne fut jamais promulgué. Certes, au lendemain de la grande persécution de Dioclétien et en présence de la menace, de plus en plus précise, que faisaient peser les barbares sur les frontières de l'Empire, la tendance était, comme nous disons aujourd'hui, à l'apaisement. Il était d'autre part évident que l'influence de la vieille religion romaine faiblissait.

Mais Constantin n'était nullement, en ces années 313-314, un véritable chrétien. Certes, il avait, semble-t-il, une foi profonde en un dieu supérieur mais, pour le reste, sa croyance était fort imprécise. N'oublions pas qu'il ne devait être baptisé que sur son lit de mort, en 337, et par un évêque arien, Eusèbe de Nicomédie, celui-là même qui allait poursuivre son prosélytisme hérétique à la Cour de Constance II.

Avant d'en arriver au baptême, Constantin devait passer par des alternatives diverses en matière de croyances. Tour à tour il fut un adepte du culte solaire et un éclectique séduit par une sorte de syncrétisme religieux. Il aima à s'instruire des doctrines manichéennes et prit parti contre les donatistes. Il proscrivit les cultes domestiques et la magie. Une chose est certaine : en 324, cet empereur était encore si peu sûr de sa politique religieuse qu'il prit un édit pour protéger les païens et recommander aux chrétiens la tolérance. Le dernier édit de Constantin dont on connaisse la date — le 21 mai 337 : la veille même de sa mort ! — accordait certains privilèges aux membres des curies qui avaient été chargés du sacerdoce provincial des empereurs et portaient le titre, tout païen, de flamines perpétuels.

En réalité, Constantin fut un homme placé à la croisée des chemins. Il fut un terrible despote à certains égards, un despote qui n'hésita pas à se défaire par l'assassinat de sa femme Fausta et de son fils Crispus. A d'autres, il eut de louables soucis philosophiques et religieux. Fils d'une époque incertaine, il fut incertain lui-même. S'il a été exagéré de tisser autour de son nom une sorte de légende hagiographique et de lui consacrer des panégyriques, il ne le serait pas moins de le condamner sans recours. Cet hésitant perpétuel mérite une large indulgence. Il aurait voulu concilier tous les dieux et tous les cultes.

Cependant l'empire romain est assailli de tous côtés. Les empereurs pratiquent une politique de tolérance pour rétablir la paix



C'est ainsi, par exemple, que beaucoup d'entre eux croyaient pouvoir dater ce qu'ils appelaient le triomphe de l'Eglise de cette année 313 où Constantin aurait, selon eux, publié à Milan un célèbre édit. La vérité nous oblige à dire que cet édit, au moins sous la forme qu'on lui attribue, ne fut jamais promulgué. Certes, au lendemain de la grande persécution de Dioclétien et en présence de la menace, de plus en plus précise, que faisaient peser les barbares sur les frontières de l'Empire, la tendance était, comme nous disons aujourd'hui, à l'apaisement. Il était d'autre part évident que l'influence de la vieille religion romaine faiblissait.

Mais Constantin n'était nullement, en ces années 313-314, un véritable chrétien. Certes, il avait, semble-t-il, une foi profonde en un dieu supérieur mais, pour le reste, sa croyance était fort imprécise. N'oublions pas qu'il ne devait être baptisé que sur son lit de mort, en 337, et par un évêque arien, Eusèbe de Nicomédie, celui-là même qui allait poursuivre son prosélytisme hérétique à la Cour de Constance II.

Avant d'en arriver au baptême, Constantin devait passer par des alternatives diverses en matière de croyances. Tour à tour il fut un adepte du culte solaire et un éclectique séduit par une sorte de syncrétisme religieux. Il aima à s'instruire des doctrines manichéennes et prit parti contre les donatistes. Il proscrivit les cultes domestiques et la magie. Une chose est certaine : en 324, cet empereur était encore si peu sûr de sa politique religieuse qu'il prit un édit pour protéger les païens et recommander aux chrétiens la tolérance. Le dernier édit de Constantin dont on connaisse la date — le 21 mai 337 : la veille même de sa mort ! — accordait certains privilèges aux membres des curies qui avaient été chargés du sacerdoce provincial des empereurs et portaient le titre, tout païen, de flamines perpétuels.

En réalité, Constantin fut un homme placé à la croisée des chemins. Il fut un terrible despote à certains égards, un despote qui n'hésita pas à se défaire par l'assassinat de sa femme Fausta et de son fils Crispus. A d'autres, il eut de louables soucis philosophiques et religieux. Fils d'une époque incertaine, il fut incertain lui-même. S'il a été exagéré de tisser autour de son nom une sorte de légende hagiographique et de lui consacrer des panégyriques, il ne le serait pas moins de le condamner sans recours. Cet hésitant perpétuel mérite une large indulgence. Il aurait voulu concilier tous les dieux et tous les cultes.

Cependant l'empire romain est assailli de tous côtés. Les empereurs pratiquent une politique de tolérance pour rétablir la paix

intérieure, mais les persécutions reprennent par suite de la résistance « opposée en Italie, en Grèce, en Gaule et ailleurs par les partisans de la religion ancienne »...

...Le v<sup>e</sup> siècle allait s'ouvrir sous de fâcheux auspices.

L'Empire chancelait et l'avenir de l'Eglise, en dépit des avantages politiques conquis par celle-ci, ne paraissait guère moins sombre. Elle avait cependant trouvé déjà d'admirables défenseurs contre les tendances aberrantes des novateurs : Alexandre, puis Athanase, évêques d'Alexandrie, Hilaire, évêque de Poitiers, avaient mené la vie dure aux sectateurs d'Arius. En 381, le Concile de Constantinople avait imposé définitivement le symbole de Nicée. Mais les hérésies continuaient à pulluler, trop souvent encouragées par les successeurs de Constantin. Le priscillianisme, le donatisme, le manichéisme exerçaient toujours leurs pressions divergentes, mais redoutables et nous verrons que des séquelles de l'arianisme trouvaient des adeptes jusqu'en Grande-Bretagne.

Ainsi qu'il est arrivé à maintes reprises dans l'histoire de l'Eglise, cette période de crise profonde devait être suivie d'une époque d'exceptionnelle expansion. Ce fut, en effet, au milieu de toutes ces incertitudes doctrinales, de ces rivalités souvent fort âpres, que le Catholicisme fit la conquête de son unité morale et qu'il put créer, dans des régions aussi éloignées de Rome que la Seconde Lyonnaise, une organisation si solide qu'elle a duré jusqu'à nos jours.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, nous ne connaissons guère de Saint Mellon que le fait, indéniable, de son existence et la tradition de son apostolat dans la région rouennaise. Au XII<sup>e</sup> siècle, Orderic Vital devait se borner à insérer dans son *Histoire Ecclésiastique* ces pauvres vers qu'il avait sans doute recueillis dans une liste épiscopale ancienne :

« *Antistes sanctus Mallonus, in ordine primus,  
Excoluit plebem doctrina rotomagensis.* »  
« *Le saint évêque de Mellon, le premier,  
fit profiter de son enseignement le peuple de Rouen.* »

C'était bien vague. Mais l'humble missionnaire n'avait sans doute laissé après soi que le seul souvenir de son nom.

Entre les mesures de tolérances promulguées à Milan en 313 et l'année 382 où Gratien prit définitivement position en faveur du catholicisme, l'histoire constate l'existence d'un hiatus dans le développement de la religion nouvelle. Certes, l'activité des apôtres itinérants se maintenait, mais ses résultats devaient être



à la fois superficiels et éphémères. De fait, dans la plupart des églises des Gaules, cette longue période n'a laissé que très peu de traces. Rouen et sa *civitas* furent alors régis par cinq évêques dont nous ne connaissons que les noms : Avitien, Sévère, Eusèbe (vers 344 ?), Marcellin et Pierre. Avitien seul fut inhumé à Rouen. Nous ignorons les régions qu'ils ont évangélisées et l'emplacement des sépultures des quatre derniers est demeuré inconnu. De leur temps, l'Eglise de Rouen était des plus humbles. Il semble même qu'il n'existait, ni dans la ville, ni aux environs, aucun lieu de culte public.

Il était réservé à un évêque remarquable, ami de Saint Martin, Victrice, de faire sortir la chrétienté rouennaise de son obscurité et d'organiser solidement la vie religieuse dans la Seconde Lyonnaise que venaient de créer les empereurs.

Il serait fort injuste, en effet, de penser que ceux-ci aient laissé s'effondrer l'immense monde romain sans chercher à en consolider les assises. Certains ont tenté de sauver cet Etat qui mourait de son étendue même car celle-ci en rendait les problèmes intérieurs à peu près insolubles et la défense des frontières pratiquement impossible. Plusieurs sont morts écrasés par cette tâche surhumaine. En 383, probablement, une vaste réforme administrative fut tentée, du moins en Occident. Il s'agissait alors, en multipliant le nombre des provinces, d'en réduire l'étendue et d'en faciliter à la fois la surveillance et le gouvernement.

Cette réforme marqua, pour l'Empire qui, face aux Barbares sans cesse plus audacieux, rassemblait ses forces afin de mieux se protéger, un tournant très important. Ce fut ainsi que l'immense Seconde Lyonnaise, qui s'étendait de la Manche à la Loire et du Pays des Turones jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Armorique, fut scindée en deux parties. Une nouvelle Seconde Lyonnaise, comportant uniquement ce qui devait devenir cinq siècles plus tard la Normandie, gardait pour capitale Rouen. Une Troisième Lyonnaise, englobant ce qui demeurait de l'ancienne Province, eut Tours pour capitale. Ces deux Lyonnaises devaient ultérieurement devenir de très importantes Provinces ecclésiastiques, toujours existantes. Il n'est pas indifférent de signaler dès maintenant qu'elles allaient être organisées, au point de vue religieux, par deux évêques tout à fait remarquables installés dans les futures métropoles : Martin à Tours et Victrice à Rouen. Deux apôtres, deux amis...

Tout d'abord, qui était Martin ? Qui était Victrice ? Tous deux paraissent avoir été, par leurs origines, étrangers à la Gaule, ce qui semblerait indiquer qu'en cette fin du IV<sup>e</sup> siècle il n'y avait



encore dans ce pays, au moins au nord de la Loire, que fort peu de pionniers autochtones de la foi chrétienne. Ce n'est qu'un indice, mais il a sa valeur.

Martin était originaire de la Pannonie et, plus exactement, dans la ville de Sabaria — aujourd'hui Stein-am-Anger, en Hongrie — mais nous ne savons pas quel était le berceau de sa famille. Son père semble avoir été tribun dans les troupes impériales. Le futur évêque de Tours fut peut-être élevé en Italie. Très jeune, il entra à son tour dans l'armée ainsi que l'y obligeaient les constitutions impériales. Baptisé d'assez bonne heure, il paraît avoir obtenu son congé militaire vers le mois de septembre 356, soit quelques années avant la mort de l'empereur Constance II. Il s'attacha alors au célèbre évêque de Poitiers, Hilaire, dont il devint le disciple fervent et qui lui conféra la prêtrise. Mais Hilaire dut bientôt, sur l'ordre de Constance, partir en exil en Phrygie. C'était la conséquence de l'attitude strictement orthodoxe qu'il avait adoptée lors du Synode arien de Béziers (356) et le résultat des manœuvres des évêques dissidents Ursace, Valens et Saturnin, soutenus par l'empereur lui-même.

Les troubles de l'Eglise des Gaules éloignèrent Martin qui paraît avoir alors regagné son pays natal, la Pannonie. Il n'y demeura pas longtemps et revint se fixer à Milan où il désirait mener une vie solitaire. Avant tout, en effet, il se sentait une vocation érémitique. S'étant aménagé une cellule, il réalisa ainsi l'idéal qu'il s'était donné et qui était encore rare à son époque (4). L'attitude qu'il avait prise à l'égard des Ariens lui avait cependant valu bien des inimitiés. L'évêque de Milan, Auxentius, réussit à le faire expulser de la ville. Il se réfugia alors dans l'île ligure de Gallinaria et y poursuivit, en compagnie d'un prêtre, la vie qu'il avait choisie. A la mort de Constance II, en 361, Hilaire put rentrer en Gaule. Martin courut à sa rencontre à Rome puis revint avec lui à Poitiers. Les années qui s'écoulèrent ensuite furent paisibles. Ce fut alors que furent fondés par Martin les monastères de Ligugé et de Marmoutier.

A Milan, Martin avait connu un fonctionnaire civil éminent et consulaire, gouverneur de l'Emilie et de la Ligurie, nommé Ambroise. L'évêque arien Auxentius étant décédé en 374, la voix populaire avait désigné pour lui succéder ce même Ambroise qui n'était alors qu'un catéchumène non baptisé. Toute leur vie Ambroise et Martin, voués à un idéal commun, demeurèrent en

---

(4) Grégoire de Tours. — *Hist. Francorum*, X-31.



excellentes relations d'amitié. Nous verrons plus loin quelles furent les conséquences de celle-ci en ce qui concerne Saint Victrice.

Ce dernier était, tout comme Martin, le fils probable d'un soldat. Son nom, quelque peu barbare, en dépit de sa consonance latine (5), semble indiquer qu'il était le fils d'un vétéran d'une des deux légions qui portaient le titre glorieux de *Victrix*, la VI<sup>e</sup> ou la XX<sup>e</sup>. Comme ces légions avaient tenu toutes deux garnison tour à tour sur le Rhin et en Grande-Bretagne, il est malaisé de préciser le lieu de sa naissance. Les uns le tiennent pour originaire de la Grande-Bretagne, une *colonia Victricensis* ayant existé à Camalodunum (Colchester). Les autres lui donnent pour berceau les territoires qui devaient devenir un jour le Hainaut et l'Artois parce que son apostolat s'exerça tout d'abord dans ces régions. Nous savons cependant qu'à certain moment, alors que Victrice était déjà évêque de Rouen, ses collègues de Grande-Bretagne firent appel à lui pour qu'il les aidât à extirper de leurs diocèses les séquelles de l'arianisme. Il semble donc probable que Victrice connaissait le langage, sans doute fort peu classique, de ce pays. Mais ce n'est là qu'une conjecture.

La date de naissance de Victrice n'est pas mieux connue. Sensiblement plus jeune que Martin, son ami, né en 317, il avait pu naître vers 340, c'est-à-dire à l'époque où se convertissait le futur évêque de Tours, alors âgé d'une douzaine d'années. Il est impossible de préciser davantage.

Victrice fut, suivant la législation alors en vigueur, incorporé dans l'armée dès l'âge de dix-sept ans. Il aurait dû demeurer vingt ans sous les Aigles légionnaires. Il les quitta cependant à une époque qui paraît coïncider avec le règne de Julien l'Apostat (360-363). Il aurait eu alors de vingt à vingt-trois ans. Peut-être les fluctuations religieuses du nouvel Auguste avaient-elles révolté le jeune soldat chrétien.

Ce qui est certain, c'est qu'un jour de parade militaire, Victrice sortit des rangs et se dirigea vers le tribun de la légion. Saint Paulin, beaucoup plus tard, devait nous décrire la scène, vraisemblablement d'après le récit du diacre Paschasius, clerc rouennais qu'il avait accueilli auprès de lui, à Nola, en 398. Victrice jeta ses armes aux pieds de son chef, déclara rétracter son serment militaire et affirma ne plus vouloir combattre que pour le Christ et pour la paix.

---

(5) Il semble que la forme *Victricianus* eût été plus correcte que la forme *Victricius* pour rappeler l'origine militaire du futur évêque.



Le refus de servir désormais l'empereur dut faire un beau tapage. La loi romaine n'admettait que trois cas de congédiement pour un soldat : l'achèvement de son temps de service, la réforme pour motifs physiologiques ou psychiatriques et le bannissement de l'armée pour crime. Elle n'était pas tendre pour l'objecteur de conscience : Victrice fut passé par les verges puis jeté dans un cachot. Il résista.

Ne pouvant venir à bout de sa ténacité, le tribun qui n'avait pas le droit de le condamner à mort, saisit de l'affaire son supérieur hiérarchique, le comte. Celui-ci tenta de réveiller chez Victrice le sentiment de la discipline. Il échoua et, bien qu'il fût personnellement assez favorable à l'accusé, il ne put que prononcer la sentence capitale. Mais, tandis qu'on menait au supplice l'obstiné chrétien, les chaînes qu'il portait tombèrent d'elles-mêmes tandis que le bourreau était frappé de cécité. Témoins de ces faits miraculeux, d'autres soldats se convertirent. Le comte lui-même se fit chrétien et donna l'ordre de libérer Victrice.

Ce qu'il faut surtout retenir, à notre avis, de cet incident, c'est que cinquante ans après la fin des persécutions, le christianisme était déjà assez répandu dans l'armée romaine pour pouvoir faire fléchir parfois la sévérité des règlements militaires. Il est d'ailleurs curieux que cette armée comptât tant d'esprits indépendants et tourmentés d'aspirations religieuses. Au siècle précédent, les légionnaires d'origine asiatique avaient répandu dans tout l'Occident le mithraïsme, religion déjà beaucoup plus évoluée et plus moralisatrice que le paganisme courant. Cette propagande avait été assez méthodique et assez efficace pour tenir longtemps le christianisme en échec. Maintenant, le mithraïsme déclinait au profit de son rival. Mais l'épisode dont Victrice fut le protagoniste — et qui ne fut pas le seul de cette espèce — fait comprendre qu'aux yeux de certains la foi au Christ ait pu apparaître comme un ferment de désagrégation de la puissance romaine.

Victrice quitta donc l'armée et ce fut alors une longue période de vie obscure. Obscure au moins pour nous qui ignorons tout de cette partie de la biographie du futur évêque. On peut penser qu'il fréquenta les écoles de rhéteurs car, vers la fin du siècle, son *De Laude Sanctorum* attestera qu'il n'ignorait rien de leurs subtils procédés. Elevé au sacerdoce, il se consacra, sans doute chez les Nerviens et les Morins, au rudes tâches de l'apostolat. L'Eglise en était encore à ce moment à l'âge missionnaire. Apôtre itinérant, perdu avec quelques compagnons parmi la masse de ces populations païennes, il dut certainement affronter des luttes redoutables.

Quand et comment vint-il à Rouen ? Quand et comment devint-il l'ami de Saint Martin ? Ce sont deux questions très importantes



que nous devons malheureusement laisser sans réponse. Nous savons que Martin avait reçu la consécration épiscopale en 373. Il semble, à en juger par l'étendue du culte qu'il reçut plus tard dans toute l'ancienne Seconde Lyonnaise et par le caractère même que revêtit ce culte — fontaines, arbres et pierres consacrés, traditions légendaires — qu'il exerça à certains moments son apostolat itinérant dans ces régions. M. le Docteur Jean Fournée, dans sa remarquable *Enquête sur le culte populaire de Saint Martin en Normandie* (6), a constaté que le vieux dicton, évidemment bien postérieur :

« *Saint Martin et Sainte Marie  
Se partagent la Normandie* »

était justifié par le nombre très grand de paroisses, de hameaux et de lieux-dits auxquels le nom de Saint Martin demeure encore attaché dans la Normandie actuelle. A titre de simple hypothèse, ne peut-on suggérer que, pendant un certain temps, Martin et Victrice, le premier dirigeant le second, son cadet, se soient partagé l'immense domaine de l'apostolat dans toute la primitive Seconde Lyonnaise telle qu'elle existait avant 383 ? Cette opinion ne serait certes pas dénuée de vraisemblance. Elle expliquerait très logiquement l'amitié que se portèrent mutuellement les deux saints.

Nous ignorons la date à laquelle Victrice fut appelé à l'épiscopat. Il semble cependant qu'on puisse la placer entre l'année 380 où l'évêque Pierre était peut-être encore vivant, et l'année 385 qui vit Victrice passer les Alpes et gagner Rome d'où il devait revenir l'année suivante, en compagnie de Saint Martin.

Nous avons dit que, soit sous Gratien (+ 383), soit sous Valentinien II soutenu par Théodose, la texture administrative de l'Empire avait été profondément remaniée. Un rescrit, dont la teneur littérale ne nous est pas parvenue, mais dont les buts et les modalités d'application nous sont parfaitement connus, avait ordonné une division nouvelle des trop vastes provinces de la Gaule. La Narbonnaise et l'Aquitaine, jusque là unifiées, furent scindées en deux provinces nouvelles. Il existait antérieurement deux Lyonnaises. Il y en eut quatre désormais. Rouen demeura à la tête d'une Seconde Lyonnaise très sensiblement réduite, tandis que Tours devenait la métropole d'une Troisième Lyonnaise de nouvelle création.

Cette réforme administrative avait été bien étudiée par les fonctionnaires impériaux. Elle était logique et ses conséquences

---

(6) Edités par la Société Parisienne d'Histoire et d'Archéologie Normandes — Paris, 1963.



furent durables. La Seconde Lyonnaise, en particulier, a traversé les siècles en dépit des invasions de toutes sortes et de l'anarchie universelle des temps barbares. Elle existe encore aujourd'hui : c'est la Normandie.

Le pape Damase mourut en 384. Son successeur, Sirice, était un pontife de grande énergie, bien décidé à venir à bout des dissidents, novatiens, donatistes, ariens ou manichéens. Il comprit que le moment était venu d'une transformation complète dans la vie de l'Eglise et dans ses méthodes. Paraissant désormais au grand jour et n'ayant plus rien à craindre du vieux parti païen, celle-ci pouvait s'affirmer ouvertement et s'administrer librement. Les temps de la semi-clandestinité étaient révolus. Ceux de la propagande ouverte et de l'organisation définitive commençaient.

Le pape Sirice fut un homme remarquable, un grand pontife. Il convoqua à Rome, pour le mois de janvier 386, un concile qui ne réunit pas moins de quatre-vingts évêques : nombre très important pour l'époque.

Le but de ce concile était de redresser certaines erreurs dogmatiques qui s'étaient glissées dans l'Eglise d'Afrique et aussi de traiter d'un certain nombre de points de discipline ecclésiastique. L'examen des questions qui furent étudiées et définitivement mises au point lors de cette assemblée démontre que l'Eglise, désormais en termes confiants avec le pouvoir civil, entendait se hiérarchiser de façon beaucoup plus stricte que précédemment (7). Dès lors la propagande chrétienne n'aurait plus pour base une organisation missionnaire plus ou moins fluide mais serait dirigée par des responsables, nettement et territorialement désignés. La consécration des évêques ne pourrait plus avoir lieu sans l'accord préalable du Siège Apostolique ou du Métropolitain. Aucune nomination ne devrait plus être due à la faveur. Nul évêque ne pourrait ordonner un clerc appartenant à une autre église que la sienne ni accueillir un clerc chassé d'ailleurs. Interdiction fut faite aux clercs d'épouser des veuves. Un laïque marié à une veuve ne pourrait être admis dans le clergé. D'autres mesures rappelaient les règles déjà établies par le concile de Nicée (8).

L'Eglise envisageait donc, dès ce moment, de poursuivre son action au moyen de méthodes assez différentes de celles qu'elle

---

(7) C.-J. Héfele. — *Histoire des Conciles*, Letouzey et Ané, Paris, 2908, II, 1<sup>er</sup> partie.

P.-P. Labbe et Cossart. — *Sacrosanta Concilia*, Paris, 1671, Tome II.

(8) Paul Viollet a très bien résumé toute la partie de ces réformes qui visait l'organisation territoriale. *Histoire des Instructions politiques et Administratives de la France*, Paris, Larose et Forcel, 1890, I, p. 343.



avait employées jusque là. En ce qui concerne son organisation territoriale, c'est précisément à partir de cette année 386 et du Concile de Rome, qu'elle nous apparaît comme calquée sur celle de l'Empire (9). Ceci sera gros de conséquences pour les églises des Gaules en général, pour celle de la Seconde Lyonnaise en particulier.

Nous avons les meilleures raisons du monde de penser que Martin de Tours et Victrice de Rouen furent du nombre des prélats qui assistèrent à ce Concile romain. N'étaient-ils pas sur la route du retour lorsqu'ils passèrent par Milan ou leur présence est absolument certaine au cours du printemps de 386 ? L'évêque de cette ville, Ambroise, était un ami de longue date de Martin : il accueillit chaleureusement les deux évêques.

Désormais, nous pouvons suivre, sans risque de nous tromper, les étapes de ces derniers regagnant leurs régions respectives. Nous avons de sûrs jalons pour cela.

Milan avait été récemment bouleversé par la découverte des corps de deux jeunes martyrs, Saint Gervais et Saint Protais, mis à mort, peut-être à l'époque de Néron. Cette découverte avait été faite, à la suite d'une vision, par l'évêque lui-même, sous le sanctuaire des saints Nabor et Félix qui occupait une partie de la Basilique Ambrosienne actuelle. Depuis lors (385), toute la chrétienté se passionnait pour les deux jeunes martyrs. De toutes parts, les églises demandaient à Milan des reliques de ces saints miraculeusement retrouvés. Il est aisé de comprendre que Martin et Victrice aient présenté à Ambroise une requête de ce genre qui fut exaucée.

Lorsqu'ils repartirent pour la Gaule, les deux évêques étaient donc porteurs d'un certain lot de reliques ou, plus exactement, de *minutiae*, c'est-à-dire, probablement, d'un peu de l'huile qui avait brûlé près des tombeaux des martyrs, ou d'objets qui avaient été mis en contact avec leurs ossements. Victrice devait révéler, un peu plus tard, que les *minutiae* de Saint Gervais et de Saint Protais, rapportées par lui, consistaient en un peu de terre trempée de sang : *cruor et limus*. Les autres saints dont les évêques transportaient ainsi de minuscules reliques étaient Jean-Baptiste, les apôtres André et Thomas, Luc l'évangéliste, Agricola, martyr de Ravenne et Euphémia, vierge-martyre de Chalcédoine : ces deux derniers victimes de la persécution de Dioclétien (304).

---

(9) Chanoine Griffie. — *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, I, p. 249 et seq., Paris, Pichard, 1947.



Victrice et Martin passèrent donc les Alpes et remontèrent tout d'abord la vallée du Rhône jusqu'à Vienne des Allobroges. Mais, avant de les suivre, il nous faut expliquer le rôle joué dans cette affaire par Milan et par son évêque.

L'illustration du siège de Milan était telle au iv<sup>e</sup> siècle qu'elle semblait presque balancer celle du siège de Rome. Cette illustration était due à son évêque, Ambroise, qui, après avoir été un administrateur civil de premier ordre, avait succédé, nous l'avons vu, à un évêque arien, Auxentius, contre lequel Saint Hilaire de Poitiers s'était élevé avec la plus grande énergie (10). Ambroise, élu évêque par acclamation populaire, n'était alors — en 374 — qu'un catéchumène non baptisé, mais il avait aussitôt pris un sens aigu des fonctions qu'il venait d'assumer. Sa piété s'était rapidement tournée vers le Cimetière des Martyrs qui, en dehors de sa ville épiscopale, s'étendait au-delà de la Porte de Verceil. Dans ce Campo Santo s'élevait depuis quelques années une minuscule basilique consacrée aux saints martyrs Nabor et Félix : Ambroise qui s'adonnait désormais à une vie véritablement ascétique, aimait à passer parfois la nuit dans ce modeste sanctuaire. Au cours d'une de ces pieuses veillées, en l'année 385, il avait eu la révélation suivante. Tandis qu'il se tenait en prières auprès du tombeau des martyrs, deux jeunes gens d'une grande beauté lui étaient apparus. Ils étaient vêtus de robes blanches et se mirent en oraison, les bras en croix, aux côtés de l'évêque, Celui-ci, très troublé par cette vision, demanda à Dieu qu'elle cessât si elle n'était qu'une illusion ou, dans le cas contraire, qu'elle se renouvelât. La nuit suivante, les jeunes gens se manifestèrent de nouveau et demeurèrent auprès d'Ambroise jusqu'au chant du coq. La troisième nuit, ils apparurent encore, mais, cette fois, accompagnés de Saint Paul qui dit à l'évêque : « *Voilà ceux qui ont méprisé la terre et tous ses biens. Tu trouveras leurs corps à l'endroit même où tu es et, sous leurs têtes, le récit de leur histoire* ».

Très ému par cette révélation, Ambroise convoqua à Milan ses collègues des cités voisines. Sur leurs conseils, il commença, le premier, à creuser le sol à l'endroit désigné par Saint Paul. Il ne tarda pas à découvrir les corps des deux martyrs. Le bon Jacques de Varraze, auteur de la *Légende dorée*, semblait encore en proie à l'enthousiasme ressenti par les chrétiens du iv<sup>e</sup> siècle lorsqu'il écrivait : « *Quoi qu'ils fussent là depuis près de trois cents ans, ces corps étaient dans le même état que s'ils n'avaient été inhumés qu'une heure plus tôt. Ils répandaient une odeur suave. Un aveugle ayant touché le cercueil recouvra la vue et beaucoup de malades furent guéris par leurs mérites.* »

---

(1) Saint Hilaire. — *Liber contra Auxentium*.



D'après la tradition hagiographique, ces martyrs étaient deux frères jumeaux, Gervais et Protais, fils de Saint Vital et de Sainte Valéria. Ils avaient été mis à mort sous le règne de Néron (54-58). Ils avaient vécu en compagnie d'un certain Nazaire qui construisait un oratoire avec l'aide d'un enfant nommé Celsus (11). Celui-ci les aidait à transporter les matériaux nécessaires. L'histoire — ou la légende — se tait du nom de leur résidence et des circonstances de leur arrestation. On croit seulement qu'ils comparurent devant Néron, puis, après avoir été conduits à Milan, devant un officier nommé Artasius. Sommés de sacrifier aux idoles, tous deux auraient refusé d'obéir. Artasius ordonna alors de frapper Gervais, jusqu'à ce qu'il en mourût, avec des fouets aux lanières munies de balles de plomb. Puis, il fit étendre Protais sur un chevalet où il fut tourmenté avant d'être décapité.

Aidé de son fils, un Milanais chrétien nommé Philippe enleva les dépouilles des deux jeunes gens et les inhuma secrètement chez lui après les avoir placées dans un sarcophage de pierre. Mais auparavant, il plaça sous leurs têtes un écrit relatant leurs vies et leurs martyres.

Pendant plus de trois siècles les corps des saints, ignorés de tous, étaient demeurés en cet endroit et c'était probablement le fait du hasard si la petite basilique des saints Nabor et Félix avait été, à certain moment, édifiée sur leur tombeau. Par contre, la proximité du cimetière des Martyrs explique fort bien le choix qu'avait fait de cet emplacement l'évêque de Milan. On travaillait, sans doute depuis l'année 379, à la construction de la future Basilique Ambrosienne : celle-ci s'élevait, suivant l'usage de ce temps, en dehors de la muraille de la cité. Ce fut là que Saint Ambroise demanda plus tard à être inhumé, ce qui marque qu'elle était destinée par lui à demeurer l'*ecclesia civitatis* et à conserver le siège épiscopal (12).

Dès que fut connue la double découverte de Saint Ambroise les diverses églises s'efforcèrent d'obtenir des reliques des jeunes martyrs devenu les objets d'une immense dévotion populaire.

---

(11) Nazaire et Celsus : deux futurs martyrs, eux aussi.

(12) Saint Ambroise avait fait ouvrir, sous l'autel qu'abritait un ciborium soutenu par quatre colonnes de porphyre, deux *loculi*. Dans celui de droite, il fit déposer les corps des deux martyrs. Il destinait celui de gauche à sa propre sépulture et, de fait, ce fut là qu'il fut déposé à Pâques 397.

Après avoir été déplacés à diverses reprises, les corps des trois saints reposent toujours dans la crypte de la basilique. Ils sont visibles à travers les parois de cristal du grand reliquaire exécuté en 1897 par Lomazzi sur les dessins d'Ippolito Marchetti.

Nous avons dit plus haut ce qu'il fallait alors entendre par « *reliques* » ou plutôt par « *minutiae* » : personne n'aurait alors songé à disperser les différentes parties des restes vénérés.

Au printemps de 386, donc, Martin et Victrice, de retour en Gaule et regagnant leurs métropoles respectives, parvenaient à Vienne des Allobroges. Ce fut certainement une étape très importante de leur voyage.

Il y avait fort longtemps que l'Eglise de Vienne avait eu ses premiers martyrs : Sainte Blandine et le diacre Sanctus avaient été jetés aux bêtes à Lyon durant la persécution de Marc Aurèle (177). Mais il n'existait probablement alors qu'un très petit noyau de fidèles dans la ville et deux siècles s'écoulèrent ensuite sans que l'Eglise de Vienne fit parler d'elle. Elle subsistait pourtant, mais obscurément, puisque quelques noms d'évêques sont parvenus jusqu'à nous : de simples, mais intrépides missionnaires, comme ailleurs, sans doute. Et voici qu'en 386 apparaît, très authentiquement, un évêque de Vienne. Son nom est d'ailleurs assez incertain. Il s'appelait peut-être Florentius ou, plus probablement, Simplicius si c'est à lui que fait allusion une lettre, d'ailleurs bien postérieure (409), de Saint Paulin de Nola qui le déclare « vraiment digne de Dieu ».

Martin et Victrice vinrent donc à Vienne. Il est probable que cette ville était déjà connue du premier qui avait dû y cantonner, à la fin de 355 et durant la première moitié de 356, lorsqu'il servait dans l'armée sous les ordres du César Julien. Ce fut là qu'ils rencontrèrent un personnage fort intéressant, Paulinus de Bordeaux, qui mérite qu'on s'arrête un instant à l'étudier. Pontius Meropius Paulinus était né en 353 ou 354. Il appartenait à une famille très influente qui possédait d'immenses domaines dans le Bordelais et aussi en Campanie. En 379, c'est-à-dire lorsqu'il était âgé de vingt-six ans environ, il était gouverneur de cette dernière province. Il n'était pas encore chrétien à cette date, mais il se prit à ce moment d'une grande dévotion pour Saint Félix de Nola dont il devait dire un jour que c'était lui qui l'avait amené à la foi :

« De tout mon cœur j'ai puisé auprès de ton tombeau la foi dans le nom divin. Et c'est dans ta lumière que j'ai eu la joie de m'attacher au Christ. »

Paulinus était marié à une Espagnole nommé Terasia et lui-même devait confesser un jour que, lorsqu'il connut Martin et Victrice à Vienne, il n'était pas encore en état d'apprécier tout le bonheur de cette rencontre. De fait, il ne fut baptisé que plusieurs années après, par Delphinus, évêque de Bordeaux. Après



avoir séjourné plusieurs années en Espagne, il devint finalement évêque de Nola, retrouvant ainsi les lieux où il avait ressenti ses premières émotions religieuses. Il devait y demeurer pendant trente-cinq ans, jusqu'à sa mort.

Nous nous sommes quelque peu étendu sur Saint Paulin de Nola non seulement parce qu'il a laissé, par ses poèmes et par ses lettres, une trace non négligeable dans la littérature chrétienne, mais surtout parce qu'il garda toujours pour les deux évêques de Rouen et de Tours une vénération profonde (13). D'autre part, nous savons qu'il obtint, à son tour, des *minutiae* milanaises et qu'il en dota l'église de Fondi, bâtie par ses soins. Là aussi furent honorés, entre autres martyrs, Saint Gervais et Saint Protas.

Nous avons des traces indiscutables de l'activité de Victrice et de Martin à Vienne.

Dans cette ville qui allait voir quelques années plus tard l'empereur Valentinien II tomber sous les coups du païen Arbogaste (392) la partie était loin, semble-t-il, d'être gagnée encore par le christianisme. N'oublions pas que le successeur, d'ailleurs éphémère, de Valentinien fut le rhéteur viennois Eugène, partisan déterminé de l'ancienne religion. Il ne semble pas qu'il y ait eu de lieu public de culte chrétien dans cette ville à l'époque du passage de Martin et de Victrice et ceci n'est pas pour nous surprendre.

Nous savons cependant que ces évêques, lorsqu'ils y séjournèrent, firent en faveur de Vienne un geste de piété fraternelle. Ils consentirent à remettre à leur confrère de l'église locale une partie des *minutiae* apportées par eux d'Italie. Le fait est historiquement attesté. Il explique que le culte des saints martyrs Gervais, Protas et André se soit solidement implanté dans la cité rhodanienne.

La tradition viennoise affirme que des sanctuaires auraient dès lors existé à Vienne et qu'ils étaient consacrés aux Apôtres et aux Frères Machabées. Sans doute ne s'agissait-il que de simples oratoires privés. La première basilique épiscopale — l'*Ecclesia civitatis* — semble avoir été construite à partir de 389 et avoir reçu le patronage de Saint Gervais et de Saint Protas. Cette église, qu'entourait un cimetière dans lequel les sépultures,

---

(13) « Je crois que tu daignes te souvenir que j'ai vu jadis Ta Sainteté à Vienne, auprès de notre bienheureux père Martin. » Epist. XVII in Migne, Patrol. Lat. LXI.

à la longue, s'entassèrent sur trois couches de profondeur, se trouvait en dehors et assez loin de la muraille du *castrum* romain, sur l'emplacement actuel de la voie ferrée, à la sortie du tunnel de la gare. De toute évidence, de nombreux fidèles avaient tenu à se faire inhumer auprès du sanctuaire consacré aux martyrs milanais (*tumulatio ad sanctos*). Nous constatons dans une foule d'églises des Gaules dédiées à ces martyrs le même empressement des chrétiens à venir se rassembler sous leur protection pour sanctifier leur dernier sommeil.

Cette basilique de la fin du IV<sup>e</sup> siècle dut être remplacée, au VI<sup>e</sup>, comme sanctuaire épiscopal, par l'église Saint-Pierre, à laquelle fut ensuite substituée la Primatiale Saint-Maurice. Saint-Pierre avait encore été élevé en dehors du rempart du *castrum*. Saint-Maurice le fut à l'intérieur de celui-ci et son portail est pour ainsi dire à cheval sur l'antique muraille. Notons dès à présent ce processus de trois églises successives bâties, la première, assez loin de la muraille militaire (IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles), la seconde tout auprès mais encore en dehors (VI<sup>e</sup> siècle) et, la troisième, à l'intérieur du *castrum* (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles). Nous retrouverons cette progression en maintes autres villes.

Après avoir été transformée en monastère, puis ruinée par les Sarrazins au VIII<sup>e</sup> siècle, l'église Saint-Gervais, bien déchue sans doute, devait continuer à appartenir à l'archevêque de Vienne au IX<sup>e</sup> siècle puisqu'une charte du 17 août 972 en attribue la jouissance à un clerc de l'église Saint-Maurice. Elle disparut vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les Cordeliers qui avaient édifié à proximité un petit couvent abandonnèrent celui-ci et se transférèrent de l'autre côté du Rhône, à Sainte-Colombe.

Le nom de Saint Gervais demeura seulement attaché au cimetière et à une source très pure jaillissant dans ces parages. Mais le souvenir du vénérable sanctuaire aboli subsiste à Vienne, grâce à un certain nombre d'inscriptions funéraires qui en proviennent et qui attestent encore, après tant de siècles, la foi fervente des Allobroges d'autrefois.

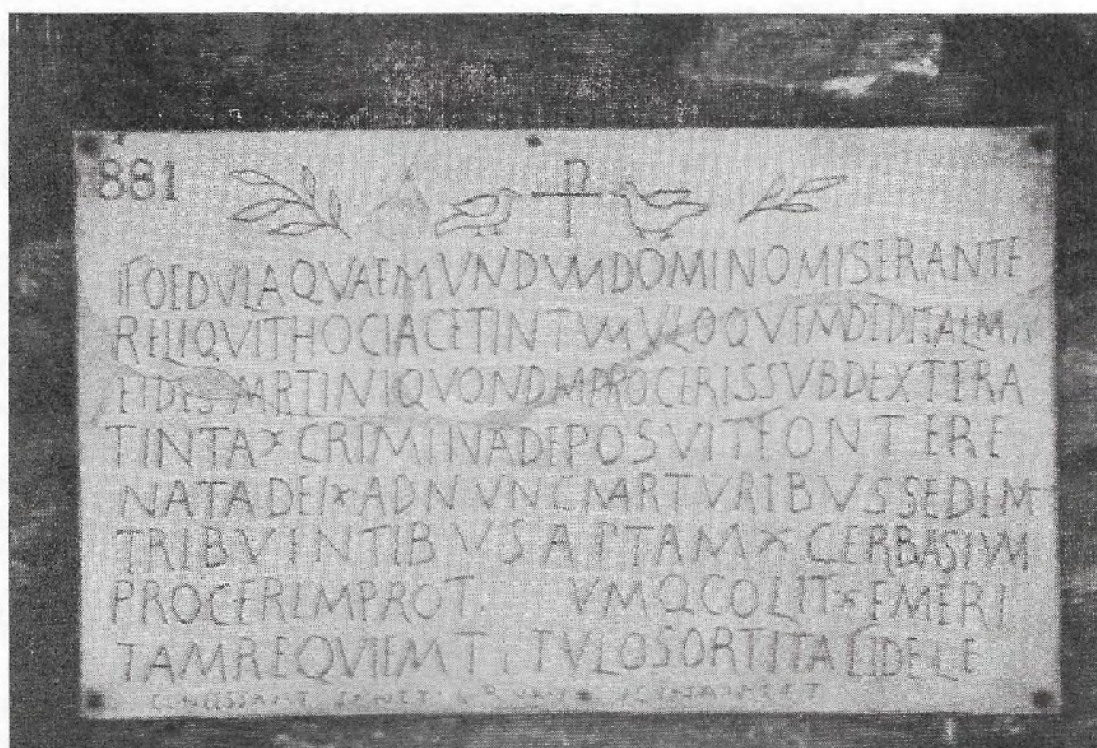
Beaucoup de ces inscriptions sont ornées du chrisme ou encore de croix et de paons : telle celle d'un certain Injuriosus, fils d'Euladia, mort à l'âge de quatre ans, ou encore celle du sous-diacre Nigritianus où le chrisme est accompagné de deux colombes. La rédaction en est souvent fruste et incorrecte. Fort peu, malheureusement, sont datées.

En voici cependant deux qui sont datables, au moins approximativement :



L'une rappelle le souvenir d'un « pénitent » (*penetens*) dont le nom finissait par ...*RIUS*, mort à une époque non indiquée. La rédaction en est très fautive et cette pierre serait sans grand intérêt si une partie de son inscription, formée de six vers, et qui provient, dit-on, de la muraille d'une église, ne faisait allusion à un sanctuaire consacré à deux saints ; *sanctorum templa duorum*. Cette précision fait aussitôt songer à l'église des Saints Gervais et Protais, d'autant que la décoration de cette pierre paraît tout à fait archaïque.

La seconde inscription funéraire à laquelle nous avons fait allusion est sans doute la plus précieuse de toutes celles qui sont rassemblées dans le cloître de Saint-André-le-Bas. Elle atteste, en effet, le passage de Saint Martin à Vienne, son activité apostolique et aussi l'existence, quelques années plus tard, de l'église Saint-Gervais et Saint-Protais, centre de la vie chrétienne de Vienne.



L'inscription funéraire de Foedula

Voici le sens de cette inscription rédigée en assez mauvais latin :

« Foedula qui, par la miséricorde de Dieu, abandonna le monde gît dans ce tombeau que lui valut une foi généreuse. Jadis lavée de la main du noble Martin et renée de la source divine, elle a renoncé à ses péchés. Maintenant, avec la permission des martyrs, c'est auprès de leur digne siège qu'elle honore les grands Gervais et Protas, ayant obtenu par sa fidélité le repos suprême. »

Nous verrons que Victrice, quelques années plus tard, dénombrera parmi les membres de son troupeau rouennais un certain nombre de femmes, vierges, veuves ou continentales qui aimaient à attester leur dévotion dans le sanctuaire où reposaient les *minutiae* des martyrs. Les chrétiennes de Vienne, portées d'un élan identique à celui de leur sœurs de la II<sup>e</sup> Lyonnaise, s'empressaient, elles aussi, auprès des saints et Foedula était l'une d'elles.

Le séjour de Martin et de Victrice chez les Allobroges ne dut pas être de longue durée, mais il semble que l'évêque de Tours jouissait déjà, en 386, d'une grande notoriété puisqu'on lui amenait volontiers des enfants et des catéchumènes afin qu'il les baptisât. Nous savons aussi que, durant son passage à Vienne, il guérit d'une maladie d'yeux Paulinus de Bordeaux.

Mais les évêques avaient hâte, on le conçoit, de regagner leurs provinces respectives. Nous ne connaissons malheureusement rien des étapes qui marquèrent la fin de leur voyage.

René HERVAL,

*Grand Prix Le Métail-Larivière de l'Académie Française,  
Grand Prix de Littérature régionaliste,  
Président d'honneur de la Société des Ecrivains Normands.*



## MICHEL-ANGE SLODTZ

### Sculpteur du chœur de Saint-Maurice

Il ne s'appelait pas Michel-Ange, mais René-Michel.

Qu'on ne voie pas dans cette substitution de prénom une pointe d'orgueil, une prétention à la grandeur, le désir de fixer le jugement de la postérité. Toute sa vie il fut simple, mais à Rome, dans les ateliers, on appelait les jeunes par leur prénom et ses camarades avaient trouvé ingénieux de faire suivre celui de Michel d'un nom de prestige. S'ils le firent par instinct de confiance dans l'avenir, disons qu'ils ont vu juste. Car, de nos jours, Michel-Ange Slodtz figure sans discussion parmi les plus grands sculpteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux côtés de Pigalle, de Bouchardon, de Coustou.

Si la gloire a mis du temps à apparaître, peut-être doit-on incriminer la difficulté de prononcer ou d'écrire son nom de famille où un latin ne conçoit pas sans difficulté une seule voyelle à caser entre cinq consonnes qu'il arrange bien ou mal. C'est ainsi que, tant à Rome qu'à Paris, on l'orthographiait d'une dizaine de façons différentes.

Même la formation de sa famille prêtait à confusion. Sur les six enfants nés d'un père sculpteur, trois héritèrent de ses dons, en sorte que quatre artistes du nom de Slodtz ont donné, avec des qualités plus ou moins remarquables, des œuvres de valeur.

#### LES SLODTZ

Il manquait, pour mettre en relief les membres de cette famille et étudier leurs œuvres, une biographie exposant la vie de chacun et les qualités qui les différencient. Cette lacune vient d'être comblée magnifiquement par l'apparition d'un fort volume intitulé « les Slodtz » comme on les appelait alors. L'auteur, M. François Souchal, Conservateur au Musée des Monuments français (Palais de Chaillot), s'est attaché à marquer pour chacun d'eux la place qu'il occupe dans son art et dans l'histoire du dix-huitième siècle. De cette étude, il ressort que Michel-Ange se détache à la

place privilégiée, visitée par le génie. C'est pourquoi ce livre intéresse particulièrement les Viennois qui ont la chance de posséder dans le chœur de Saint-Maurice deux chefs-d'œuvres, le mausolée des deux archevêques et le maître-autel.

Sébastien Slodtz, le chef de famille, était flamand, né à Anvers en 1655. A trente-six ans, il vient à Paris où il rencontre des milieux d'artistes fort occupés par les commandes officielles, et épouse en 1696 Madeleine Cucci, d'une famille ombrienne dont plusieurs membres étaient orfèvres, attirés en France au moment où la vogue allait aux tables et cabinets incrustés de pierres précieuses et de bronzes ciselés. De ce mariage naquirent treize enfants dont six survécurent :

Sébastien-Antoine, sculpteur ;  
Marie-Françoise, mariée au peintre Van Falens ;  
Jean-Baptiste, peintre ;  
Paul-Ambroise, sculpteur ;  
René-Michel, dit Michel-Ange, sculpteur ;  
et Dominique-François, peintre.

La meilleure entente règne toujours entre les frères qui travaillaient en équipe et on a de la peine à identifier la production de Sébastien-Antoine et celle de Paul-Ambroise. Quant aux enfants destinés à la peinture, ils n'ont pas fait parler d'eux. De Paul-Ambroise, le Louvre possède une statue de petite dimension mais de grande allure : la chute d'Icare.

Les trois sculpteurs ont reçu l'enseignement de leur père qui était arrivé à Versailles quand, le château terminé, le roi était pressé d'occuper les artistes aux travaux qu'il leur destinait. Plus de cinquante statuaires, tailleurs de pierre, ornemanistes, étaient réunis et dans les comptes beaucoup ne sont pas désignés nommément. C'est pourquoi la part dévolue à Sébastien père est difficile à dénombrer. Il fut chargé personnellement de quatre chapiteaux, ce qui prouve qu'il fut jugé apte à être compris dans l'équipe qui avait comme programme : les rampes de Latone avec les copies d'antiques, le parterre d'eau, l'allée royale entre le bassin de Latone et le bassin d'Apollon. L'idée de Mansart est de border la grande allée, dite le Tapis Vert, de statues sur des pedestaux alternés avec des vases de taille colossale. Le vase que Sébastien Slodtz fut chargé de décorer, de 2,40 mètres de hauteur, est orné de tournesols aux admirables bouquets, tous différents, merveilleux témoignage du souci de la nature et qui apporte une fraîcheur que les statues de cette époque n'ont pas. C'est ainsi qu'Annibal, maintenant au Louvre, est empreint d'un classicisme un peu froid, correct mais d'une facture qui annonce une œuvre de premier rang, le groupe d'Aristée et Protée.



Cette œuvre commencée en 1688 mais terminée beaucoup plus tard, est significative des tendances de la sculpture dans la dernière période de Versailles de Louis XIV. L'œuvre ne fut posée que sous Louis XV, elle est remarquable par ses proportions, par la science du drapé, de la musculature et par l'expression des visages. « Pour Slodtz, c'était vraiment l'œuvre de sa vie et c'est assurément une des plus belles œuvres du parc de Versailles ». Elle prouve l'effort de renouvellement au sein de l'équipe chargée de son ornement, et indique une transition entre l'époque de Louis XIV et l'art rocaille qui lui succédera au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sébastien père habitait le vieux Louvre, à côté de son atelier, dans un appartement modeste situé au rez-de-chaussée, à côté des Coustou, de Coysevox et d'autres artistes. La cohabitation, le voisinage du Louvre favorisaient les échanges sur le plan professionnel et on conçoit combien cette atmosphère fut utile à ses enfants qui furent aussi ses élèves. Ils avaient perdu tout contact avec les Flandres et tous se considéraient comme des artistes français, sculpteurs et peintres du Roi.

Sébastien Slodtz mourut en 1726, âgé de 71 ans.

#### **MICHEL-ANGE SLODTZ A ROME**

Celui des enfants Slodtz en qui vont s'affirmer vraiment les qualités de son père, naquit en 1705 et avait 21 ans lorsqu'il le perdit. Mais ses dons précoces s'étaient déjà manifestés et son père qui lui avait appris les premiers éléments de la sculpture le fit entrer à l'école académique où il acquit, au concours de 1722, une médaille d'argent. En 1726, il ne put avoir qu'un second prix. Or le premier prix permettait de briguer un brevet de pensionnaire à l'Académie de Rome ; J.-B. Lemoine qui l'avait obtenu demanda à ne pas partir pour soigner son père. C'est ce désistement qui valut à Slodtz d'obtenir un brevet de pensionnaire, signé du surintendant duc d'Antin. Il allait trouver comme camarades Adam et Bouchardon, les peintres Carle Vanloo, François Boucher. Le directeur était le peintre Vleughels, d'origine flamande, ce qui valut tout de suite à Slodtz une attention particulière de sa part.

L'Académie de France avait été fondée en 1666 par Louis XIV. Elle siégeait à cette époque au palais Mancini car c'est Napoléon qui acquit en 1801 la villa Médicis où sont admis de nos jours les artistes titulaires des prix de Rome. Slodtz devait y rester pendant presque huit ans. Six mois après son entrée son directeur disait de lui : « Il n'a pas une grande pratique à travailler le marbre, mais on voit qu'il s'en tirera bien ». Il pressent la future maîtrise de Slodtz, « virtuose du marbre ». Slodtz entreprend



alors son grand morceau pour le Roi et choisit de copier le Christ de Michel-Ange.

Peut-on voir une coïncidence entre ces travaux et le prénom prestigieux que ses amis lui donnèrent ? Les témoignages des contemporains reconnaissent tous que sa modestie le mettait à l'abri d'être soupçonné d'avoir choisi le rappel du nom du grand sculpteur ; les succès qui attendaient Slodtz justifient tout de même le rapprochement et le public l'a prouvé en maintenant toute sa vie cette appellation flatteuse.

Une difficulté survint lorsque le directeur Vleughels reçut une note annonçant l'arrivée de nouveaux élèves et lui confirmant qu'il y avait lieu de penser au retour de Slodtz qui avait, en 1733, déjà dépassé le temps de son séjour à Rome, fixé à quatre ans. La bienveillance et l'estime de son directeur fit comprendre à Paris que le sculpteur devait être encouragé et, de fait, il se maintint à l'Ecole jusqu'en 1736, doublant ainsi le temps qu'il devait rester normalement. La patience du duc d'Antin eut une fin et Slodtz quitta définitivement le palais Mancini au début de cette année. Le duc ajoutait toutefois dans sa correspondance avec le directeur : « Je suis bien aise que vous soyez content des sujets que vous avez et que notre Académie soit en bonne odeur dans Rome ».

Slodtz décida de s'établir à Rome et d'ouvrir un atelier afin de travailler pour la clientèle de mécènes ou d'églises qui passaient des commandes aux sculpteurs. L'opinion de son directeur sur ses capacités et la conscience qu'il avait lui-même de son talent lui avaient donné de l'assurance. L'année 1740 est le point culminant de sa carrière à Rome. Une commande vient consacrer sa notoriété : le Saint Bruno de la basilique Saint-Pierre. Il vient en effet d'être élu membre de l'Académie pontificale de Saint-Luc qui réunissait sculpteurs, peintres et architectes en renom et était le reflet des milieux artistiques contemporains à Rome.

On ne sait pas exactement comment l'ordre des Chartreux lui passa commande de cette statue colossale ni qui choisit le sujet dans la vie du Saint : lorsque le pape Urbain II voulut conférer à Bruno la dignité épiscopale, l'ascète refusa, préférant se consacrer à son ordre. Le Saint est donc représenté la mitre et la crosse déposées à ses pieds pour marquer son refus. « L'étude d'une tête d'ascète, marquée par les macérations et le feu de la vie intérieure, avec ce crâne presque complètement rasé qui est le propre de la tonsure cartusienne et ne laisse pas d'être impressionnant et de contribuer à un certain expressionisme, puis l'ampleur et la majestueuse simplicité de la coule monastique, bien évidemment celle du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle et non celle du XI<sup>e</sup>, qui permet la



formation de plis profonds, de jeux d'ombre et de lumière. » Nous sommes là en plein baroque et pour en accentuer l'impression, le rôle de tentateur n'est pas rempli par le pape mais par un angelot ailé qui représente la puissance pontificale. A l'offre, le saint oppose son refus par un geste de la main et le ploïement du corps qui, combinés avec l'attitude du putto, sont essentiellement de la période baroque avide de mouvement et de vie.

Cette importante statue de marbre de 4,50 mètres de hauteur est placée dans une niche d'un pilier près du Maître-Autel de Saint-Pierre du Vatican. Elle occupa l'artiste les dernières années de son séjour à Rome.

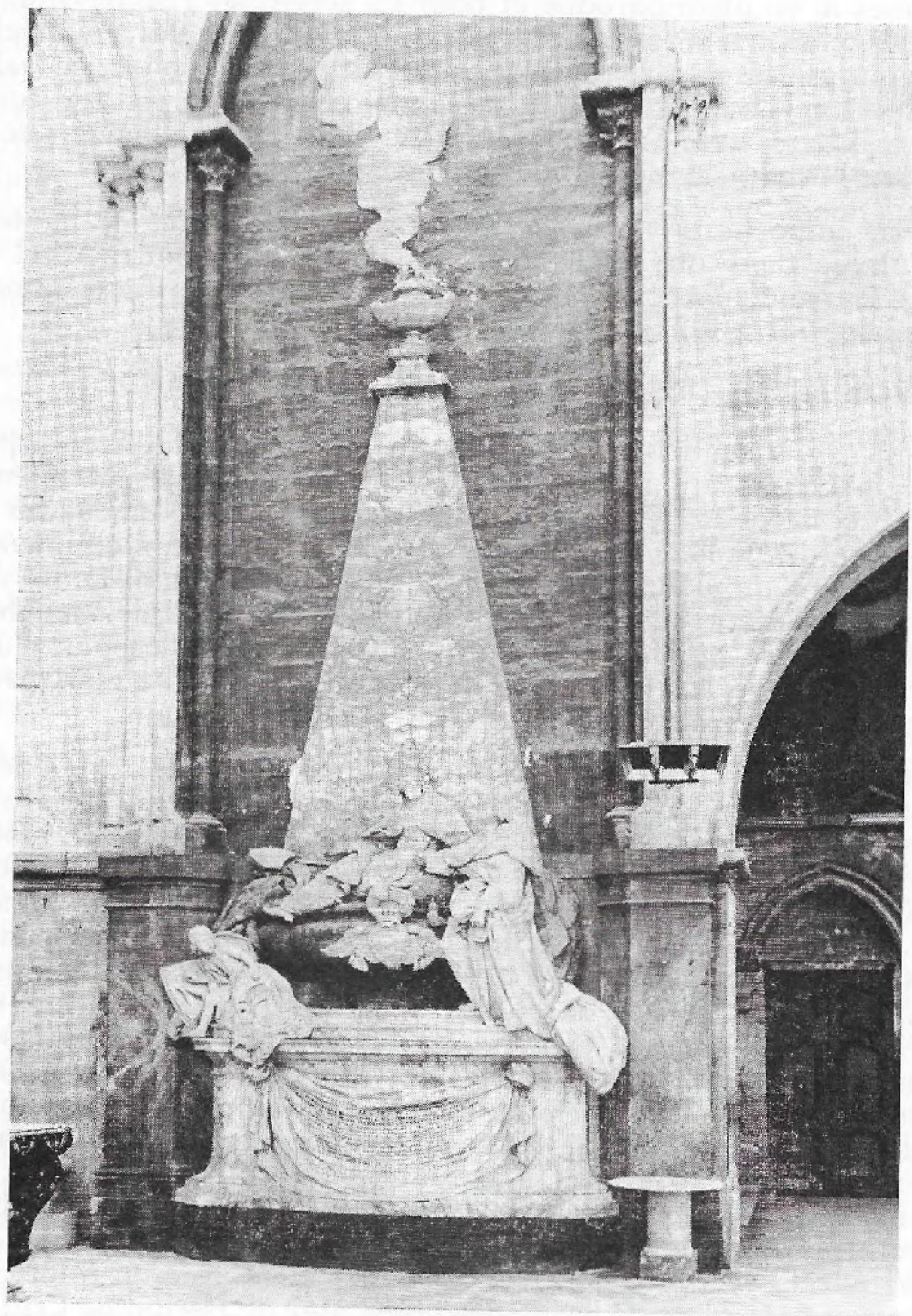
### **LE MONUMENT DES ARCHEVEQUES EST COMMANDE**

En 1737, Vleughels mourut brusquement. Avec lui Slodtz perdait un de ses appuis romains, car le directeur de l'Académie n'avait cessé de lui témoigner son affection. Son successeur fut de Troy qui, dès 1738, le chargea de faire le projet d'un monument à la mémoire du défunt. Ce monument, édifié à Saint-Louis des Français, comporte un médaillon où est fixé le profil de Vleughels dans un cadre qu'un génie joufflu découvre sous les plis d'une lourde draperie. Cette commande indique que Slodtz était passé au premier plan des sculpteurs dans le monde romain.

On ne peut être étonné que l'archevêque de Vienne, Mgr de la Tour d'Auvergne, ait pensé à lui pour le monument qu'il désirait faire édifier dans le chœur de Saint-Maurice. Il séjourna en 1740 à Rome pendant plusieurs mois à l'occasion du conclave réuni pour choisir un successeur à Clément XII. A cette époque, se conservait le souvenir de l'importante période de la sculpture romaine ; peut-être aussi apparaissait-il probable que le coût d'un monument serait meilleur marché à Rome à cause de la proximité des carrières de marbre de Carrare. Restait la question du transport du monument une fois terminé, mais Vienne au bord du Rhône, permettait de l'acheminer par la voie d'eau, moins chère et plus facile pour les énormes masses à déplacer. Le contrat notarié fut rapidement arrêté le 1<sup>er</sup> octobre 1740 entre le cardinal et Slodtz. Il s'agissait de célébrer l'entente parfaite qui s'était établie entre lui et Armand de Montmorin, son prédécesseur sur le siège de Vienne, à vrai dire non pas immédiat mais avec un intervalle de huit années pendant lesquelles régna Mgr de Berton de Crillon.

Une correspondance abondante fut échangée pendant l'exécution du monument, qui a permis de retracer tous les retards qui vinrent s'accumuler. En 1741, le sculpteur a travaillé au grand modèle en stuc ; il demande à Soufflot qu'il avait connu à Rome et se trouvait alors à Lyon, de dessiner le profil des piédestaux





**Primatiale Saint-Maurice. - Le monument des Archevêques**



en bas du monument, pour ménager la transition entre le cadre architectural et le style gothique. Puis les marbres arrivent et il faut des fonds pour en prendre livraison. En 1742, le cardinal désire presser l'exécution. Lors de l'emballage des trente-deux caisses qu'il faut envoyer à Civita Vecchia, il y a lieu de demander au pape la levée des droits d'embarquement. Après l'hiver, on est en pleine guerre de la Succession d'Autriche (Fontenoy, 1745). L'Angleterre, adversaire de la France, fait la loi dans la Méditerranée, saisissant tout convoi. On ne peut courir le risque de voir couler le monument. De Troy, directeur de l'Académie, conseille de confier les pièces à un vaisseau du pape qui va à Marseille « lequel jusqu'à présent n'a souffert aucune visite ni insulte de la part des Anglais ». Sain et sauf, le mausolée parvient enfin à pied d'œuvre le 10 novembre 1746, rejoint à Vienne par Slodtz qui rentre en France et va passer plusieurs mois à Vienne pour veiller à l'installation définitive. On attend encore les piédestaux de turquin que doit poser Soufflot. Dernier retard : n'a-t-on pas remué ciel et terre pour savoir quelle inscription serait mise sur le livre où écrit le petit génie : on a même demandé à Voltaire de trouver un texte !

Et c'est à ce moment que meurt le prince de la Tour d'Auvergne, le 23 avril 1747. Le monument est terminé, il ne le verra pas. Il sera enterré aux côtés de Montmorin, en 1748, et on inscrira sur la dalle du caveau l'inscription : *Mens una cinis unus*.

Slodtz reste à Vienne pour donner au monument les retouches nécessaires puis songe à regagner Paris où il a résolu de finir sa vie.

« La gloire l'y avait précédé » dit l'éloge prononcé à l'Académie de Rouen. Mais, alors que pendant son long séjour il ne s'était fait aucun ennemi, à Paris il allait connaître dans les milieux artistiques une sourde hostilité. Elle allait être entretenue par le Comte de Caylus, amateur éclairé qui patronnait Bouchardon, à qui il déplaisait qu'on eût comparé Slodtz. Il eut à souffrir également de son attachement à ses frères qui s'étaient faits un certain nombre d'ennemis et le jalousaient quelque peu. Michel-Ange ne connaissait pas l'esprit d'intrigue ; il ne mit aucun entrain à exécuter le morceau de réception qui l'aurait conduit à l'Académie. Néanmoins, la renommée lui arrivait et il reçut en 1755 une pension royale supérieure à tous ses collègues, sauf Bouchardon. Il est même, à cette époque, sollicité par Frédéric II de devenir son sculpteur personnel.

En 1758, il obtient la charge de dessinateur chargé de s'occuper des menus plaisirs. C'était une garantie de sécurité pour son avenir.



Il avait toujours eu une santé délicate et son foie le faisait souffrir. Dans le logement qu'il avait choisi rue du Faubourg Saint-Honoré, il devait subir les épreuves d'une longue maladie qui se termina le 26 octobre 1764. Il avait 59 ans.

Cochin, qui fut son ami, dans ses Mémoires s'étend sur la bonté de son cœur et sa sensibilité : « C'était réellement un des meilleurs caractères possible, ce que l'on appelait alors un homme de la vieille roche. Ses mœurs étaient simples, sa probité exacte, son caractère doux, égal et plein de gaieté ». « Ces qualités de douceur et d'absence de jalousie ne sont pas toujours le lot des artistes. Bouchardon, Adam, se montrèrent irascibles. Le caractère bourru de Pigalle et de Falconet leur aliénait un certain nombre de sympathies. Souvent, les sculpteurs, restant près de la matière brute, gardaient des mœurs et des manières d'artisans avec une culture sommaire. Tel ne fut pas le cas de Slodtz. »

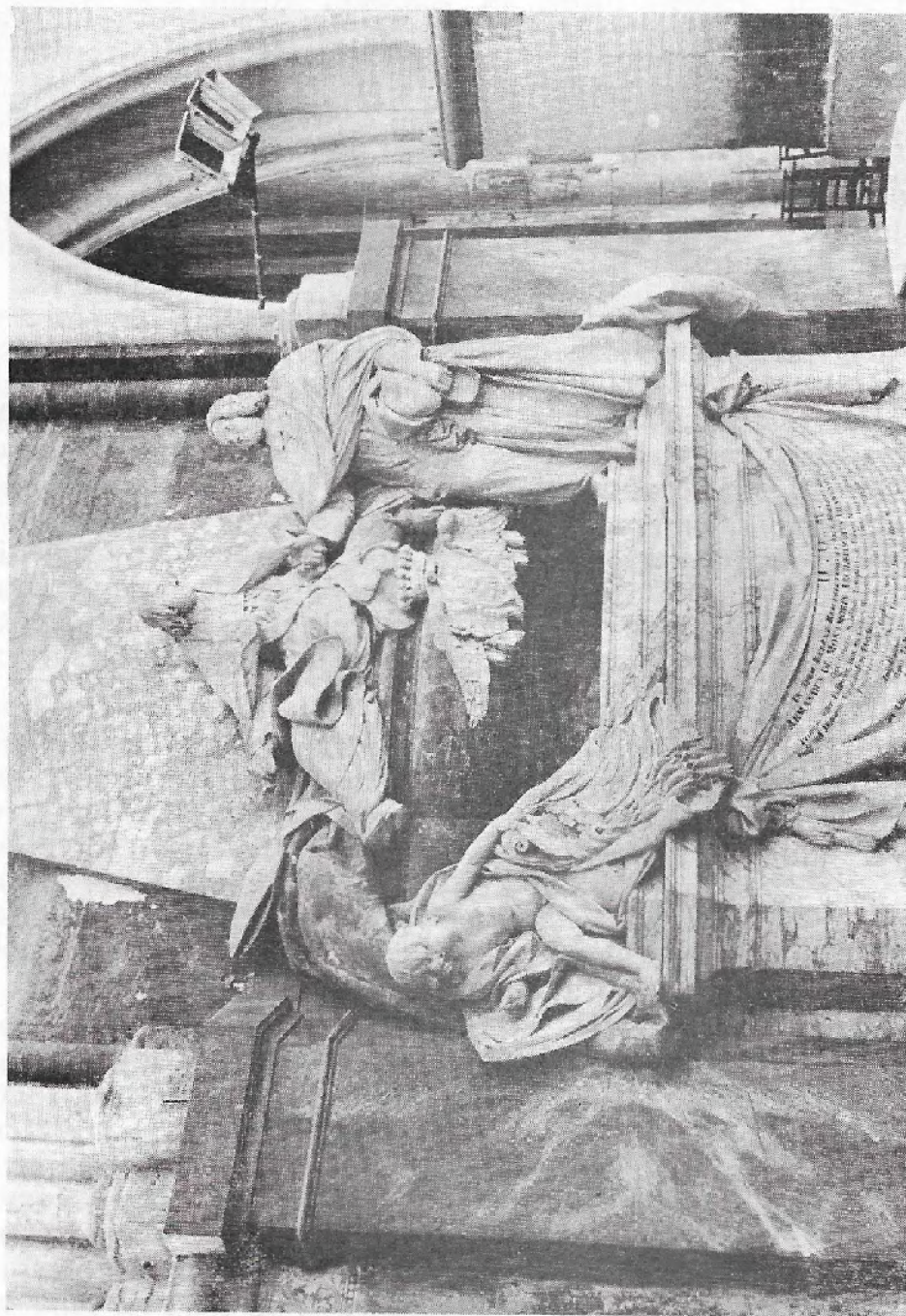
### LE MAUSOLEE

Le mausolée n'est pas le seul exécuté par Michel-Angle Slodtz. Auparavant il avait élevé à Rome, à Saint-Louis des Français, le monument funéraire à Nicolas Vleughels, décédé en 1737 alors qu'il était encore directeur de l'Académie de France. Il fut heureux de travailler, sans doute bénévolement, à l'œuvre qui perpétuerait la mémoire de celui qui avait veillé paternellement sur ses premières années de séjour à Rome. Un peu plus tard, il collabora pour la sculpture au tombeau du marquis Capponi, d'origine florentine, à l'Eglise Saint-Jean des Florentins, à Rome, en 1745. Enfin, entre 1750 et 1757, il érigea à Paris, en l'église Saint-Sulpice, le mausolée de Languet de Gergy, qui en avait été curé. Toutes ces œuvres ont eu pour objet la glorification d'un seul défunt.

Tout autre se présente le mausolée de Saint-Maurice, édifié à la gloire de deux archevêques qui montèrent sur le siège de Vienne et qu'une longue collaboration avait rapproché. Armand de Montmorin mourut en 1713 ; il avait eu comme vicaire général Henri Oswald de la Tour d'Auvergne qui occupa le trône archiépiscopal de 1721 à 1745, après un intervalle de huit ans. Bien qu'il ne fût pas son successeur immédiat, le prince de la Tour d'Auvergne voulut, en passant la commande, perpétuer le pieux souvenir de l'entente complète qui avait existé entre eux. Nous ne pouvons mieux faire que reproduire la description que donne du monument M. François Souchal :

« Un solide soubassement de forme rectangulaire repose sur un socle qui épouse ses formes ; ce piédestal comporte aux extrémités deux pilastres plantés de biais et un corps central légèrement convexe. Sa masse est allégée par de délicates moulures horizontales et mieux encore par une draperie de marbre portant l'ins-





Un détail du Mausolée



cription et qui est tendue de part et d'autre du corps central assez lâchement pour former des plis fort souples qui contrastent avec la rigidité des lignes architecturales. Au-dessus de la corniche supérieure de ce soubassement, deux marches montent au niveau du sarcophage qui est une urne aux flancs arrondis et au couvercle nettement marqué, soutenue par deux piédouches. L'écusson ailé du cardinal d'Auvergne est accroché au centre du sarcophage. Par derrière et contre le mur, s'élève une haute pyramide dont la base est sensiblement de la même largeur que le sarcophage et dont le sommet s'effile jusqu'à servir de base à un vase antique ou cassolette fumante.

« Sur cette architecture à l'assise solide et aux lignes harmonieuses, se détachent trois personnages et d'importants accessoires. A droite du sarcophage, montant les degrés, se dresse le cardinal de la Tour d'Auvergne, en *cappa magna*, vu de profil. Au centre, mi-assis mi-couché sur le sarcophage, en grande chape de cérémonie, Mgr de Montmorin saisit de sa main gauche la main droite du cardinal comme s'il voulait l'attirer à lui et fait un geste de sa main droite pour désigner une mitre et une croix archiépiscopale posée du côté gauche du sarcophage sur l'ample drap funéraire qui enveloppe le couvercle et retombe de chaque côté. L'archevêque montre son visage de face au spectateur, légèrement tourné vers son successeur.

« Enfin, à l'extrême gauche, descendant les marches comme s'il s'enfuyait, un jeune enfant dont la nudité est mal voilée par une draperie qui enfle ses plis derrière son dos, écrit sur un grand livre aux feuillets froissés tout en tournant la tête d'un air grave et attentif vers les deux prélats et en traînant derrière lui l'écusson de Mgr de Montmorin. L'inscription du soubassement développe, dans un style redondant, l'intention poursuivie par celui qui commanda l'œuvre si fidèlement traduite par l'artiste ».

Ce qui frappe à la vue du monument, c'est la vie et le mouvement qui s'en dégagent. Nous sommes loin de la statuaire statique du XVII<sup>e</sup> siècle, loin des tombeaux de gisants ou d'orants aux attitudes conventionnelles, qui, jusqu'à cette époque, étaient représentés. Sans que le style baroque soit ici enflé, on voit que le Bernin a déjà donné un élan à la sculpture. La vie est aussi favorisée par la ressemblance qu'on devine dans les physionomies des personnages. Sur l'observation faite à Michel-Ange Slodtz que Montmorin n'avait plus un aspect aussi jeune, il retoucha les traits de la figure sur place. Quant à la Tour d'Auvergne à la noble prestance et au regard de grand seigneur, la ressemblance est complète en comparant la reproduction du buste que Slodtz avait fait de lui antérieurement et qui se trouve maintenant dans sa descendance au château de Lude.



Le petit angelot équilibre agréablement la composition sur le mode baroque ; il soutient les armoiries du donateur et son chapeau aux quinze houppes, et paraît hésiter. Il est proche parent de celui qui présente à Saint Bruno, qui les refuse, les insignes de la papauté et même du génie qui porte un doigt sur sa bouche et fait taire le chien pour ne pas réveiller Endymion dans le délicieux groupe avec Diane exécuté plus tard. Son air stupéfait et malicieux ne trahit-il pas un refus d'avoir à porter sur le livre de la paroisse le nom de la Tour d'Auvergne alors que c'est celui de Crillon qui serait à sa vraie place dans l'ordre de succession ?

Car nous sommes comme le *putto*, bien désorientés devant le geste de Montmorin invitant à lui succéder la Tour d'Auvergne, en grand habit cardinalice alors qu'à la mort de Montmorin il n'était ni cardinal ni même évêque, et qu'à ce moment il fut procédé à une autre nomination. On a proposé d'y voir une leçon d'humilité en offrant les attributs dont la mort réduit si vite la majesté. Mais l'attitude de fierté de la Tour d'Auvergne est loin d'être celle d'un prince humilié qui entend une leçon de modestie. Bref, nous restons dans l'équivoque que n'éclaircit ni l'inscription sur le socle ni la devise « *Mens una Civis unus* » gravée au bas, maintenant effacée.

Soubassement et sarcophage sont surmontés d'une pyramide qui doit sa nouveauté à sa hauteur : « la pyramide de Vienne s'élance à dix mètres avec une rigueur, une élégance et une ampleur superbes. Rien ne vient contrarier cette ascension, la surface reste nue, vide, contrastant avec l'étage intermédiaire animé et mouvementé, mais elle n'est pas monotone grâce à l'emploi d'un marbre tacheté. D'autre part, elle est pourvue d'un amortissement imposant composé d'un grand vase funéraire d'où s'échappent des volutes de fumée ».

C'est aussi dans l'exécution de la composition que Slodtz accomplit des merveilles. Les vêtements et les accessoires sont somptueusement traités, les marbres et leur polychromie savamment choisis, le marbre blanc réservé aux personnages. On peut formuler le vœu que dans le programme de crédit qui vient d'être largement accordé à la Primatiale, une petite part soit distraite au profit de l'entretien du monument, car un lessivage mettrait en valeur la luminosité de ses couleurs.

M. Souchal conclut qu'« on ne peut traiter de rocaille le monument de Vienne, ni par le fond ni par la forme. En fait, il participe assez paradoxalement à la fois de la puissance pathétique du baroque romain, de la calme solennité de l'art versaillais et de ses prolongements et, en même temps, du souci de naturel, de grâce et de vérité propre au meilleur XVIII<sup>e</sup> siècle. A ce point de jonction idéal, le mausolée des archevêques de Vienne est



inclassable par son style, ni vraiment baroque, ni vraiment classique, mais il a su réunir en lui quelques-unes des qualités essentielles de ces diverses traditions artistiques, pour devenir une œuvre d'art de classe vraiment exceptionnelle, qui constitue non seulement le chef-d'œuvre de son auteur, mais un chef-d'œuvre de la sculpture occidentale de cette époque ».

Dans le volume sur l' « Eglise Saint-Maurice de Vienne » (Laurens, 1914), Lucien Bégule rapporte cette appréciation sur le Mausolée : « Monument d'une immense vanité, aussi somptueux que ceux que les papes ont élevés à Saint-Pierre de Rome ». Il n'est guère possible de calculer, eu égard au devis initial il y a deux siècles, à combien reviendrait en monnaie actuelle le monument, l'achat des marbres et le travail de l'artiste pendant plusieurs années : il s'agirait certainement d'un cadeau spectaculaire. Nous sommes aujourd'hui moins sévères pour juger le donateur. Le mécénat, pour qui sème des largesses, prend appui dans la joie de faire profiter les autres du rare produit qu'apporte la réunion du bon goût, de la culture et d'une forte situation sociale. En tout cas les Viennois sont flattés de posséder ce monument de grand style, digne, par son importance et sa perfection, de leur cathédrale et de son histoire.

## LE MAÎTRE-AUTEL

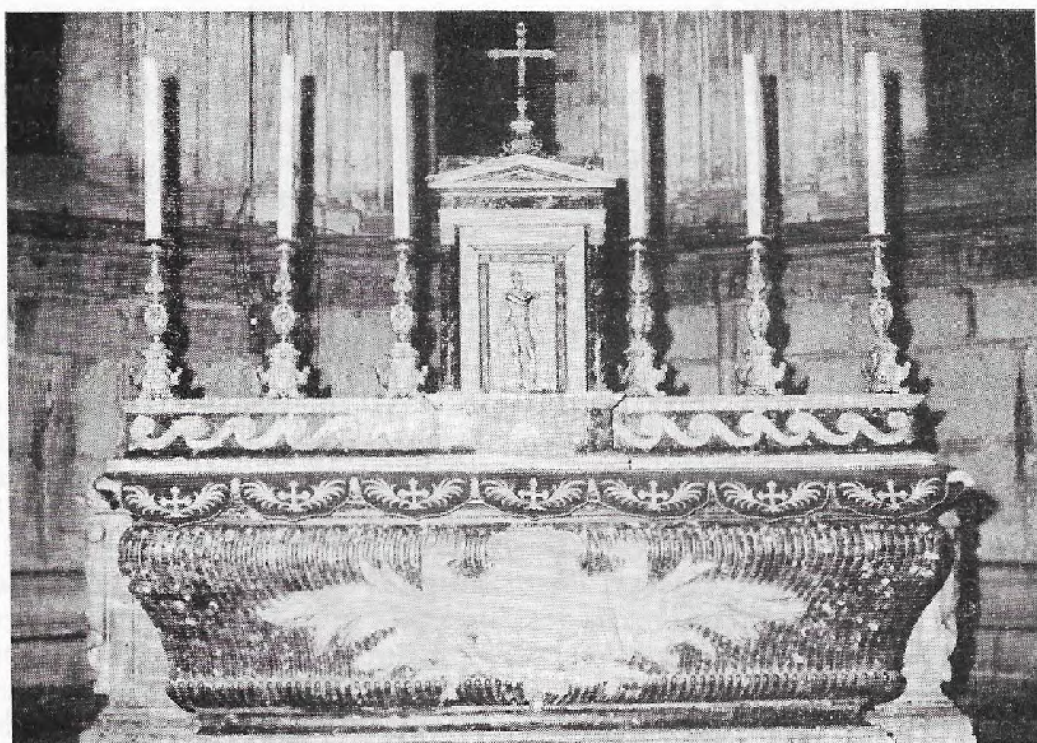
Le cardinal de la Tour d'Auvergne, pendant que Slodtz s'occupait de la confection du mausolée, avait craint qu'il ne fût pas en harmonie avec le modeste maître-autel existant et avait demandé à Soufflot, qui travaillait encore à Lyon, de faire à Vienne un croquis indiquant les proportions et dimensions jugées convenables pour un autre autel mieux approprié. Sur ce projet qui lui fut envoyé à Rome, Slodtz fit un dessin qu'il soumit au cardinal et qui fut tout de suite accepté. Les marbres les plus précieux devaient être achetés. La Tour d'Auvergne précisait qu'il désirait que ses armoiries devraient être sculptées sur les côtés. Il s'engageait, vis-à-vis du chapitre de la cathédrale, à payer tous les frais de l'ouvrage.

Le projet primitif comportait des éléments qui ont été allégés dans l'exécution, mais l'autel comprend une polychromie qui lui confère la somptuosité : jaune, vert antique, blanc statuaire, albâtre oriental, jaspé sanguin sont mêlés avec tact et richesse.

Les flancs de la cuve, d'un profil à talon, sont strigilés. Sur le devant « un large motif décoratif traité en bas-relief, comprenant en son centre le bouclier romain orné du monogramme grec du Christ (Christe) et encadré de têtes d'aigles stylisées (l'aigle des légions), de palmes, de branches de laurier et l'on reconnaît de



plus le glaive romain. Ce trophée très étiré en largeur évoque évidemment, de façon symbolique et condensée, le soldat romain, le chef de la légion thébaine et le martyr du Christ que fut Maurice. Le gradin porte une frise de postes, moulurée et incrustée en marbre clair dans le panneau vert sombre ». Le tabernacle a la forme d'un petit temple et est fermé par une porte en cuivre doré d'expression plus moderne. Sur les côtés, les armes du donateur sont sculptées. « Le grand bas-relief symbolique apporte une note différente qui n'est certainement pas rocaille, qui n'est pas encore néo-classique, qui présente en fait la recherche de puissance et d'affirmation un peu lourde de la Rome baroque du XVIII<sup>e</sup> siècle. »



**Le Maître-autel**

Ayant échappé aux profanateurs de la Révolution, pouvait-on imaginer que ce magnifique ouvrage dût courir le risque d'être écarté par le zèle mal placé des dévots de la paroisse ? Lucien Bégule nous apprend en effet qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle il fut fortement question, au nom du purisme, de le remplacer par un autel gothique mieux adapté, soutenait-on, à une église gothique, où choquait un monument baroque. A cette époque fleurissait l'abus de la classification et on ne pouvait concevoir qu'en fait



d'esthétique, la seule valeur est le plaisir d'admirer, même s'il s'agit d'un apport fait au style primitif : s'il ne heurte pas le goût, il maintient la vie à l'édifice.

Il est vrai que de nos jours nous sommes submergés de cas semblables d'iconoclasmes et nous assistons à des destructions faites au nom de la recherche de la sobriété, alors qu'on n'aboutit qu'à une pauvreté dérisoire. La Varenne qui fit dans sa Normandie de navrantes découvertes, dit pour venger le Baroque : « En face de notre indigence présente, le baroque reprend une qualité humaine de haute classe. Il y a chez lui volonté d'art, volonté de sustension, volonté de générosité. L'art doit faire apparaître les qualités des hommes, et, ici, nous voyons leur puissance d'imagination et de labeur ».

Les Monuments historiques demandèrent à voir une maquette en plâtre qui leur fut soumise. Ils jugèrent qu'à l'église Saint-Maurice, où le mélange des styles appliqué tout le cours de son existence fait très bon ménage, il n'y avait pas à prendre en considération une telle fantaisie et le maître-autel fut sauvé.

Nous venons de rendre compte des chapitres du livre de M. Souchal qui concernent les sculptures du chœur de Saint-Maurice. Dans la production de Michel-Ange Slodtz ces monuments occupent une des premières places, nous nous bornons à mentionner le surplus de ses œuvres qui sont nombreuses : médaillons, statues, bustes, décorations d'églises et de chapelles, projets de pompes funèbres, dessins pour mobilier et surtout des groupes de modèle réduit d'esprit baroque que lui et les autres Slodtz ont portés à la perfection. Le livre comprend un classement des plus complets, avec plus de quatre-vingt-dix planches de reproductions qui permettent des références fort utiles pour la lecture du texte (Ed. de Boccard, 1967). On comprend que cette somme de travail et d'érudition ait attiré l'attention du monde savant. C'est pourquoi M. François Souchal a obtenu l'attribution du prix de la fondation Cailleux pour son bel ouvrage. Il enrichit le patrimoine artistique des Viennois qui auront désormais le plus grand intérêt à le consulter non seulement pour fixer le mausolée dans la sculpture funéraire de son temps, mais pour y situer la place prépondérante qu'occupent dans les genres les plus divers la famille des Slodtz.

Pierre FRECON.



# LA PIERRE ECRITE

## FLANERIE EN HAUTE-PROVENCE

Si vous aimez la nature et le soleil,  
si vous êtes passionné de beaux paysages et d'air pur,  
si vous êtes las de la cohue et des foules,  
las du bruit des villes et des kilomètres fastidieux parcourus sur  
les grandes routes,  
allez en Haute-Provence, vous ne le regretterez pas.

Très vite, vous serez séduit par la beauté, la lumière et le  
calme de cette région.

Très vite vous en subirez les sortilèges :

- sortilège des contrastes entre la plaine riche et les plateaux arides et désolés,
- sortilège de la lumière et de la pureté d'une atmosphère où vibrent les couleurs et s'estompent délicatement les reliefs,
- sortilège de l'ampleur des panoramas où les blancs et les ocres des falaises calcaires s'opposent aux taches sombres des pins, des chênes et des genévriers,
- sortilège des couleurs encore, variables selon les saisons et où dominant tantôt le mauve des lavandes, l'argent des oliviers, l'or des genêts, le rouge des coquelicots, le blanc des bruyères et des myrtes,
- sortilège des torrents impétueux aux eaux limpides, mais surtout des plateaux rocaillieux et desséchés, des gorges dantesques et des gouffres profonds,
- sortilège embaumé des essences sauvages, des résineux, de la lavande, du fenouil, du thym et du serpolet,
- sortilège enfin d'une région où vous trouverez partout la vraie présence des personnages et des paysages si attachants de l'œuvre du grand Giono.

Vous en subirez aussi l'envoûtement.

Si toutefois vous n'avez pas le temps d'y séjourner, ne manquez pas, au hasard de l'un de vos voyages vers le midi méditerranéen, d'emprunter, non pas la Vallée du Rhône, mais celle de la Durance. Faites quelques étapes dans la région limitée par les villes de Sisteron au nord, Forcalquier à l'ouest, Digne à l'est, Aix-en-Provence ou Draguignan au sud. Prenez quelques heures de liberté, quittez la grande route, promenez-vous et flânez en toute tranquillité, où bon vous semblera, dans une nature calme, pure et silencieuse. Vous ne serez certainement pas déçus et sans doute renouvellerez-vous cette expérience.





**Dans un site grandiose, la chapelle au flanc du Dronon.  
Certains pensent qu'elle est le dernier vestige  
de la Théopolis de Dardanus**

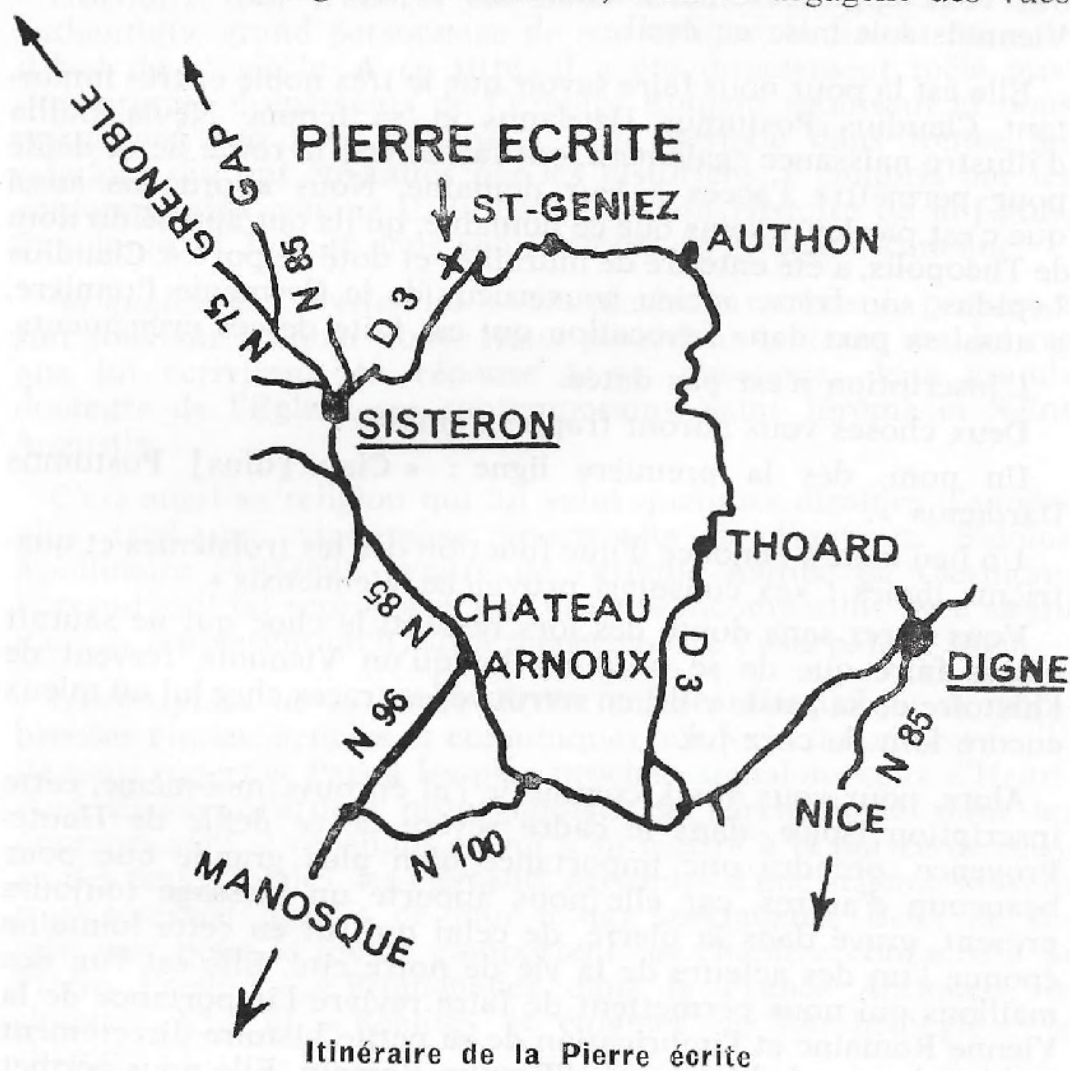
Votre plaisir sera sans restriction, quand vous aurez apprécié la grandeur sauvage de la nature aux gorges du Verdon ou ses remarquables fantaisies aux Mees et Fontaine-l'Evêque. Vous admirerez les ruines de Riez-la-Romaine, les champs de fleurs d'Allemagne de Provence, vous visiterez de fiers villages perchés dans un ciel d'une pureté sans égale, dont les noms chantent, St-Julien-de-Montagnier, St-Michel-l'Observatoire et Lurs aussi, pourtant regrettablement plus célèbre par le drame qui vit l'assassinat de la famille anglaise Drumont par Dominici. Vous verrez aussi Valensole et son plateau qui flore la lavande, Greoux-les-Bains, son château des Templiers et le beau lac artificiel d'Asparon, Moustier-Ste-Marie, son étoile célèbre et ses faïences, et, perché tout en haut de son plateau forteresse, rayonnant de grandeur et de lumière, Ganagobie, sa chapelle et son prieuré. Ne manquez pas, pour compléter vos impressions, de faire une halte dans ces petites villes qui ont encore gardé beaucoup de caractère et de charme : Manosque, Forcalquier, Sisteron ou Digne.



Outre son intérêt touristique, l'un de ces itinéraires, voisin de la limite Dauphiné-Basse-Provence, réserve, pour un Viennois, une agréable surprise, celle d'y retrouver immortalisé dans le roc le souvenir d'un des personnages qui illustrèrent la grandeur passée de la Vienne Romaine. Pour cela, après avoir admiré Sisteron, son impressionnante cluse, gigantesque travail de la nature, son altière forteresse, gigantesque travail de l'homme, sa cathédrale, autrefois dépendante de l'archevêché de Vienne, ses vieilles et pittoresques rues, il devra, en une agréable promenade, rejoindre Digne par le chemin des écoliers, à travers la montagne de la Baume, par une petite route que jalonnent les pauvres villages de St-Geniez et d'Authon.

### LA PIERRE ECRITE

Après une dizaine de kilomètres parcourus en pente rude au flanc de la montagne de la Baume, d'où se dégagent des vues



étendues sur les vallées de la Durance et du Buech et, en arrière-plan, sur la montagne de Lure, la route s'enfonce brusquement au fond d'un défilé étroit où elle côtoie de près un maigre torrent. La falaise calcaire est abrupte, le site particulièrement sauvage. Lorsqu'enfin la paroi s'écarte, vous ne pourrez moins faire que de remarquer à la sortie du défilé, bien en vue, sur la gauche de la route, une importante inscription latine gravée dans le roc, à environ trois mètres de hauteur.

Malgré les siècles et la rigueur du climat montagnard, elle nous est parvenue en si bon état que vous la parcourrez facilement. Vous ne serez peut-être pas en mesure d'en faire une traduction rigoureuse et les spécialistes eux-mêmes discutent de certaines difficultés de détails. Il vous suffira cependant de quelques mots que vous remarquerez rapidement dans le texte, pour que son but vous apparaisse sans ambiguïté et que votre attention de Viennois soit mise en éveil.

Elle est là pour nous faire savoir que le très noble et très important Claudius Postumus Dardanus et sa femme Nevia Gallia d'illustre naissance également, ont fait ouvrir la route de ce défilé pour permettre l'accès à leur domaine. Nous apprenons aussi que c'est par leurs soins que ce domaine, qu'ils ont appelé du nom de Théopolis, a été entouré de murailles et doté de portes. Claudius Lepidus, son frère, ancien gouverneur de la Germanie Première, a aussi sa part dans l'évocation qui est faite de ces événements.

L'inscription n'est pas datée.

Deux choses vous auront frappé d'emblée :

Un nom, dès la première ligne : « Clau [dius] Postumus Dardanus ».

Un lieu mêlé à l'énoncé d'une fonction dès les troisièmes et quatrième lignes : « ex consulari provinciae Viennensis ».

Vous aurez sans doute dès lors ressenti le choc qui ne saurait moins faire que de se produire lorsqu'un Viennois, fervent de l'histoire de sa petite ville, en retrouve les traces chez lui ou mieux encore loin de chez lui.

Alors, pour vous aussi, comme je l'ai éprouvé moi-même, cette inscription isolée, dans le cadre sévère de ce défilé de Haute-Provence, prendra une importance bien plus grande que pour beaucoup d'autres, car elle nous apporte un message toujours présent, gravé dans la pierre, de celui qui fut en cette lointaine époque l'un des acteurs de la vie de notre cité. Elle est l'un des maillons qui nous permettent de faire revivre l'importance de la Vienne Romaine et l'imbrication de sa petite histoire directement mêlée à la grande histoire de l'Empire Romain. Elle nous permet



enfin de situer l'un des personnages illustres qui furent directement mêlés à ses activités.

Vous souhaiterez alors sans doute en connaître davantage que la Pierre Ecrite ne vous en apprend, sur le personnage qu'elle nous révèle : Claudius Postumus Dardanus. Vous souhaiterez pouvoir le découvrir, le cerner même, dans sa vie, dans son rôle, dans ses activités et surtout, bien sûr, parce que vous êtes Viennois, pouvoir le replacer dans le cadre de cette ville alors qu'il y exerçait, l'inscription nous le fait savoir, de très importantes fonctions.

Avec les quelques quinze à seize siècles qui séparent notre époque de celle où Vienne fut capitale de province, ce ne serait pas chose facile si trois éléments de valeur ne venaient contribuer à nous y aider.

*L'histoire tout* d'abord, car nous sommes en présence d'un authentique grand personnage de son époque, la fin du IV<sup>e</sup> et le début du V<sup>e</sup> siècle. A ce titre, il a été directement mêlé aux dramatiques événements de l'Empire Romain agonisant et nous retrouvons son nom attaché à cette période dans toutes les relations qui ont été faites par les historiens, y compris par les contemporains comme C. Jullian dans son Histoire de la Gaule, 8<sup>e</sup> volume, et J. Hatt dans son Histoire de la Gaule Romaine.

*Sa qualité de Chrétien* lui a valu plusieurs raisons de perpétuer son souvenir jusqu'à nous. Nous possédons le texte des lettres que lui écrivirent, en réponse à ses questions, deux grands docteurs de l'Eglise, ses contemporains Saint Jérôme et Saint Augustin.

C'est aussi sa religion qui lui valut quelques dizaines d'années plus tard une vigoureuse apostrophe de l'écrivain Sidoine Apollinaire (430-489), gendre de l'évêque Avitus, de Clermont-Ferrand, qui lui reprochera une cruauté incompatible avec sa foi dans la répression qu'il eut à mener contre l'usurpateur Jovin.

*L'inscription de la Pierre Ecrite* enfin a fait l'objet de nombreuses études, articles et communiqués auxquels il nous est facile de nous reporter. Parmi les plus proches, signalons ceux d'Henri-Paul Eydoux, l'ardent propagandiste de l'archéologie, dont les ouvrages sont si répandus et qui a su mettre à la portée de tous, en des textes faciles, les éléments agréables d'une science souvent trop réservée jusqu'à ce jour à des spécialistes. Deux de ses ouvrages pour le moins comportent un chapitre consacré à la Pierre Ecrite : ...« Promenades dans la France Antique », le chapitre XI... et « Réalités et énigmes de l'Archéologie », le chapitre IX.

Sans doute l'inscription de la Pierre Ecrite éveillera la curiosité de tous. Mais selon ses préférences personnelles chacun voudra se pencher plus ou moins sur l'une ou l'autre des énigmes qu'elle pose.

Pour certains, le rôle politique de Dardanus sera primordial.

Pour d'autres, ce sera sa qualité de chrétien.

Pour d'autres encore, et ce fut le cas de l'écrivain Henri-Paul Eydoux, l'énigme réside dans l'absence de tout vestige de la Théopolis fondée par Dardanus dans ce cadre sévère des Alpes Méridionales.

Pour un « Amis de Vienne » ces questions passent au second plan. C'est la Vienne de cette époque qui prend le dessus, celle qui le vit Gouverneur.

Essayons de la retrouver, avant de situer Dardanus dans le cadre de son rôle politique, de son époque et de sa foi.

## **VIENNE AU DEBUT DU V<sup>e</sup> SIECLE**

### **Une ville qui n'est plus la « belle VIENNE » du poète Martial**

Quel témoignage nous reste-t-il dans les monuments viennois de cette période du Bas-Empire qui fut celle où Dardanus exerçait ses brillantes fonctions ?

On ne peut que constater avec regret que les 150 années pendant lesquelles la ville fut à l'apogée de sa puissance, politique et administrative ne nous ont à peu près rien laissé. Presque tous les magnifiques monuments ou autres vestiges romains que l'on peut encore y admirer sont, en effet, d'une époque bien antérieure.

L'épanouissement des villes a été de tous temps la marque des périodes de paix et de prospérité et il en fut ainsi de l'Empire Romain. Vienne qui avait pu trouver dans les réformes provinciales de Dioclétien et de Constantin un cadre qui lui permettrait de jouer administrativement un rôle prépondérant pendant plus d'un siècle, n'en a pas moins à jamais perdu les marques de ce qui faisait son opulence, sa richesse et son renom. Elle ne retrouvera pas dans l'insécurité et la misère, qui caractérisent l'Empire Romain à partir du III<sup>e</sup> siècle, ses riches quartiers urbains et leurs fastueuses demeures débordant de part et d'autre du fleuve, bien au-delà des remparts. Elle ne retrouvera pas non plus l'éclat de tant de prestigieux monuments qui, en cette fin du IV<sup>e</sup> siècle, ne présentaient plus que des ruines accumulées, tant du fait d'un processus de vieillissement normal en trois siècles que de celui des sinistres dont la ville n'avait pas été épargnée.



A partir de la fin du III<sup>e</sup> siècle, les hésitations du pouvoir, les abus du fisc, l'insécurité intérieure caractérisée par les bandes armées qui sévissent à travers tout le pays, les « Bagaudes » insoumis et pillards, les constantes menaces extérieures avaient beaucoup contribué à amenuiser le rôle des villes.

L'esclavage est en recul, mais les conditions de vie du peuple n'en sont point améliorées pour autant. Partout le bien-être a diminué. Dans les campagnes, les paysans libres si nombreux aux époques de prospérité, maintenant déçus et sans espoir, abandonnent leurs terres et viennent se placer sous la protection des grands de l'époque. Ils trouvent sous leur dépendance une sécurité relative et des moyens d'existence plus sûrs derrière les murailles qu'ont fait édifier ces nouveaux seigneurs autour de leurs domaines. Ils y rejoignent les prolétaires dont la ville ne peut plus assurer la subsistance, d'où l'importance prépondérante prise dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle par les grands domaines, précurseurs de la féodalité, et les conditions qui nous aident à comprendre la « Théopolis » cernée de murs que le riche et puissant Dardanus a fait édifier à l'abri d'un défilé protecteur sur des terres lui appartenant.

Le déclin des cités, riches autrefois, est tel que C. Jullian nous en dira dans son Histoire de la Gaule (tome VIII, page 214) :

« Elles ne sont plus maintenant que de sombres réduits et à vrai dire les asiles fortifiés où s'abritent l'église et le forum d'une cité, le centre politique et religieux d'un territoire municipal. Les cours et jardins ont fait place aux enceintes fortifiées et à de nouvelles murailles qui n'ont plus le caractère spectaculaire de la haute époque. »

Vienne, en ce qui la concerne, est bien loin d'être tombée aussi bas, l'important rôle administratif qui lui échoit pour plus d'un siècle l'en préservera.

Certes, elle ne sera jamais plus la « Vienna Ornatissima » que célébrait en un célèbre discours l'empereur Claude au premier siècle, ni la « Vienna Pulchra » chère au poète Martial.

### **Les étapes du déclin**

Pour elle, comme pour les autres cités, nous devons admettre un certain déclin dû, ainsi que nous venons de le voir, aux raisons de l'histoire. Mais contrairement à beaucoup d'autres villes, nous possédons à Vienne, des éléments d'appréciation presque indiscutables sur ce que fut ce déclin, ses limites, les époques et les étapes qui le virent s'accomplir.

Ces détails nous sont connus par les monuments restant de cette époque, mais surtout par les révélations que nous ont apporté les récentes campagnes de fouilles.



La première étape en fut sans doute la disparition au début du III<sup>e</sup> siècle du riche quartier urbain de la rive droite (Saint-Romain-en-Gal). Dans une remarquable étude publiée dans la revue « Archéologia » de janvier-février 1969, le Professeur Marcel Leglay, Directeur de la Circonscription Archéologique Rhône-Alpes, et M. Serge Tournenc son adjoint, responsables des fouilles qui se sont poursuivies sur ce très important chantier pendant plus d'un an, ont pu dire en fonction des découvertes qu'ils ont faites : « Il faut imaginer quelque événement grave qui aurait amené un arrêt brutal de l'expansion et réduit l'activité du quartier très tôt au III<sup>e</sup> siècle. »

Cinquante ans environ plus tard, se produit aussi, au cours de ce même siècle, l'événement qui fut sans doute l'un des plus néfaste dans l'existence de la ville, puisqu'il apporta avec certitude la ruine de son Théâtre et probablement aussi celle de la ville toute entière. C'est la conclusion que l'on put tirer des fouilles qui précédèrent le dégagement et la restauration de 1932 à 1938 du Théâtre Romain de la colline de Pipet. Ces fouilles purent être menées à bien, grâce à l'action combinée de la Société des « Amis de Vienne » qui acheta le terrain, de la Municipalité d'alors et des Monuments Historiques. Elles furent dirigées par M. Formige, architecte en chef des Monuments Historiques, avec le concours de MM. Vassy et Ruf, Conservateurs des Musées. Grâce aux découvertes qui y furent faites, la conclusion de ces spécialistes fut également formelle, la destruction du Théâtre datait des années 270 à 275 et ses galeries ruinées avaient servi à la même époque, pendant plusieurs années, de refuge aux sans-abris de la ville.

Or, les années 270 à 275 furent marquées par les incursions dévastatrices de la première des grandes invasions, celle des Francs et des Alamans qui empruntèrent avec certitude pour itinéraire les vallées de la Saône et du Rhône. Il faudra attendre le début de notre xx<sup>e</sup> siècle pour que, amoindri et incomplètement restauré, ce magnifique théâtre puisse à nouveau évoquer aux yeux de tous la splendeur et les fastes des deux premiers siècles de la Vienne Romaine.

Les orgueilleux remparts de 7,500 kilomètres et de 51 tours qui ceinturaient la ville depuis l'époque d'Auguste furent-ils aussi victimes de cette dévastation ? Leur restauration était-elle devenue une nécessité, du simple fait qu'ils avaient plus de deux siècles, ou bien leur reconstruction rentre-t-elle tout simplement dans le cadre des prescriptions ordonnées à cette même époque par l'empereur Aurélien (270-276) pour rénover le système de défense de l'empire, époque qui vit aussi la construction et la



restauration des remparts dans de nombreuses villes, en particulier Dijon et Orléans ?

Nécessité de faciliter la défense ? Mesure d'économie ou mesure justifiée par la perte d'importance qu'avait connue la cité ? Nous l'ignorons, mais il est probable que toutes ces raisons sont à la fois valables, car le nouveau rempart ne reprendra que pour partie son ancien tracé adoptant un périmètre bien plus restreint que le précédent. On retrouve ses bases en de nombreux points de la ville : vers l'ouest sous l'église Saint-André-le-Bas, dans les fondations de nombreuses maisons de la rue de Bourgogne, vers le sud contre le flanc de la cathédrale Saint-Maurice où l'on peut voir de nombreux blocs en réemplois provenant des remparts et d'autres monuments aussi.

De là, prenant pour itinéraire le ruisseau de Fuissin, c'est-à-dire la montée Saint-Marcel, il rejoignait la citadelle de Pipet qui fut sans doute entièrement reconstruite à cette époque. A l'est de l'énorme citadelle, il descendait directement vers la Gère qu'il franchissait pour remonter à la Bâtie ; d'où, au nord, il redescendait vers le confluent que forment la Gère et le Rhône.

Sur tout ce parcours apparaissent les soubassements caractéristiques des remparts de la fin du III<sup>e</sup> siècle et du début du IV<sup>e</sup> siècle, comportant des chaînes de briques coupant horizontalement les moellons. De ville aux sept collines qu'elle était autrefois à l'instar de Rome, ses remparts du IV<sup>e</sup> siècle la réduise au cœur d'une cité ne comportant que deux collines seulement.

### **Malgré ce déclin, Vienne reste une ville très importante**

Très importante, elle le reste sans aucun doute et un autre monument que ses remparts, monument unique en Gaule dont on ignore longtemps la destination, nous en apporte le témoignage : c'est la Pyramide du plan de l'aiguille. Cet édifice décorait le milieu de la « Spina », ou terre-plein longitudinal, placé à l'intérieur d'un cirque dont les détails nous ont été révélés par les fouilles effectuées au siècle dernier. Sa longueur de 455,20 mètres et sa largeur de 118,40 mètres nous donnent une idée de son importance. Ce cirque peut être daté d'après les spécialistes du début du IV<sup>e</sup> siècle (Bulletin de la Société d'Archéologie de Lyon, août à novembre 1910).

Il faut avoir lu Camille Jullian lorsque, parlant des distractions, il écrit (Histoire de la Gaule - tome VIII, page 231) :

« Le cirque est au IV<sup>e</sup> siècle le seul lieu de spectacles qui subsiste de l'ancien empire. La passion du cheval a remplacé celle du gladiateur, mais il n'y a de cirque que dans les très grandes villes. »

Remparts, citadelle, cirque, voici donc réunis, dans les monuments, la preuve de l'importance qu'avait gardé Vienne au cours de tout le IV<sup>e</sup> siècle.

On peut supposer, en raison de la médiocrité économique et de l'insécurité qui régnaient alors, que les structures urbaines de Vienne ne connurent qu'assez peu de modifications au cours du IV<sup>e</sup> siècle.

Ce n'est sans doute qu'à partir de 391, sous l'influence du christianisme devenu religion d'état, que commença à se manifester l'évolution nécessaire à favoriser la foi nouvelle au détriment des structures du paganisme prohibé.

Et c'est parce que le christianisme y avait solidement pris racine que Vienne put maintenir son influence avec une remarquable continuité au V<sup>e</sup> siècle, malgré les désordres de la fin de l'empire et qu'elle put aussi devenir, en 468, la capitale du royaume que les Burgondes fondèrent dans les vallées de la Saône et du Rhône dont ils s'étaient emparés.

Ainsi, pouvons-nous imaginer, bien que de façon très incomplète, ce que fut le cadre viennois à l'époque où Dardanus exerçait un pouvoir difficile.

Mais l'histoire à son tour peut nous permettre de donner la vie à ce cadre.

### **VIENNE DEVIENT LA CAPITALE ADMINISTRATIVE D'UN TERRITOIRE GRAND COMME LA MOITIE DE LA FRANCE ACTUELLE**

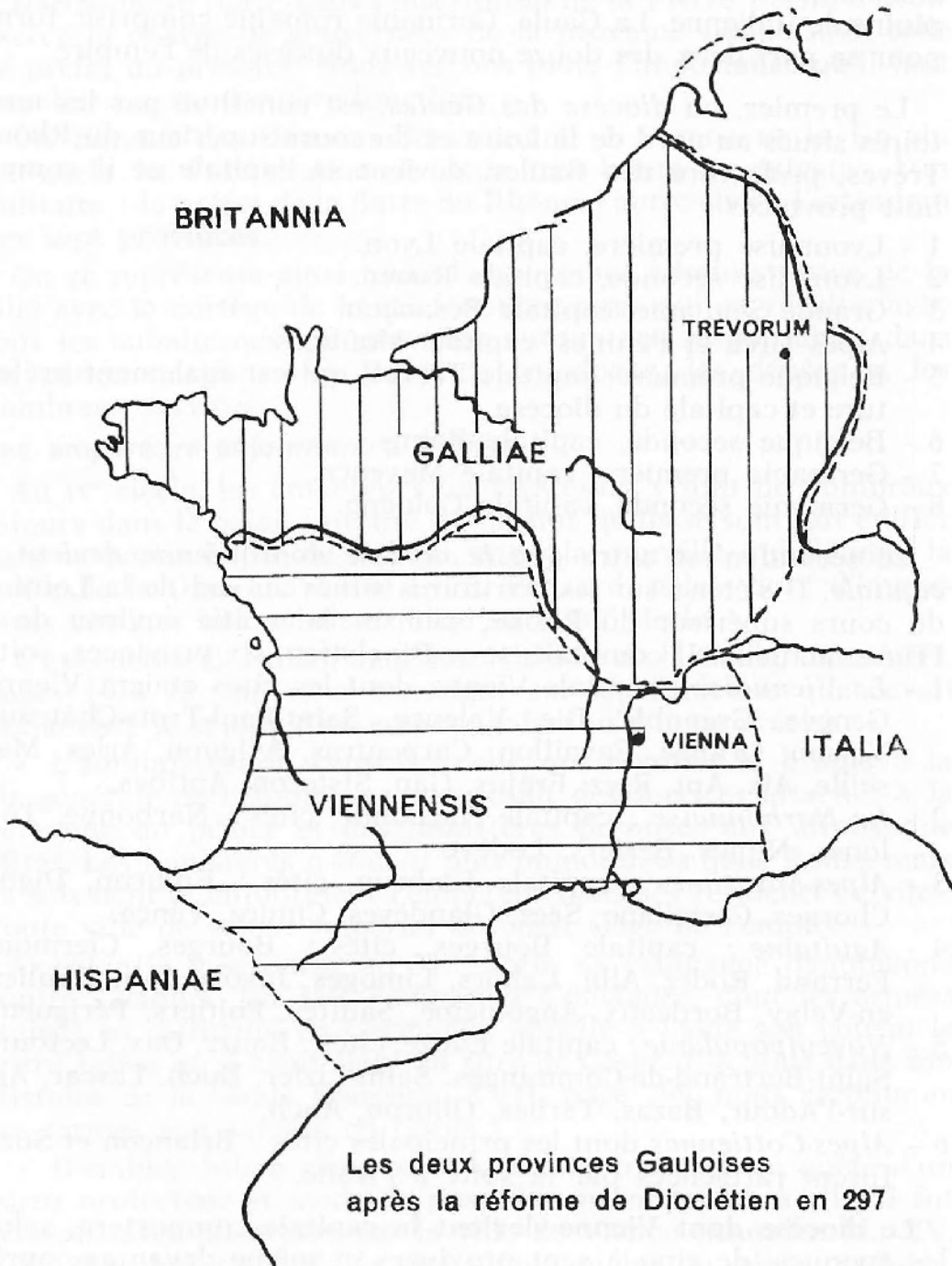
Le III<sup>e</sup> siècle avait été pour l'empire romain un siècle de désordre et de confusion au cours duquel, jusqu'à l'avènement de Dioclétien en 284, l'empire était passé selon les circonstances entre les mains des plus ambitieux et des plus intrigants de ses chefs militaires. De l'affaiblissement qui s'en suivit, résulta pour la Gaule une période d'incertitudes, de troubles et de constantes incursions des Germains à ses frontières. La première grande invasion, celle des Francs et des Alamans, de 270 à 276, fut particulièrement néfaste pour Vienne, ainsi que nous l'avons vu.

Et cependant, malgré les destructions et les ruines, ce siècle marque le point de départ d'une période qui sera pendant plus de cent cinquante ans la plus brillante de l'histoire de la ville.



### La réforme de Dioclétien

C'est en 297 que l'empereur Dioclétien devenu seul maître du pouvoir décide de la réforme qui va faire de Vienne la deuxième ville des Gaules, directement derrière Trèves sur le Rhin qui en devient la préfecture à la place de Lyon, destituée de ce rang.



L'empire romain est dorénavant divisé en douze districts administratifs appelés diocèses, gouvernés par un vicaire au pouvoir très étendu, dépendant directement de l'empereur. L'ensemble des douze diocèses comprend au total 101 provinces, pour lesquelles les droits et les devoirs deviennent égaux, sans privilèges pour les provinces sénatoriales, ce qui était le cas de la Narbonnaise avec Vienne, au même titre que les provinces de péninsule italienne. La Gaule, Germanie romaine comprise, forme pour sa part deux des douze nouveaux diocèses de l'empire.

Le premier, ou *diocèse des Gaules*, est constitué par les territoires situés au nord de la Loire et du cours supérieur du Rhône. Trèves, préfecture des Gaules, devient sa capitale et il compte huit provinces :

- 1 - Lyonnaise première, capitale Lyon.
- 2 - Lyonnaise seconde, capitale Rouen.
- 3 - Grande Sequanie, capitale Besançon.
- 4 - Alpes Grée et Pénines, capitale Moûtiers.
- 5 - Belgique première, capitale Trèves, qui est également préfecture et capitale du diocèse.
- 6 - Belgique seconde, capitale Reims.
- 7 - Germanie première, capitale Mayence.
- 8 - Germanie seconde, capitale Cologne.

Le second n'est autre que *le diocèse dont Vienne devient la capitale*. Il s'étend sur les territoires situés au sud de la Loire et du cours supérieur du Rhône, soit sur la moitié environ de la France actuelle. Il comptait, sous Dioclétien, six provinces, soit :

- 1 - *La Viennoise* : capitale Vienne dont les cités étaient Vienne, Genève, Grenoble, Die, Valence, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Vaison, Orange, Cavaillon, Carpentras, Avignon, Arles, Marseille, Aix, Apt, Riez, Fréjus, Gap, Sisteron, Antibes.
- 2 - *La Narbonnaise* : capitale Narbonne, cités : Narbonne, Toulouse, Nîmes, Béziers, Lodève.
- 3 - *Alpes-Maritimes* : capitale Embrun, cités : Embrun, Digne, Chorges, Castellane, Séez, Glandèves, Cimiez, Vence.
- 4 - *Aquitaine* : capitale Bourges, cités : Bourges, Clermont-Ferrand, Rodez, Albi, Cahors, Limoges, Javols, Saint-Paulien-en-Velay, Bordeaux, Angoulême, Saintes, Poitiers, Périgueux.
- 5 - *Novempopulanie* : capitale Eauze, cités : Eauze, Dax, Lectoure, Saint-Bertrand-de-Comminges, Saint-Lizier, Buch, Lescar, Air-sur-l'Adour, Bazas, Tarbes, Olloron, Auch.
- 6 - *Alpes-Cottiennes* dont les principales cités : Briançon et Suze, furent rattachées par la suite à l'Italie.

Le diocèse dont Vienne devient la capitale comportera, selon les époques, de cinq à sept provinces et même davantage après



395. Le vicaire qui en est le chef y réside. Il ne dépend que de l'empereur.

Vers 320, l'empereur Constantin complétera cette réforme. L'administration civile est alors confiée aux préfets du prétoire. Pour les Gaules, Germanie Romaine comprise, un préfet du prétoire résidait à Trèves, un autre à Vienne.

Dardanus se flatte dans l'inscription de la Pierre Ecrite d'avoir exercé la charge de gouverneur de la province viennoise et celle de préfet du prétoire. Nous verrons toute l'importance qu'il faut attacher à cette dernière fonction.

Un bureau des douanes fonctionnait à Vienne et la fin du IV<sup>e</sup> siècle vit l'installation de deux très hauts magistrats ; l'un militaire : le préfet de la flotte du Rhône, l'autre civil : l'intendant des sept provinces.

On se représente ainsi toute l'importance administrative de la ville avec le cortège de hauts fonctionnaires qui en résulte, avec tous les subalternes qui gravitent autour des responsables dans les administrations, les Bureaux, les docks, les dépôts et les nombreux services.

### **Les empereurs séjournent à Vienne**

Au IV<sup>e</sup> siècle, les empereurs ou les Césars y font de nombreux séjours dans le palais entouré de jardins qu'ils se sont fait édifier dans la partie haute de la ville, entre la muraille qui domine la vallée de la Gère et l'actuel Lycée Ponsard, palais dont d'importants vestiges ont subsisté jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

C'est encore C. Jullian dans son Histoire de la Gaule, tome VIII, pages 14 à 15, qui nous renseigne sur le branle-bas que devait déclancher le séjour d'un empereur lorsqu'il nous précise :

« L'administration centrale, celle qui donnait le branle à la vie générale de l'empire, se composait des services attachés à la personne du prince et des ministères préposés aux affaires de l'Etat. Les ministères n'étaient plus immobilisés dans Rome, mais ils suivaient et entouraient l'empereur dans ses résidences civiles. Toute ville de séjour impérial devenait siège de l'empire. »

Constantin y séjourne en 316, après sa campagne danubienne contre Licinius. En 356, l'empereur Constance, dont les armées étaient en difficulté en Germanie, appelle à l'aide son cousin le lettré Julien qu'il avait élevé au titre de César. J.-J. Hatt dans son Histoire de la Gaule Romaine, XVII, page 299, nous raconte en ces termes son arrivée en Gaule :

« D'emblée Julien s'imposa à la Gaule, toujours en quête d'un héros protecteur et avide de posséder un empereur à elle, il fut accueilli avec allégresse par la ville de Vienne (Ammien M., XV, VIII). Les habitants de la cité virent en lui un génie tutélaire,



capable de conjurer les détresses du temps. Les païens espéraient déjà qu'il restaurerait les temples des dieux... mais fidèle à l'empereur Constance, on le vit, lui le païen, signer les lois favorisant les chrétiens et punissant de mort les manifestations du culte païen... »

Il y passe l'hiver de 355 à 356 et y forme l'armée qu'il destine à agir en Germanie. Il revient en 360 pour préparer sa campagne d'Orient et c'est là que, contrairement à l'attitude qu'il avait eue lors de son premier séjour, « qu'il donne la première attestation officielle de sa volonté de retour au paganisme en accomplissant publiquement des sacrifices aux dieux » (Ch. Roux).

Le séjour que fit Gratien à Vienne et à Cularo (Grenoble), en 379, ne fut pas bénéfique pour Vienne. Il décide en effet d'agrandir les remparts de Cularo qui est en même temps élevée au rang de cité, sous le nouveau nom de Gratianopolis. Il en fut de même de Genève. La cité de Vienne se trouvait ainsi diminuée de deux très brillantes villes de son territoire.

Mais la décadence de l'Empire Romain s'accroît rapidement en cette fin de siècle. Dardanus était-il déjà en fonction dans la province viennoise lorsqu'en 397 éclate le pénible drame qui vit périr le prince Valentinien II ? Les historiens de l'époque ne semblent pas l'avoir précisé.

#### **Les événements de la fin du IV<sup>e</sup> et le début du V<sup>e</sup> siècle**

Tout commença à aller très mal en 383. L'empire était alors aux mains de deux empereurs, Gratien pour l'Occident et Théodose pour l'Orient, lorsqu'il connut une nouvelle usurpation. Maxime qui commandait les troupes en Grande-Bretagne débarqua en Gaule et se fit proclamer empereur. Gratien qui s'était porté à sa rencontre fut vaincu, poursuivi, pris et égorgé, probablement dans la région de Lyon. A sa mort, Théodose refusa de reconnaître Maxime pour co-empereur et désigna le frère de Gratien, le jeune Valentinien II qui, du fait de l'usurpation de Maxime, ne put exercer son pouvoir que sur la péninsule italienne. La Gaule, sous les ordres de Maxime, resta plusieurs années isolée. En 387 cependant, Maxime réussit à s'emparer des territoires italiens de Valentinien II et devint seul maître de l'Occident qu'il gouverna depuis Trèves, sa capitale. Valentinien II dut se réfugier à Constantinople.

Pour peu de temps cependant, puisqu'en 388 Théodose reprend la lutte sous la conduite du général franc Arbogast. Le sort a tourné pour Maxime qui doit se rendre et qui est exécuté par ses soldats. Il fut le dernier empereur à résider à Trèves. Lorsque Valentinien II, âgé de moins de 20 ans, vint occuper la préfecture des Gaules, c'est à Vienne qu'il s'installe.



A Vienne où son désaccord éclate avec Arbogast ; en 392, alors qu'il veut intervenir en Italie menacée d'invasion, Arbogast lui interdit de quitter sa préfecture. Les discussions sont si violentes au Palais Impérial de Vienne, qu'Arbogast tue Harmonius fils d'un consul et protégé de Valentinien. En représaille ce dernier veut casser Arbogast de son commandement. En vain l'intervention d'Ambroise le très pieux et très influent évêque de Milan est-elle sollicitée pour calmer les querelles, c'est un César mort poignardé que le prélat trouvera en arrivant à Vienne, au Palais Impérial. Crime ou suicide ? La version du suicide qui évitait toute complication fut accréditée.

Après la disparition de Valentinien II, Théodose gouverne seul, mais à sa mort, en 395, la séparation entre l'Orient et l'Occident devient un fait accompli. L'empire sera partagé entre ses deux fils. Arcadius recevra l'Orient qui désormais suivra sa propre route ; Honorius, qui choisira Ravenne pour capitale à partir de 404, recevra l'Occident.

En 410, Rome sera prise et mise à sac par Alaric, mais l'empire d'Occident survivra cependant jusqu'en 476. La Gaule Romaine de son côté ne surmontera pas la pression de ses envahisseurs au-delà de la moitié du v<sup>e</sup> siècle.

Que devient Vienne en cette période troublée ?

Dès 395, la préfecture des Gaules fut transférée de Trèves à Arles et les provinces du diocèse de Trèves furent administrativement rattachées à Vienne.

Ainsi son rôle est loin de diminuer d'importance et cette importance même a certainement dû placer la cité au cœur des difficultés de l'époque dont beaucoup touchèrent la Vallée du Rhône.

### **Invasions et usurpations**

Beaucoup d'historiens pensent qu'elle fut victime de la grande invasion de 406, véritable déferlement d'une énorme coalition de tous les peuples germaniques, dont Saint Jérôme pourra dire (ép. 123-15) :

« Des nations innombrables et féroces se sont rendues maîtresses de la Gaule. Tout ce qui est compris entre les Alpes et les Pyrénées, l'Océan et le Rhin, a été dévasté... Aquitaine, Novempopulanie, Lyonnaise, Narbonnaise, toutes ces provinces ont été ruinées, à l'exception d'un petit nombre de cités et celles que le glaive étranger a épargnées, la famine les a fait périr. »

En 407, Constantin III venu d'Angleterre se fait proclamer empereur et réussit à s'emparer de la Gaule. Les troupes envoyées contre lui échouent au siège de Valence et repartent en Italie et

il peut gouverner la Gaule avec un semblant d'autorité depuis la préfecture d'Arles. La réaction ne devait pas venir avant 411 Constantin III fut pris et décapité à Arles par le général romain Constance, après trois mois de siège de la ville, tandis que son fils était capturé et tué à Vienne.

La même année un nouvel usurpateur, Jovin, s'installe à Trèves et part à son tour à la conquête de la Gaule. C'est à nouveau dans la Vallée du Rhône, à Valence, qu'il est stoppé et capturé. Remis au préfet du prétoire, il est décapité de sa propre main à Narbonne. Ce préfet du prétoire n'était autre que Dardanus arrivé au sommet de sa carrière, et c'est cet épisode dramatique qui lui vaudra, quelques années plus tard, les critiques et les reproches de Sidoine Apollinaire.

C'est ainsi dans la confusion d'une anarchie grandissante, dans les usurpations, dans les répressions et les intrigues que s'est déroulée la carrière de Dardanus.

#### **CE QUE NOUS APPREND LA PIERRE ECRITE SUR DARDANUS ET SUR SA CARRIERE**

Par la « Pierre Ecrite » nous apprenons l'importance de l'homme. Comme le ferait une carte de visite, elle nous donne ses titres, nous savons que nous sommes en présence d'un homme de haute naissance placé, par l'importance de ses fonctions qu'il a exercées, au sommet d'une hiérarchie sociale dont, partant de la base, C. Jullian énumère ainsi l'ordre (Histoire de la Gaule, tome VIII, pages 126 - 177 et 178) :

« Le vagabond - l'esclave - l'affranchi - le plébéien - le décursion - le perfectissime (l'ancien chevalier romain) - le sénateur - le clarissime - le consulaire qui peut siéger à Rome - les hauts dignitaires « vir illustres », qui est le titre réservé aux magistrats supérieurs et les patrices. »

Il ne manque rien des plus hauts titres à la carte de visite de Dardanus. Il fait partie « d'une classe héréditaire pourvue par la naissance de ses titres et de ses privilèges » et les fonctions qu'il a exercées sont à la mesure de la noblesse de sa naissance.

A leur énoncé, nous ne pouvons qu'admirer la carrière d'un homme qui a su assurer des charges aussi lourdes en une époque aussi troublée et dont la fidélité à son pays et à Honorius son empereur fut sans défection. Nous savons par la « Pierre Ecrite » qu'il a été :

*Gouverneur de la province viennoise :*

Rôle dans lequel semble-t-il l'histoire ne nous a rien laissé, mais dont nous avons pu précédemment apprécier l'importance et supputer les difficultés.



*Maître des requêtes et questeur du Palais :*

Rôle qui a dû le placer dans l'entourage immédiat de l'empereur, voire même dans ses confidences.

*Préfet du prétoire des Gaules :*

Charge qui fut sans doute l'apogée de sa carrière. Pour en situer l'importance, il faut à nouveau se référer à l'Histoire de la Gaule de C. Jullian, tome VIII (les préfets du Prétoire).

Page 30 :

« Il est noble parmi les plus nobles, il se recrute dans les rangs de la plus vieille aristocratie romaine, son pouvoir est presque illimité. »

Page 17 :

« L'administration civile était aux mains des préfets du prétoire et le commandement des armées aux maîtres de la milice. »

Page 29 :

« Il arrive que le préfet du prétoire se passe de l'empereur pour décider ou agir. Le préfet du prétoire est le personnage prééminent. »

Page 19 :

« La Gaule peut perdre un empereur, elle n'en gardera pas moins son préfet du prétoire et son maître de la milice, la vice-royauté civile et le général en chef de ses armées. »

Page 19 :

« Le prétoire des Gaules était divisé en quatre ressorts. Deux étaient situés hors de Gaule proprement dite, ceux de Bretagne (Angleterre) et d'Espagne. Les deux autres se partageaient la Gaule elle-même, ils avaient pour capitales Trèves (ensuite Arles) et Vienne. »

C'est dire l'importance de l'homme.

Nous savons par l'épisode de la répression qu'il exerça contre l'usurpateur Jovin, car l'inscription de la « Pierre Ecrite » ne nous donne aucune date, qu'il était en fonction dans cette charge en 411 et l'on peut en déduire qu'il fut gouverneur de la Viennoise antérieurement à cette époque, donc une période qui, nous l'avons vu, a dû lui réserver dans ce rôle pas mal de difficultés et de déceptions.

**Les lettres de Saint Jérôme et de Saint Augustin**

Les lettres que lui adressèrent Saint Jérôme en 414 et Saint Augustin en 417, nous permettent de penser que l'on peut situer l'inscription de la « Pierre Ecrite » entre ces deux dates, ou à une date proche, alors que retiré de la scène politique, Dardanus, de son domaine des environs de Sisteron, avait le temps de se

livrer aux subtilités de la théologie et de l'exégèse, en correspondant avec ces deux illustres docteurs de l'Eglise.

Saint Jérôme, en 414, au moment où il répondit aux questions de Dardanus, était installé à Bethléem où il fonda un monastère. Son œuvre littéraire est très importante, on lui doit, outre ses lettres, une traduction de la Bible en latin.

Saint Augustin est resté évêque d'Hippone en Numidie (près de Bône en Afrique du Nord) de 396 à sa mort en 430. C'est de ce siège épiscopal qu'il répond aux questions de Dardanus en 417. Il est connu pour son combat sans répit contre les hérésies et pour son œuvre littéraire dont ses « lettres » et divers ouvrages. Le plus important d'entre eux est « La cité de Dieu ». On rapprochera bien entendu le nom grec de cet ouvrage du nom donné à la retraite de Dardanus, « Théopolis ».

Il est intéressant de constater que les vingt-deux livres de la « Cité de Dieu » commencèrent à paraître en 413 pour n'être terminés qu'en 426 et non moins intéressant de savoir que Dardanus était un correspondant de Saint Augustin, pour juger de l'influence que pouvait avoir cet illustre docteur de l'Eglise sur la chrétienté de l'époque.

On remarquera qu'un des points communs à ces deux lettres est la déférence avec laquelle l'un et l'autre de ses correspondants s'adressent à Dardanus :

« Bien aimé frère Dardanus, plus illustre pour moi dans la Charité du Christ, que dans les dignités de ce siècle », dira Saint Augustin (lettre 185, Lefort, tome IV, pages 36 à 39).

« Le plus noble des chrétiens, le plus chrétien des nobles, homme érudit par excellence », dit Saint Jérôme (lettre 129, J. Labouret, tome VII, Budé 1961, pages 153 à 156).

La lettre de Saint Jérôme est une longue dissertation sur la « Jérusalem Céleste » dont les Juifs sont exclus pour avoir mis à mort le Seigneur Jésus. Exclusion de la « Terre Promise » qui, selon Saint Jérôme, entraîne leur châtement dès ce monde.

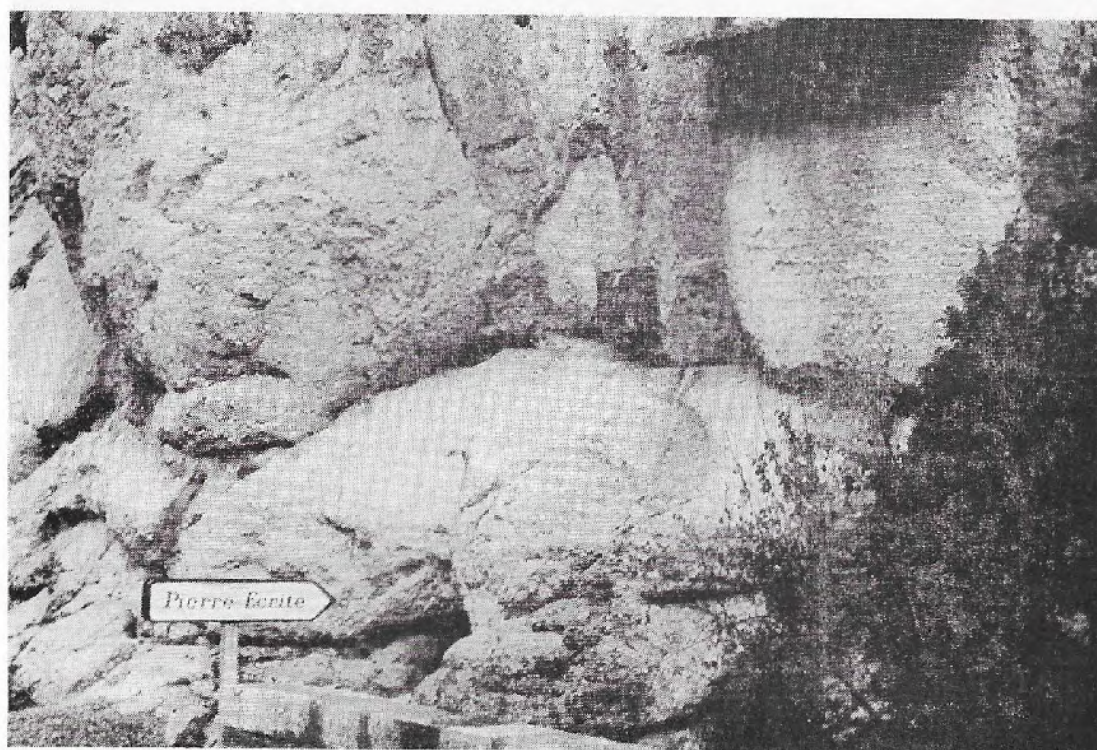
Cette lettre nous permet de mesurer l'importance de l'évolution de la doctrine chrétienne sur le judaïsme entre cette lointaine époque et notre propre époque. La première caractérisée par l'intransigeance et la rigueur, la seconde par la souplesse et la compréhension.

La lettre de Saint Augustin est une réponse aux nombreuses questions qui lui ont été posées par Dardanus. Elle aborde beaucoup de sujets et traite parmi ceux-ci : du sens des paroles du Christ mourant au bon larron, du ciel, de Dieu, de la possibilité pour les enfants de connaître Dieu dans le sein maternel.



C'est aussi une longue dissertation, sans doute très intéressante pour les théologiens et les historiens de l'Eglise mais, avouons-le, assez décevante dans le cadre qui nous intéresse.

Reconnaissons cependant à ces deux lettres un commun mérite : celui de nous démontrer la valeur du ciment que formait le christianisme entre ses membres en ce début du v<sup>e</sup> siècle. Un ciment qui permettait, malgré les distances et l'anarchie, de maintenir des relations épistolaires et des échanges d'idées dont la foi et non les événements ou les malheurs de l'époque faisait le thème.

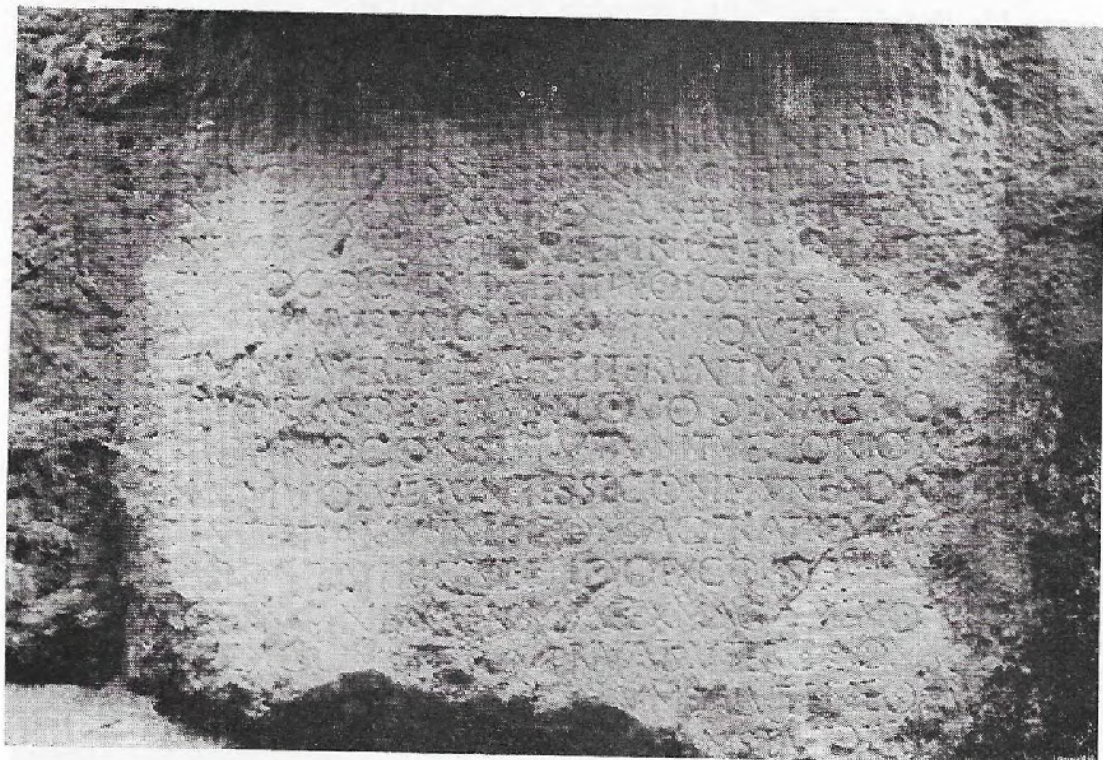


### **L'énigme de la « Pierre Ecrite »**

Beaucoup de chercheurs, archéologues ou simples curieux, stimulés par l'inscription de la « Pierre Ecrite », se sont intéressés à la Théopolis de Dardanus et ont essayé d'en découvrir des vestiges. En vain semble-t-il, rien ne reste des bâtiments, ni de portes, ni de murs dont la « Pierre Ecrite » nous dit qu'elle fut entourée.

Le mystère en est si grand que certains ont pu émettre l'hypothèse qu'elle n'aurait jamais existée autrement qu'en projet, le texte gravé n'ayant été que la première étape d'un rêve resté sans suite.





**La Pierre écrite**

CL (AUDIUS) POSTUMUS DARDANUS V (IR) IN (LUSTRIS) ET  
PATRICIÆ DIGNITATIS, EX CONSULARI PROVINCIÆ  
VIENNENSIS, EX MAGISTRO SCRINII LIB (ELLORUM), EX  
QUEST (ORE), EX PRÆF (ECTO) PRET (ORIO) GALL (IARUM),  
ET NEVIA GALLA, CLAR (ISSIMA), et INL (USTRIS) FEM (INA),  
MATER FAM (ILIAS) EIUS, LOCO CUI NOMEN THEOPOLI EST  
VIARUM USUM, CÆSIS UTRIMQUE MONTIUM LATERIB (US)  
PRÆSTITERUNT, MUROS ET PORTAS DEDERUNT, QUOD IN AGRO  
PROPRIO CONSTITUTUM TUETIONI OMNIUM VOLUERUNT ESSE  
COMMUNE, ADNITENTE ETIAM VIRO INL (USTRIS) COM (ITE) AC  
FRATRE MEMORATI VIRI CL (AUDIO) LEPIDO, EX CONSULARI  
GERMANIÆ PRIMÆ, EX MAG (ISTRO) MEMORIÆ, EX COM (ITE)  
RERUM PRIVAT (ARUM), UT ERGA OMNIUM SALUTEM EORUM  
STUDIUM ET DEVOTIONIS PUBLICÆ TITULUS POSSIT OSTENDI.



Cette hypothèse est bien peu probable et des fouilles systématiques nous diraient peut-être ce qu'il en est.

L'installation de Dardanus dans ce coin de Haute-Provence n'a en effet rien qui puisse paraître mystérieux, anormal ou énigmatique.

S'il est vrai que le très riche et très puissant seigneur qu'il était aurait pu mieux choisir que ces alpages arides à 1 000 mètres d'altitude pour établir sa cité, il est non moins vrai que l'insécurité de l'époque, dont mieux que quiconque il avait été le témoin et la victime au cours de sa carrière et le fait aussi que ce domaine lui appartenait, sont des éléments qui justifiaient pleinement son installation en cet endroit peu accessible, à l'abri d'un défilé, de murs et de portes.

Le lieu choisi par Dardanus est donc parfaitement plausible, mais sans doute fut-il en sa fondation, non pas une ville, mais une grande villa du type même de celles qui s'établissaient en nombre à cette époque, pour pallier à l'insécurité des villes.

### **La mystique d'une « Cité de Dieu »**

Le nom qu'il lui a choisi peut cependant nous paraître bien prétentieux. Mais en cela encore nous devons, pour le comprendre, nous replacer dans le contexte de l'époque, et nous devons penser à la foi ardente que ces fidèles du début de la chrétienté qui voient enfin triompher leur idéal après des siècles de persécution et de souffrance.

Nous avons en notre ville même, au Musée Epigraphique du Cloître Saint-André-le-Bas, un précieux témoignage de cette foi, nous rappelant le séjour de Saint Martin à Vienne à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et l'activité qu'il y déploya. Il s'agit de l'inscription funéraire de la vierge Fœdula : « Jadis lavée de la main du noble Martin et renée de la source divine. »

C'est une nouvelle naissance que son baptême a apporté à Fœdula, une nouvelle naissance qui lui permet de prendre place dans la « cité de Dieu », place qui est celle de tous les chrétiens au-delà de cette vie terrestre. Elle sera celle aussi des compagnons de la Théopolis de Dardanus.

N'oublions pas non plus l'influence exercée sur cette époque par Saint Augustin et par Saint Jérôme, dont Dardanus est l'ami et le correspondant. Leurs écrits sont aussi remplis d'allusion à cette « Jérusalem Céleste », cette « terre promise », cette « cité de Dieu » qui est la propriété spirituelle de la communauté chrétienne.

D'où, un état d'esprit de cette chrétienté qu'il nous est difficile de comprendre à notre époque et que Camille Julian définit de

la façon suivante (Histoire de la Gaule, tome VIII, chapitre VI. La vie religieuse, page 293) :

« Les fidèles du Christ avaient enfin réalisé le rêve d'une *Cité de Dieu*. En dehors des cités des hommes, du peuple romain et de son empire, il formaient l'*empire du Seigneur*, le *peuple légitime*, et la loi des princes de la terre avait dû les reconnaître comme un collège universel (le christianisme est religion officielle depuis 391), un corps de frères associés, une assemblée immense, supérieure à tous les municipes, à toutes les provinces et même à l'état des Augustes. Le genre humain groupé dans sa foi dominait les patries et les nations. La confraternité collégiale était devenue plus forte que les liens traditionnels de la vie publique. »

« Tout était donc prêt pour faire de l'Eglise catholique le royaume de Dieu sur la terre, un empire des âmes ayant sa loi, ses chefs, sa discipline. »

Un état d'esprit donc, dans lequel le spirituel exerçait une influence si considérable sur les réalités terrestres, qu'il est difficile, même avec le recul du temps, de savoir quelle a été la part de l'un ou de l'autre.

Dardanus a-t-il été tenté de matérialiser sur cette terre l'abstraction de la communauté spirituelle glorifiée sous le même nom par Saint Augustin ?

S'il en fut ainsi, l'inscription de la « Pierre Ecrite », la seule de ses œuvres à avoir défié les siècles, est là pour symboliser la vanité de la puissance terrestre et la faiblesse éphémère des œuvres humaines face à l'immortalité de la pensée d'un Saint Augustin dont l'œuvre nous reste.

Seule, en ce site désert, nous étreint encore la spiritualité d'une cité évanouie dont l'évocation nous reste auréolée de l'idéalisme d'un homme dont la grande foi essaya peut-être, mais en vain, de rendre réalité terrestre ce qui ne pouvait être qu'abstraction mystique.

## **OU CONDUISENT LES ROUTES DE LA HAUTE-PROVENCE ?**

La « Pierre Ecrite » ne fut pas une surprise pour moi lorsque je la découvris au printemps de 1969, au cours d'une « flânerie » de quelques heures sur l'une des petites routes de l'arrière-pays de la Durance. C'est bien dans l'intention de la voir que j'avais emprunté cet itinéraire et j'ai parfaitement réalisé le double but que je m'étais fixé : voir la « Pierre Ecrite » et faire une agréable promenade qu'il me fut facile de compléter par la visite de la



chapelle du Dronon dont la crypte fut peut-être le tombeau de Dardanus.

Je n'ai pas découvert la Théopolis de Dardanus.

Par contre, et cela reste le résultat qui fut pour moi le plus inattendu de cette promenade, j'étais bien loin de me douter du prolongement qu'elle aurait dans le nombre important de soirées que j'ai consacrées à la découverte de... Dardanus et la Vienne où il avait vécu.

J'étais bien loin de me douter que la Haute-Provence, sa nature sauvage, son ciel serein, son soleil ardent et l'ombre de l'austère montagne du Dromon, me conduirait à l'histoire d'une époque qui fut l'une des plus difficile et des plus brillante de la Vienne antique.

Je ne le regrette pas.

Je retournerai en Haute-Provence.

Mais pourquoi n'iriez-vous pas aussi ?

Manosque - Vienne  
Juillet-Août-Septembre 1969.

M. GOURDANT.

## SOURCES CONSULTÉES

- C. Julian. — *Histoire de la Gaule*, Hachette, Tomes VII et VIII.  
J.-J. Hatt. — *Histoire de la Gaule Romaine*, Payot, 1966  
*Atlas Historique*, Stock, 1968.  
J.-C. Roux. — *Vienne*, Bloud et Cie, Paris, 1909.  
Henri-Paul Eydoux. — *Promenade à travers la France Antique*, Union Générale d'Editions, 1965.  
*Réalités et Enigmes de l'Archéologie*, chapitre IX.  
Marcel Le Glay et Serge Turrenc. — *Vienne Gallo-Romaine retrouve un de ses quartiers urbains*, *Archéologia*, n° 26, janvier-février 1969.  
*Vienne sur le Rhône*, Guide du Tourisme, texte de la Société des « Amis de Vienne ».  
Poujoulat. — *Lettres de Saint Augustin*, Tome IV, Lefort à Paris.  
René Herval. — *Origines Chrétiennes de la Seconde Lyonnaise*, Editions H. Maugard et Cie à Rouen et J. Picard à Paris.





## Vienne Insolite (Chapitre VI)

### EN PASSANT PAR LA GRAND'RUE

Cette voie nord-sud de l'ancien quartier ouest de notre ville a conservé, pour beaucoup de Viennois, son ancien nom. Jusqu'en 1750 cette partie de la ville n'a subi que peu de transformations et a gardé sa physionomie moyenâgeuse. Grâce à quelques documents anciens, nous pouvons en retrouver certains aspects. Avant de pénétrer dans la rue, au confluent de la Gère et du Rhône, voici le port du Mouton, le logis du même nom, une partie des bâtiments du Monastère de Saint-André-le-Bas et des maisons qui en dépendent, dont cette auberge. Nous savons qu'elle était louée en 1562 à Louis Ogier et que beaucoup plus tard, lors de la suppression de l'abbaye en 1768, elle rapportait 530 livres par an (n. 1). Tout près, s'élevait le grand Jeu de Paume et le logis du paumier qui sont ainsi décrits dans le parcellaire de Vienne de 1641 :

*« Maison et cour du grand Jeu de Paume appartenant au sieur bellier et parti aux hoirs du sieur pierre Reymond, scis paroisse de Saint-Pierre-entre-Juifs, jouxte du matin la maison de maître charles Angers avocat, du vent la place de la Teste noire tendant de la Table Ronde au port du Mouton, du soir chaufferie (n. 2) et magasin et..... du sieur grand georges ; de bize le jardin du cloître de messieurs les moines de Saint-André-le-Bas. »*

Ce bâtiment appartient au Monastère qui le loue 150 livres par an en 1767 (n. 1). Derrière cette maison une petite rue conduit au port des « Estuves » situé à l'ouest de la place actuelle, près duquel se trouvaient au Moyen Âge les bains publics dont il conserve le nom. Cette rue va jusqu'au port Plantier et à la porte du pont du Rhône.

Mais revenons à l'entrée de notre Grand'Rue. Nous y trouvons une construction importante : *« la maison, estable et cour où pend pour enseigne la coupe d'or appartenant à Madame l'abbesse*

---

N. 1 et 4. — Archives de Vienne, Ch. Jaillet, *Histoire Consulaire*, T. II. p. 601.

N. 2. — Chaufferie : sans doute s'agit-il d'un petit atelier de forgeron.

*de Saint-André-l'Haut (sic) au lieu du sieur Pierre Reynaud, scize paroisse de Saint-Pierre-entre-Juifs, jouxte du matin la grand'rue tendant du mouton à la porte d'Avignon, du vent la maison de dame Suzanne Tenet, du soir la rue des estuves allant du port du mouton au port Plantier, de bize la rue tendant à l'église Saint-André-le-Bas. Contenance 57 toises ».* (n. 3.)

Pierre Fabri, ou Faure, en est l'aubergiste en 1519 et Jean Bourson en 1550 (qui était aussi notaire royal), Thomas Villars en 1562 et Antoinette Buyat en 1648 (n. 4). Le logis était réputé selon Chorier : « *les savants allemands qui, ayant visité la France, ont publié leurs voyages ne parlent jamais sans éloges du logis de la Coupe d'or qui paraît à l'entrée de cette grand'rue. L'enseigne qui lui donne son nom est fort ancienne, datant de 1433* ».

Nous savons encore qu'en 1671 Alexandre Sauvat a loué 150 livres pour l'année, quittance du 23 septembre 1671, suivant acte passé par Maître Chollier notaire. Reçu de Maître Michel, notaire, mais le contrat de louage du 25 janvier 1672 est le suivant : « *Maison de la Coupe d'or située à Vienne grand'rue consistant en bas de maison, cuisine, chambres, greniers, écuries pour le temps de quatre années à partir du 1<sup>er</sup> mars prochain, moyennant le prix annuel de 250 livres payables et portables en la dite abbaye de six mois en six mois* » (n. 5). Il y avait donc augmentation de loyer sensible.

Il faut, il est vrai, ajouter que des communs sont situés en face comprenant encore : « *un bûcher et une (autre) cour pour le service du carrosse du logis de la Coupe d'or sis à la paroisse de Saint-Pierre-entre-Juifs, jouxant : du matin la maison de noble Jacques de Buffevent ; du vent la maison de Louis Jourdan ; du soir celle des hoirs de Jacques Pradon ; de bize la place de la teste noire. Contenance 16 toises* » (n. 3).

Il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir de ces maisons et de beaucoup d'autres ; entre la Grand'Rue et le Rhône il y a, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, des demeures très diverses, les unes appartenant à des familles nobles ou bourgeoises dont certaines ont joué un rôle important dans l'histoire de la ville : par exemple celle de Louis Mitalier conseiller en la chambre des comptes du Dauphiné, celle de Humbert Pérouze, Procureur (n. 6), voisin d'un autre Pérouze prénommé Claude, Procureur, celle de noble Abel

---

N. 3. — *Parcellaire de Vienne et du Comté*, 1641/71, T. I, p. 199 et suivantes.

N. 5. — Copies de Minutes de notaire, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, par Pierre Cavard (M. 268, Bibliothèque de Vienne).

N. 6. — Celui-ci possédait au moins huit maisons dans la ville, citées dans le parcellaire de 1641.



Buffevant, etc... Ces maisons possèdent des cours, jardins, étables, chazals ou hangars. On trouve également des pressoirs, des celliers, à côté de boutiques d'artisans et d'ateliers.

A partir de 1750, ce quartier est en partie condamné à disparaître. Claude Charvet constate non sans mélancolie : « il ne reste plus de cette ancienne ville de Vienne qu'une immensité de masures et quelques monuments publics bien mal traités » ; et plus loin, « on travaille actuellement à une grande route dont la direction n'est pas encore bien décidée, cependant, on construit un quai depuis la porte de Lyon jusqu'au confluent de la rivière Gère sur laquelle on jettera un nouveau pont vis-à-vis la Grand' Rue. La question est de savoir si on continuera le quai jusqu'à l'extrémité méridionale de la ville..... » (n. 7). Il le sera plus tard, après la Révolution, et c'est pourquoi entre notre Grand'Rue et le Rhône nous trouvons peu de vestiges intéressants de la Vienne du Moyen Age. Au n° 10, subsiste encore un escalier à vis ouvrant à droite, large de 1,45 mètre, mais sans base de colonnes ni fenêtres de quelque intérêt. La maison du n° 12, dont la porte cochère s'orne d'un très imposant anneau-heurtoir (Cf. Bulletin n° 62, fig. n° 30), est d'une ordonnance classique et austère, mais la cour a été réduite par des constructions postérieures.

En continuant jusqu'à la rue Charles-Reynaud, tracée sur l'emplacement de la rue Saint-Vallicr, au n° 1 s'ouvre une cour à droite où s'élève, côté Rhône, une maison moderne, mais, sur le côté opposé, subsiste une partie de maisons avec escalier à vis, large de 1,40 mètre, ouvrant à droite sur trois étages avec palier et petit balcon à encorbellement : elle ne subsiste que d'un seul côté ; dans le mur de l'escalier une petite niche, emplacement probable pour une chandelle ou lumignon d'éclairage, des marches d'escalier en belle pierre et au dernier étage couloir et balcon sous le toit en avancement.

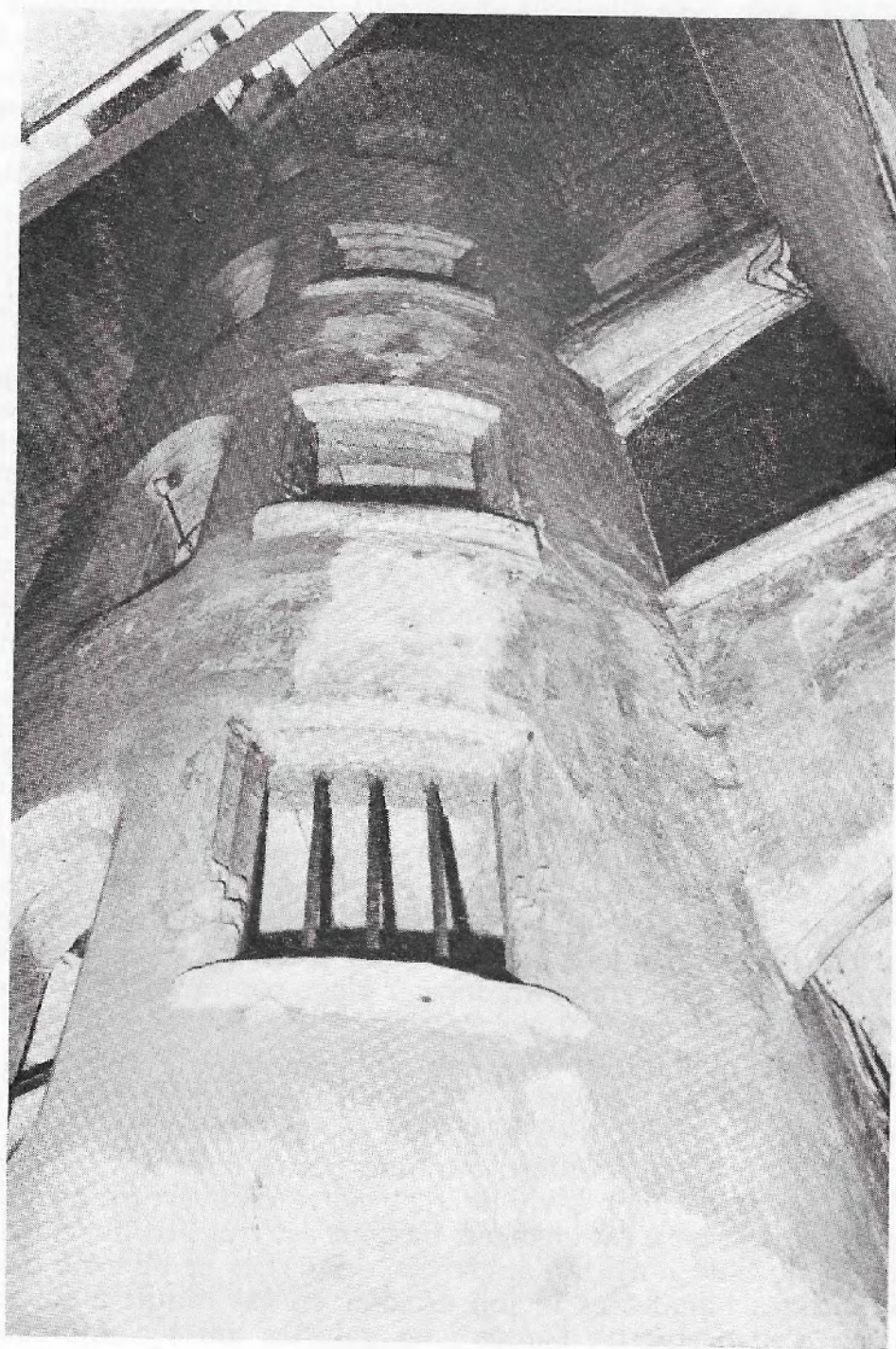
Ces détails nous font regretter la pauvreté de ces vestiges d'une habitation qui devait être fort pittoresque. Mêmes regrets, quelques pas plus loin, à l'angle de la rue Jacques-de-Molay car il ne reste, au fond du couloir, sur une petite cour abritée d'une verrière, qu'un escalier à vis de 1,20 mètre d'ouverture avec une colonne dont la base est engagée. La cour est très étroite, car on a construit du côté nord, à l'angle des deux rues et du côté ouest, deux bâtisses banales et le joli escalier en est réduit à sa seule fonction d'en permettre l'accès ; les galeries qui s'y amorcent à

---

N. 7. — Charvet : *Fastes de la ville de Vienne*, Editions Savigné, 1869, page 124 et suivantes.

Il s'agit du quai Pajot construit par l'intendant Pajot de Marcheval, 1766.





**Fig. 1. - A l'angle de la rue de Bourgogne  
et de la rue Jacques Molay**



chaque étage devaient entourer autrefois une large cour, mais elles sont coupées maintenant. A la base de la tour, au sommet de l'arcature qui la supporte, nous trouvons une petite sculpture assez abimée ; elle représente un personnage jouant d'un instrument ou tenant un objet dans les mains ; tout à côté, s'ouvre l'entrée d'une cave très profonde qui possède de belles voûtes (Fig. n° 1).

La rue Jacques-de-Molay a remplacé l'ancienne rue du port Plantier qui conduisait au port de ce nom et à la place appelée le « Til » (aujourd'hui place Pichat) au nord de laquelle se trouvait, au XVII<sup>e</sup> siècle la « *défense du Pont du Rhône* », c'est-à-dire la porte et la tour du côté de Vienne. C'est encore Charvet qui va nous renseigner sur l'hôpital voisin fondé par l'archevêque Jean de Bernin : « *l'hôpital du pont du Rhône a subsisté jusqu'à notre temps ; c'était une salle très vaste, partagée dans sa longueur par une cloison qui séparait les deux sexes ; il y avait à l'extrémité de la cloison, à l'orient, un autel solide en forme de jubé où l'on monte par cinq ou six degrés..... Les revenus de cette maison ayant été dans la suite transmis à l'hôpital Saint-Paul, elle ne servait plus que de magasin... elle a été incendiée en 1742.....* ».

A l'est de la place du Til, le parcellaire de Vienne nous indique : « *l'église, chazal, cour et jardin de l'Abbaye de Saint-Ferreol jouxte : du matin la rue tendant du Mouton à la porte d'Avignon et party du matin et bise et vent la maison du sieur Jean Colombet ; du vent la maison et la cure de Saint-Laurent et party du matin la maison de Maître Georges David et maison de Maître Laurent Mistral ; du soir dépendances et maison du Jeu de Paume appartenant à M. de Boissat ; de bise la rue tendant de la porte du Cloistre au pont du Rhône. Contenance le tout 30 toises* ». Nous avons vu (Cf. « Vienne souterraine », Bulletin n° 59/60) qu'il reste seulement de cette ancienne église les fondations de la tour du clocher ainsi que des voûtes d'assises dans la cave du n° 6 de la place actuelle de Saint-Ferreol et n° 4 de la rue des Templiers, car, tombant en ruines, elle fut désaffectée dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la paroisse étant jointe à celle de Notre-Dame-de-la-Vie. Les bâtiments qui subsistaient furent transformés à plusieurs reprises en maisons d'habitation.

Nous arrêtons ici notre promenade en direction du sud. Il nous faut revenir à notre point de départ pour inventorier le côté est de la rue de Bourgogne actuelle (maisons portant les numéros pairs). De ce côté, moins de démolitions, mais cependant, du logis à l'enseigne de la « Tête noire » tenu par Antoine Malavalon en 1562, nous ne trouvons que l'emplacement présumé à l'entrée de la rue. Cependant, au n° 9, on pourrait supposer que cette maison était une auberge : la cour est assez spacieuse et l'escalier dessert



par des galeries, d'assez belles pièces d'appartement sur cour et sur rue.

Nous voici au coin de la rue du Quatre-Septembre, autrefois rue des Peaux-Belles, où se faisait le commerce des peaux. A l'angle nord de cette rue, cette vieille maison nous laisse perplexe car le parcellaire situe à cet endroit une demeure appartenant à Jacques Marchier, Conseiller à la Cour des Aides, orientée : « *du vent rue des Peaux-Belles, du soir Grand'Rue. Contenance 50 toises !* ». Ce que nous voyons actuellement est beaucoup plus modeste du fait de modifications probables. Dans cette rue des Peaux-Belles, nous ferons une courte visite à la façade du n° 8 dont l'ordonnance donne un peu de clarté à la grise monotonie de ces « masures » qui, tournant le dos à la prison, en reflètent en quelque sorte la sombre mélancolie. Au n° 7, nous donnerons une pensée à Mourguet qui eut là son théâtre et jetterons un coup d'œil à la vieille porte de l'immeuble n° 4 toujours bien négligée, ainsi qu'au vénérable heurtoir du n° 1. Revenons à l'angle sud-est sur la Grand'Rue : la Madone d'angle, toujours abandonnée aux insultes de la gent pigeonnière, ne peut plus nous sourire. Elle n'a pas non plus de quoi se réjouir en voyant à ses pieds la façade de la maison qu'elle protège ; un essai de dégagement des arcatures du rez-de-chaussée n'a pas été mené à bonne fin et le résultat est, en effet, peu esthétique.

Pénétrons maintenant dans la maison portant le n° 11 ; dans la petite cour, sur le côté sud, des arcs en plein cintre sur colonnes à chapiteaux romains composites sont engagés dans le mur, utilisés sans doute en matériau de remploi parce que trouvés probablement sur place ou à proximité ? Un escalier à vis ouvre à gauche, de 1,40 mètre de largeur, dans une tour en partie engagée dans la maison : sur trois étages, des paliers prennent jour par des baies vitrées sans beaucoup d'art, qui alourdissent les ouvertures en arcs cintrés. Au troisième étage, départ d'un deuxième escalier à vis (0,65 mètre) qui conduit à un grenier carré éclairé par quatre petites fenêtres ; il reprend à droite dans une petite tourelle siamoise éclairée par une ouverture en forme de meurtrière, mais s'arrête bientôt, la partie supérieure de la tourelle a été supprimée et recouverte d'un toit à la hauteur de la neuvième marche de pierre.

Au n° 13, nous trouvons une disposition similaire : dans une cour, une tour encastrée dans sa partie basse au milieu des maisons et visible ensuite sur trois côtés, renferme un escalier à vis de 1,40 mètre de largeur, ouvrant à gauche ; il y a trois étages et un grenier, les fenêtres supérieures sont à larges meneaux.

Si nous ouvrons la vieille porte cloutée du n° 15, nous pénétrons dans un immeuble qui est témoin d'un événement de notre his-



toire locale. C'est par cet immeuble que, le 7 avril 1553, Michel Servet s'échappe de la prison de Vienne. Du jardin de la prison « il descendit de la terrasse sur un toit et parvint jusque dans la cour sans se faire le moindre mal » nous dit d'Artigny dans la partie de ses mémoires relatives au procès.

En effet, cette maison et les suivantes ont des cours ou des arrières-cours situées au pied de la plate-forme rocheuse sur laquelle s'élève le Palais Delphinal (le Palais de Justice actuel) dont la terrasse est à environ 15 mètres de hauteur. Dans ces cours s'élèvent des hangars à proximité du Palais, dont celui qui dut servir de tremplin à Servet pour parvenir par les toits jusqu'à la Grand'Rue.

La maison qui nous intéresse a subi peu de modifications depuis cette date, sauf probablement une bâtisse de trois étages entre les deux cours. La tour hexagonale portant l'escalier à vis (1,35 m. ouvrant à gauche) est dégagée sur trois côtés ; elle est éclairée par des ouvertures en arcs rampants sur trois étages et un demi-étage ; il y a deux appartements par palier, sur une galerie ouverte à droite, celle de gauche étant close. Au sommet de la tour, six petites fenêtres arrondies sous la charpente du toit lui font un joli décor ; on peut de ce mirador suivre le chemin parcouru par Servet lors de son évasion. Une visite commentée de la prison a permis à un nombre important de nos sociétaires d'ouïr « in situ » l'évocation de cet événement, il y a quelques années.

Les immeubles suivants portent aujourd'hui les n° 17, 19, 21, 23, ce dernier n'ayant pas d'entrée sur la Grand'Rue, mais sur la rue Maurice-Faure.

« A la fin du xv<sup>e</sup> siècle, nous dit Pierre Cavard, il y avait là, porte à porte, trois auberges : le logis de la Couronne, le logis de la Croix, le Chapeau rouge, le dernier seul continuait à recevoir des voyageurs à pied et à cheval au xvi<sup>e</sup> siècle » (Cf. Le Procès de Michel Servet et le plan de Vienne au xvi<sup>e</sup> siècle). Pierre Cavard le situe à l'angle de la rue Maurice-Faure et de la Grand'Rue. Cette auberge a dû disparaître comme les précédentes, incendie, transformations par un nouvel acquéreur ? En tout cas le parcellaire de 1641 ne mentionne aucun logis aux alentours. Par contre, sont décrites des maisons dont l'orientation correspond à celle que nous voyons aujourd'hui, c'est-à-dire : « *du matin : sur le Palais royal de Vienne, du soir : sur la Grand'Rue* » ; elles appartiennent, par exemple, l'une « *au sieur Bertrand, fils de Maître Bertrand Anthoine, Procureur à la Cour de Vienne, acquise des hoirs de feu noble Claude de Vif, sir de Beaulieu* » ; une autre appartient « *à Maître Jean Faure, Procureur.....* », etc.....





**Fig. 2. - Au n° 21, rue de Bourgogne  
cette belle voûte à ogives demande un urgent nettoyage**



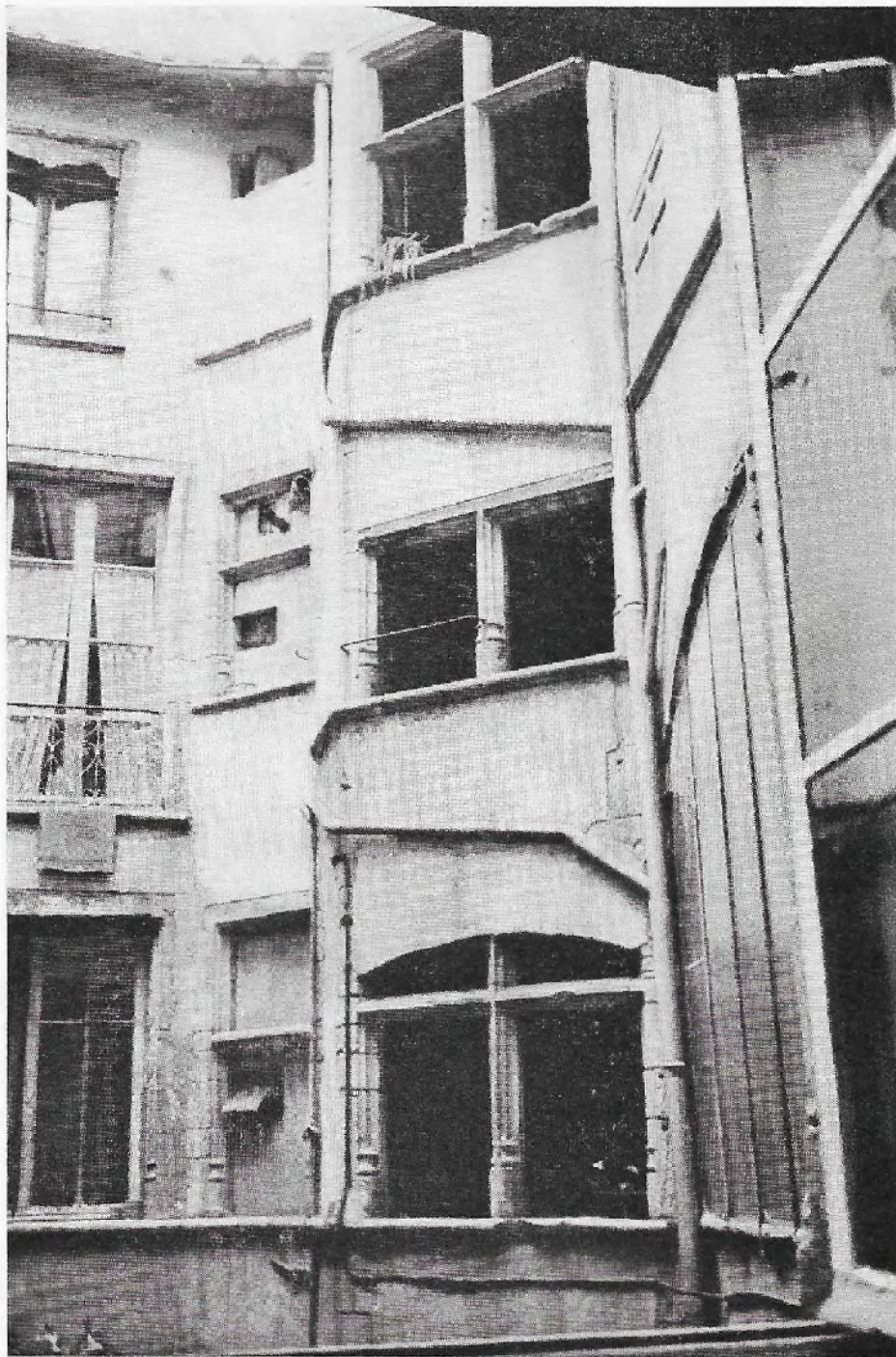


Fig. 3. - 21, rue de Bourgogne, une façade sur cour, rajeunie



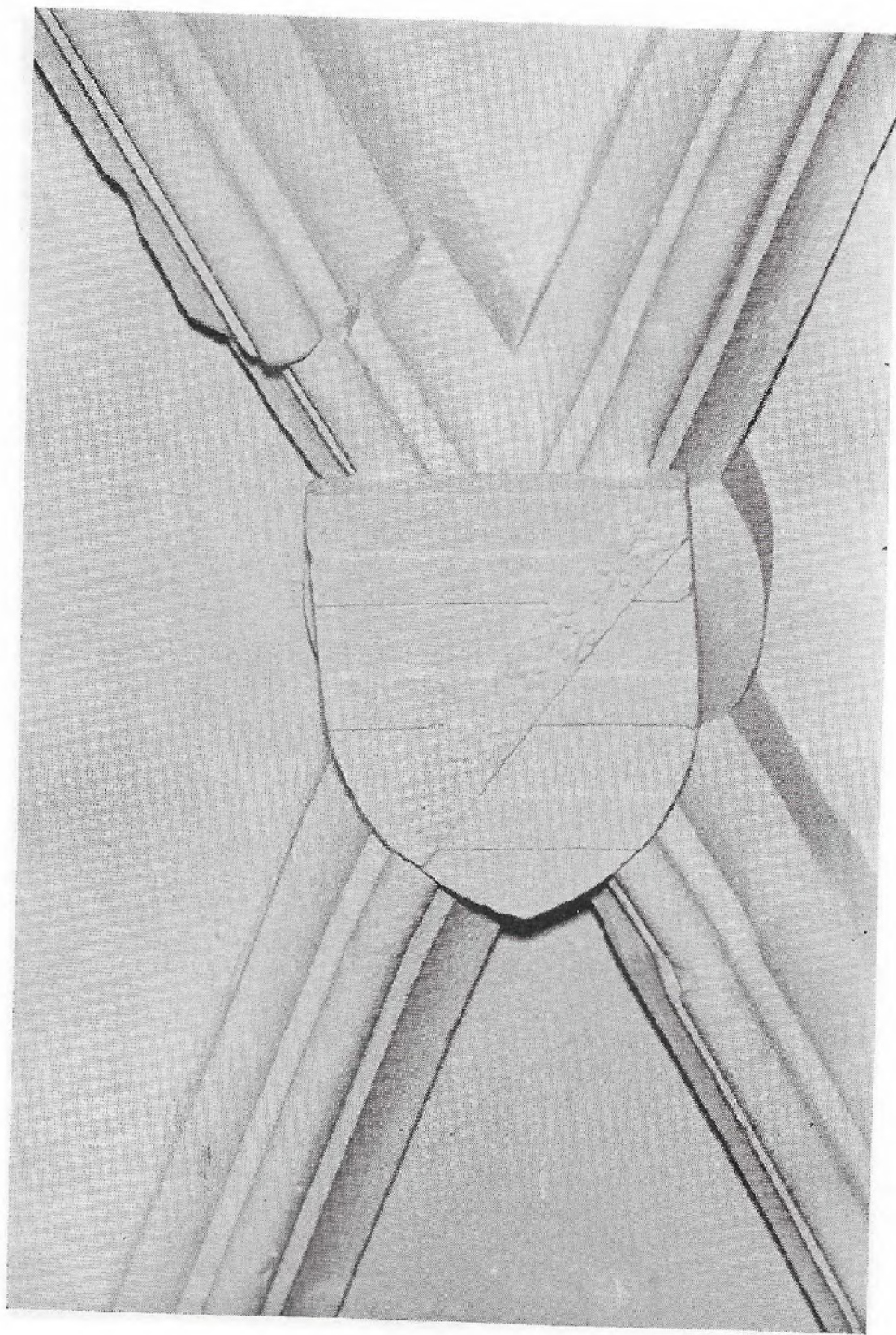


Fig. 4. - 21, rue de Bourgogne  
le très beau blason de la galerie du premier étage



Tout au plus, à propos d'auberge, pourrait-on supposer qu'au n° 17, les importantes dépendances s'élevant entre la première cour et la deuxième, situées au pied du rocher du Palais et, de même, les vastes caves, représentent des parties subsistantes d'un logis qui aurait été celui de la Couronne ?....

Bornons-nous, sans prendre parti, d'entrer dans un sombre couloir au n° 19, au fond duquel s'élève un escalier à vis fort raide, large de 1,45 m., dont la base de colonne n'est plus visible ; la tour encadrée conserve deux petites fenêtres ouvrant sur une courette vitrée servant d'arrière-boutique ; au premier étage, à gauche, fenêtre s'ouvrant sur une deuxième cour ; les belles marches de pierre s'arrêtent à cet endroit et c'est un escalier de bois qui nous conduit au troisième étage. A signaler, la colonne de pierre sommée d'un chapiteau en forme de socle de colonne renversée, soutenant le plafond et la toiture, une porte d'ouverture rectangulaire avec encadrement de gorge moulurée, des fenêtres avec quelques traces de décor.

La porte de l'immeuble portant le n° 21 a conservé un joli heurtoir, mais, après l'avoir franchie, on est déçu par l'état des lieux. Au fond du couloir d'entrée s'offre à nous une galerie voûtée en croisées d'ogive, barrée d'un lierne et que devait éclairer un bel arceau ouvrant sur une cour, mais cet arc est malencontreusement fermé par un portail de fer et des carreaux vitrés fort laids. L'escalier à vis, de 1,45 m., s'ouvre sous un bel arc en anse de panier, souligné par un cordon mouluré et reposant sur deux consoles sculptées de feuilles de choux frisées. Les pieds droits sont également sculptés.

La photo (n° 2) nous montre tout cela, mais hélas aussi la décrépitude des murs d'autant plus attristante que la maison tout entière a subi d'heureuses réfections, toitures refaites, façade sur la cour récemment ravalée, appartements rajeunis.

Cette façade en calcaire tendre ou mollasse a subi longtemps les injures du temps et nous nous réjouissons de la voir maintenant protégée et plus pimpante ; mais la cour est étroite, encombrée au nord d'une construction parasite qui laisse peu de place aux rayons du soleil dans la partie basse de la tour ; celle-ci a conservé de jolies fenêtres le long de ses quatre étages (fig. n° 3) ; sous une de ces fenêtres, en léger encorbellement, une curieuse sculpture représente deux lièvres dos à dos, mais ces charmants mammifères ont subi pendant des lustres l'indésirable douche que leur procurait une gouttière et leur image s'est effacée au point de les rendre peu visibles et plus du tout photogéniques ! Au premier étage, à gauche, frappons à la porte du premier appartement. Elle ouvre sur une galerie située au-dessus de celle du rez-de-



chaussée servant actuellement de vestibule d'entrée, voûtée en ogive comme l'autre, mais en parfait état (fig. n° 4).

A la clef de voûte, notre attention est attirée par un très beau blason et nous reconnaissons le même blason figurant en deux exemplaires dans l'embrasure de la fenêtre et de la chapelle Ste-Madeleine de Saint-André-le-Bas (aujourd'hui sacristie). Il est ainsi décrit par Jules Formige et Deshouillères (n. 8) « *cinq bandes horizontales alternées dans la hauteur et en sautoir une bande de sept hermines* ». Il n'a jamais été identifié. On peut supposer que cet habitant de la Grand'Rue a été peut-être prieur ou abbé de Saint-André-le-Bas entre la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et le début du XVI<sup>e</sup> siècle. Comme nous l'écrit M. Doncieux, ce personnage qui a vécu dans la vieille maison, fut sans doute le dernier représentant d'une très ancienne famille éteinte depuis longtemps et que les héraldistes ont négligé de relever en raison de son extinction..... Pour le retrouver, il faut compter sur le hasard ? (n. 9).

En attendant, continuant notre inventaire, nous traverserons la rue Maurice-Faure jusqu'au n° 29 où nous noterons seulement l'existence d'un escalier à vis de 1 mètre de largeur, dont l'accès est sur le couloir d'entrée, avec une base de colonne ronde sans sculpture ; il est complètement encastré dans les maisons et éclairé sur une petite cour par des fenêtres banales.

Au n° 31-33, porte avec imposte, un unique couloir d'entrée conduit aux deux escaliers, l'un à gauche, l'autre à droite, construits ou relevés sans doute au XVII<sup>e</sup> siècle.

Nous arrivons maintenant à la place Saint-Ferréol. Au n° 1, en face de l'ancienne église et de la petite rue actuelle des Templiers, nous trouverons encore deux escaliers, l'un à gauche sans intérêt, l'autre à droite est un petit escalier à vis dont les degrés sont en bois, large de 1,05 m., ouvrant à gauche jusqu'au deuxième étage. La porte sur la rue, à vantail de bois, conserve de belles ferrures et une jolie imposte en fer forgé. La maison et celle qui est à l'angle de la rue Brenier, ont fait l'objet de transformations radicales au siècle dernier. Il ne reste que quelques vestiges anciens : le départ en sous-sol d'un escalier à vis qui se trouve à l'intérieur

---

N. 8. — Formige et Deshouillères « *Vienne sur le Rhône* », 1925, brochure épuisée.

N. 9. — Nous remercions très vivement de Nouveau M. Paille, Mme et M. Giraud, de nous avoir si aimablement facilité les prises de vues de cette intéressante maison.



de l'atelier de menuiserie et subsiste sans être utilisé ; il reprend encore à partir du premier étage, mais on y accède par un escalier droit moderne, partant directement de la rue. Jadis, une belle cour intérieure, ouvrant également sur la rue Brenier, a été couverte pour l'installation de l'atelier et la construction de deux étages du côté sud. La maison située à l'angle des deux rues a été également surélevée et complètement modernisée, de telle sorte qu'il reste seulement dans tout cet ensemble quelques vestiges de moulures aux portes et de grands arcs masqués dans les murs des deux boutiques, qui permettent seulement d'imaginer imparfaitement ce que pouvait représenter la construction originale.

Cette promenade au temps du parcellaire du xvii<sup>e</sup> siècle nous aurait amenés à la porte des Cloîtres du grand Saint-Maurice, une des entrées du district des cloîtres du Chapitre de la Cathédrale de Vienne, cette cité dans la ville dans laquelle nous pénétrerons plus tard.

(A suivre.)

## Chronique Archéologique

### UN NOUVEAU CHANTIER DE FOUILLES A CHARAVEL :

Sur un terarin utilisé jusqu'alors pour des cultures maraîchères, des sondages, puis des travaux pour la fondation d'un ensemble immobilier ont mis au jour des vestiges d'habitat fort ancien.

Notre sociétaire et ami, M. Gabriel Chapotat, Délégué du C.N.R.S. et Directeur du Laboratoire d'Archéologie, a suivi ces travaux car il pensait y retrouver des traces d'un habitat correspondant à celui du coteau de Sainte-Hélène, sur lequel il avait récolté des éléments d'occupation proto-historique ; des éléments identiques ont été trouvés sur un niveau correspondant, c'est-à-dire fragments de poteries d'époque néolithique, urnes funéraires, etc...

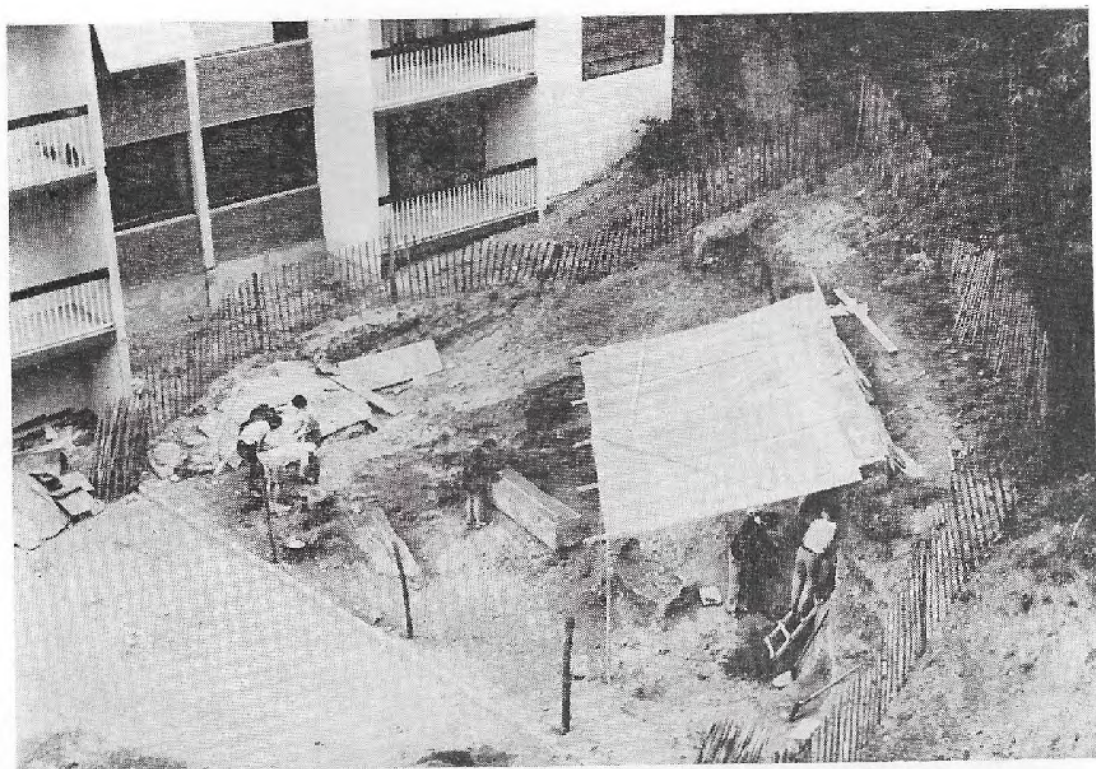
Contre le coteau de Charavel il a entrepris des fouilles méthodiques qui ont permis la mise au jour de tombes gallo-romaines étagées au flanc de la colline dans le loess, terrain qui a permis la conservation de squelettes de grande taille en parfait état, inhumés en général suivant l'orientation sud-est nord-est. La trace des cercueils en bois est très visible dont il ne reste que les clous. L'un des squelettes dans son cercueil en bois était enfermé dans un sarcophage de plomb. On trouve également des tombes à incinération, urnes funéraires placées dans des niches aménagées à cet effet.

Tout un groupe de jeunes garçons et filles ont travaillé cet été au dégagement de cet important chantier, avec beaucoup de patience et de méthode. Un travail minutieux a permis le dégagement de nombreux squelettes et d'un important matériel qui sera classé et catalogué au laboratoire de la rue Victor-Hugo.



**Vases funéraires**



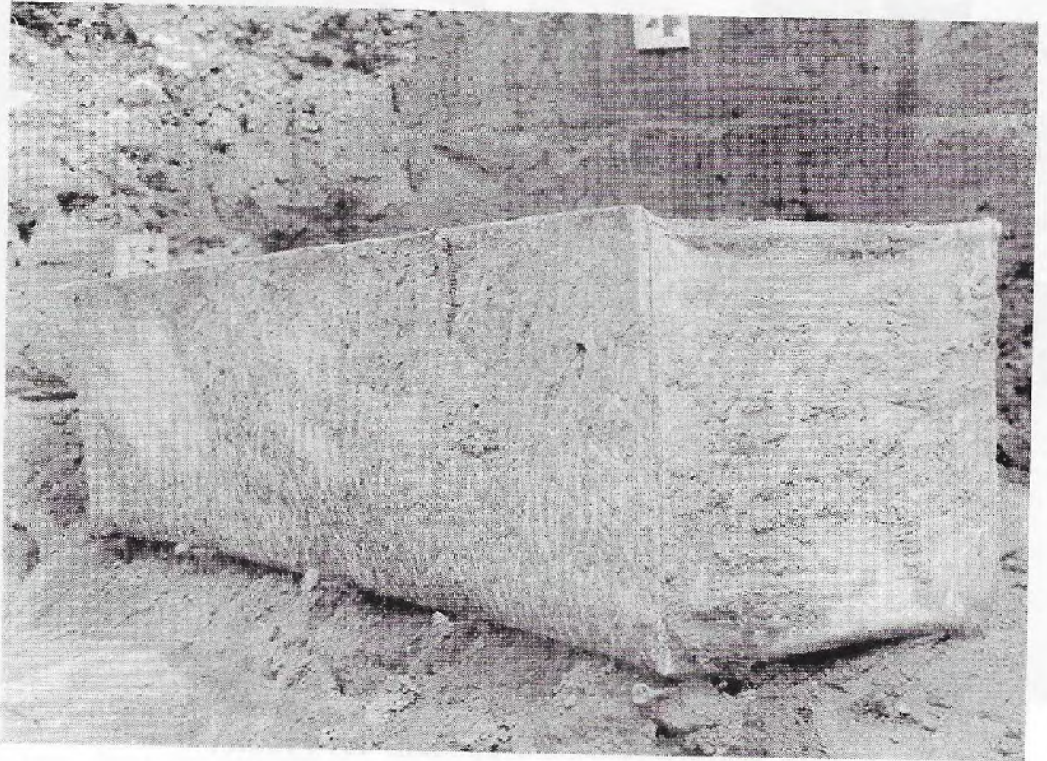


**Le chantier couvert, pendant les fouilles**

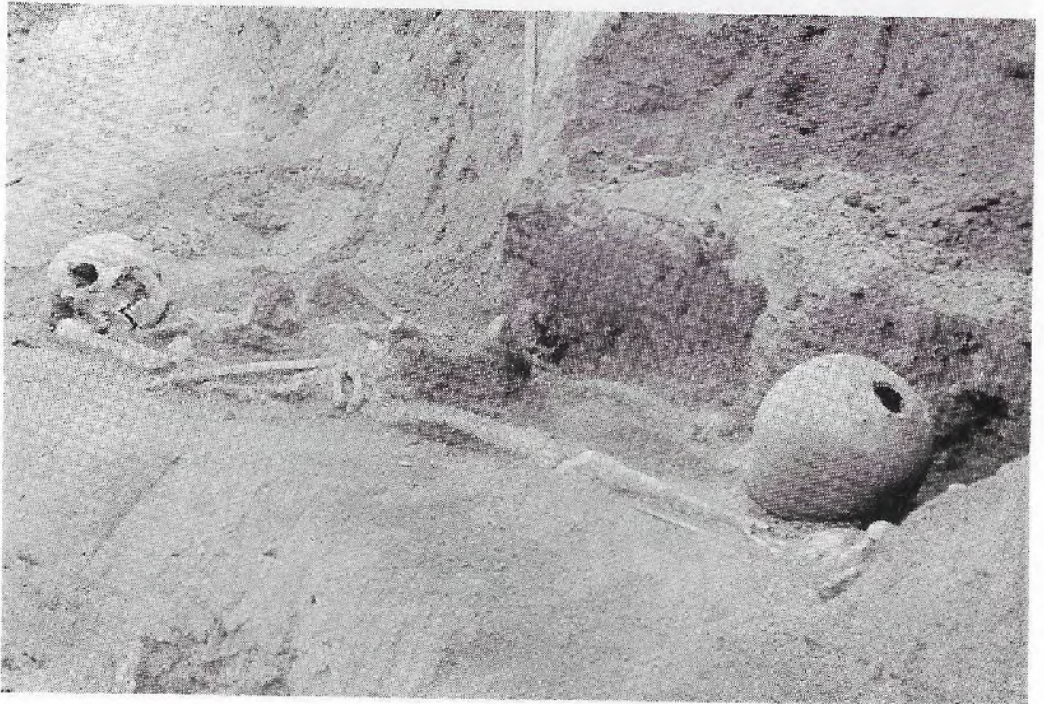


**De jeunes archéologues au travail**





**Sarcophage en plomb, on remarquera à la base  
des clous qui servaient à l'assemblage du cercueil de bois**



**Un squelette et l'urne funéraire**



Il faut signaler particulièrement l'intéressante découverte de deux petits vases funéraires en verre, absolument intacts, et des pièces de monnaie d'argent dans la main gauche d'un des squelettes.

Les fouilles seront sans doute poursuivies l'été prochain et apporteront de nouvelles révélations sur cette importante nécropole viennoise gallo-romaine dont l'origine doit remonter au II<sup>e</sup> siècle de notre ère et qui a

#### *VIENNE : SUR LA RIVE DROITE*

Le terrain de fouilles situé sur la commune de Saint-Romain-en-Gal qui a été délimité et qui sera conservé a été cette année l'objet de sondages stratigraphiques en vue d'établir la chronologie de l'habitat de la Vienne gallo-romaine. Les constructions des murs, le matériel trouvé sur place, ont permis d'établir l'existence de trois niveaux d'habitats s'échelonnant du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> siècle, époque qui vit la destruction de cette partie de la ville.

Au cours des derniers mois, de très importants travaux de consolidation ont dû être entrepris, nécessités par l'état d'humidité du terrain. D'autre part, le dallage de la voie sud a été relevé ainsi que les murs et portiques du terrain d'accès, et il faut signaler également le rétablissement d'une porte de la première maison, tous ces travaux permettant une belle présentation des vestiges. Les travaux de consolidation ne sont pas encore achevés et par la suite des recherches reprendront sur la partie du terrain non encore explorée, en direction du Rhône.

Sur les terrains où se construit le Lycée, une première zone au nord-ouest n'a révélé aucune trace de l'habitat ancien, le sol ne renferme que limon et gravier, aussi la construction des bâtiments se poursuit sans retard. Sur la deuxième zone plus à l'est des sondages ont permis de découvrir des vestiges de constructions très importantes : un vaste bâtiment avec abside qui n'est pas encore entièrement dégagé, d'autres constructions sur hypocaustes, deux rues.

M. Tourrenc a constaté que ces vestiges présentaient les mêmes caractéristiques et la même orientation que ceux du terrain réservé. On trouve notamment dans le sous-sol des maisons, des jarres renversées pour créer un vide sanitaire et une protection lors des crues du fleuve, mais de ce côté les surfaces de ces sous-sols sont beaucoup plus importantes, ce qui a permis de récolter et de mettre en lieu sûr plusieurs centaines de jarres et amphores.

Pour l'instant, deux niveaux de constructions ont été retrouvés et ces sondages qui se poursuivent rapidement ont donné au directeur des fouilles de très utiles indications. Nous savons maintenant que le terrain s'étendant du Palais du Miroir au Rhône au nord et à l'ouest, était couvert de constructions dont l'orientation était identique.

C'est ainsi que, grâce à ces travaux, se révèle à nous peu à peu le visage de la Vienne Gallo-Romaine de la rive droite du Rhône.

J. G.

## Chronique des Arts

Les « Amis de Vienne » ne s'intéressent pas qu'au passé de leur ville ; les monuments, les vestiges vénérables, les fouilles qui, d'année en année, révèlent ce que furent les occupations, les soucis, les gloires et les deuils de cette longue chaîne de vivants qui nous ont précédés, nous tiennent à cœur et nous savons, nous les amis de cette Vienne sainte et sénatoriale, que c'est la cendre des morts qui créa la patrie, la petite comme la grande.

Mais il importe que notre bulletin laisse un témoignage de nos activités présentes et c'est pourquoi il a paru bon à notre Conseil d'Administration d'ouvrir dans notre bulletin une chronique qui rendrait compte des manifestations artistiques dans le domaine de la sculpture, de la céramique, des arts graphiques et de la peinture en particulier, auxquels se livre ou s'intéresse un nombre surprenant de nos concitoyens.

Bien entendu, il n'est pas question de rédiger cette chronique dans un esprit critique, mais simplement de donner un aperçu du mouvement artistique dans notre ville.

Tout d'abord, il faut que l'on sache qu'il existe à Vienne un « Centre d'Education Artistique » dirigé par M. Pierre Delorme, professeur dans nos Collèges, dont le siège est 25, rue Victor-Hugo.

Là, travaillent des artistes jeunes et moins jeunes, chacun selon son tempérament et ses goûts : ils réalisent principalement des tableaux à l'huile ou à l'aquarelle, des dessins, des céramiques et des objets modelés émaillés au four, souvent fort beaux et parfaitement réussis. Les artistes se sont groupés sous le vocable « l'Atelier » et tout au long de l'année dans leur sympathique galerie de la rue Victor-Hugo, petite galerie connue et appréciée déjà de bien des Viennois, ils exposent à tour de rôle le résultat de leurs travaux.

C'est ainsi qu'au début de cette année 1969, Mmes Vial et Gentile ont exposé un ensemble de tableaux, principalement des fleurs et des natures mortes, vics silencieuses comme il est plus agréable de dire, le tout dans une gamme très haute en couleur et bien réussi.

Vinrent ensuite les expositions fort intéressantes de MM. Giraud et Ferlay, paysagistes ayant chacun une manière très personnelle de traiter le sujet, l'un avec plus de recherches, l'autre avec plus de fidélité.

Mme Thomas leur succéda, aimant les arbres et les fleurs, elle nous offrit de fort séduisants bouquets, triomphes de son beau jardin et des « printemps » et des « hivers », traités avec beaucoup de talent dans ses huiles et ses lumineuses aquarelles.

A la fin d'avril, Raibaud, invité de l'Atelier, nous promena en Provence antiboise avec ses tableaux à l'huile et de claires aquarelles, reflets de cette région bénie des peintres où tout est matière à un tableau.

Puis voilà qu'apparut aux cimaises de l'Atelier un jeune et sympathique sculpteur, Pierre Boutier. Ses sculptures très architecturales donnent une



impression de puissance ; ses dessins furent aussi beaucoup remarqués et appréciés, excellents, devons nous dire, comme tous les dessins des sculpteurs. L'exposition de Fabienne Deleyrolle servait de transition fort intéressante à l'exposition de Christian Ouvrier, peintre, fils de peintre, professeur et adjoint de M. Delorme au Centre d'Education Artistique. Ses tableaux ont des tonalités claires et il sait faire jouer la lumière sur les murs et les maisons. C'est très architectural, bien composé et non sans charme.

L'année s'écoule, les vacances sont terminées et toutes ces expositions nous amènent à l'automne. Et voici que le 21<sup>e</sup> Salon des Artistes Viennois, fondé par le peintre Lety et aux destinées duquel préside M. Jean Eynaud, rassemble à la salle des fêtes de Vienne la majorité des artistes de la ville. Nous y retrouvons pour la première fois les artistes du groupe de l'Atelier, mais aussi les membres des Sociétés d'Art et de Peinture voisines ; notamment : la Société des Amis des Arts de Bourgoin, la Société Savoisienne des Beaux-Arts de Chambéry, la Société des Amis des Arts de Grenoble, de Saint-Etienne, de Givors et d'autres encore, de Bourg-en-Bresse, de Tarare, de Saint-Chamond, c'est-à-dire l'ecclésiastisme du Salon Viennois. Nous avons remarqué des aquarellistes remarquables comme Losdat, Président des Aquarellistes lyonnais, Prat, Bernard, nous ne pouvons tous les nommer puisqu'ils sont près de trois cents ces artistes venus de tant de terroirs différents, mais chacun de nous se les rappelle car le salon a été très visité.

Cette année, toutefois, figure parmi ces artistes un invité d'honneur, un invité de marque : le sculpteur Claude Grange, né à Vienne en 1883, prix de Rome en 1913, membre de l'Institut de France, auteur de nombreux monuments de notre ville, grand aîné, qui n'a pas dédaigné de venir au milieu de ses jeunes confrères pour les encourager de son exemple et de son talent : les maquettes de ses œuvres sont là rassemblées, notons parmi elles sa statue de Berlioz, le buste de l'artiste Sylvia Montfort, le buste de son père et Narcisse et de remarquables études en sanguine.

Le Photo-Ciné Club de Vienne est présent avec de remarquables photographies et n'oublions pas les « petits », les élèves de la ville, avec leurs travaux si charmants, d'une adorable naïveté et d'une fraîcheur d'invention qu'hélas ! ils n'oublieront que trop tôt.

Pour clore cette série d'expositions, notons celle d'un membre particulièrement distingué et modeste de l'Atelier, Mme Rose-Marie Bandet, qui, jusqu'au 10 décembre, expose ses délicieux objets de céramique, d'une inspiration romantique qui nous touche et nous enchante et ses tableaux d'une qualité de touche remarquable. Et l'année s'achève.

Vous voyez, amis de Vienne, combien vos concitoyens aiment les arts et s'y intéressent dans cette ville si riche de son passé, riche aussi de son présent.

Louis RAIBAUD.

## LA MUSIQUE A VIENNE

Le Président Marcel GOURDANT sait qu'un bulletin de la Société « Les Amis de Vienne » est un document que l'on conserve dans les bibliothèques et que consulteront nos successeurs. N'est-il pas bon alors que l'on sache ce que la Culture représentait chez nous dans la dernière moitié du présent siècle !

C'est là initiative dont il convient de se louer et de le louer. Les Arts graphiques, le Théâtre et la Musique ne sont-ils pas comme le complément de l'incalculable héritage archéologique laissés par nos ancêtres et qui s'inscrit à toutes les marches de la belle Vienne.

Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de considérer l'enthousiasme provoqué par les auditions musicales données dans le cadre prestigieux du Temple d'Auguste (après la première guerre mondiale), dans un Théâtre renaissant de la poussière et offrant à un Président de la République un spectacle inhabituel, plus près de nous dans cette magnifique Abbaye de Saint-André-le-Bas (Orchestre de Prague, Orchestre de Chambre de Toulouse).

Architecture et Musique se marient donc heureusement en un temps où une partie de la Jeunesse — à qui pourtant sont offertes des chances égales — se refuse à recevoir le message que des groupements comme les Jeunesses Musicales de France et d'autres, lui apportent sans but lucratif et avec le seul désir de l'aider à s'épanouir.

Pourquoi cette carence ? dit le Président René NICOLY, qui assume les responsabilités nationales des J. M. F. En Amérique, en U. R. S. S., en Angleterre, en Allemagne, la Musique est enseignée à la jeunesse dès son plus jeune âge. Elle est intégrée à l'enseignement général. En France, on se refuse

à admettre son rôle humain et social.

Les moyens audio-visuels, l'avènement du microsillon, de la Haute-Fidélité, offrent de nouvelles possibilités, mais ne sauraient empêcher une initiation qui ne peut se faire qu'avec le contact direct, c'est-à-dire humain. C'est la leçon qu'il convient de retirer des grandes soirées musicales viennoises où se pressent, certes, nombre de jeunes, mais aussi musiciens et mélomanes qui constituent une sorte d'élite intellectuelle dans la cité.

A Armand Champlong — et il faut le dire — revient le mérite de ces premières grandes auditions. Ensuite la Délégation J. M. F. a non seulement reçu les artistes que Paris lui envoyait, mais elle a pris l'initiative de convier des interprètes, comme Marie-Claire Alain et d'autres, qui ont rassemblé la grande foule autour d'eux.

Des efforts sont poursuivis par l'Union Musicale, par l'Ecole Municipale de Musique, véritable petit Conservatoire d'où sont partis parfois des musiciens de talent qui s'en vont parfaire ailleurs des études heureusement



commencées. A l'heure où les groupements locaux ont presque tous disparu, il est encore des sociétés comme « La Cigale » qui maintiennent vaillamment une tradition. Et ne parlons pas des efforts des professeurs de Musique dont cette ville est riche.

Combien de fois entendons-nous des parents dire de bonne foi : « Vous savez, la grande musique ce n'est pas pour nous ! » Quelle erreur ! On peut facilement devenir mélomane. Par exemple en leur faisant écouter des disques avec deux mots d'explication, on constate très rapidement leur facilité d'adaptation et l'on est surpris de la rapidité de leurs progrès.

Les Loisirs !... On en parle beaucoup ! Se ruer sur les routes n'est pas une fin en soi. Le bruit nous environne. L'habitat n'est plus le havre de paix de nos pères. Le collectivisme risque de transformer dangereusement l'esprit des hommes en leur enlevant une partie de leur initiative et de la connaissance d'eux-mêmes. La Musique est un des moyens offerts pour échapper à l'uniformité.

Jean BOUVARD.

## L'ANNÉE THÉÂTRALE

L'année théâtrale 1968 avait été faste pour le Théâtre Municipal de Vienne. Les efforts conjugués du Comité des Fêtes, de la Délégation des « Jeunesses Musicales Françaises », et de la section viennoise de l'ACTA (Action culturelle, théâtrale et artistique) dont le président-fondateur est M. Jean-Yves Lemaire avaient porté leurs fruits. animateur dynamique, M. Lemaire avait mis sur pied une formule d'abonnements pour des représentations destinées surtout aux jeunes et qui eut vite des adeptes.

Le début de 1969 vit de belles soirées. Les amateurs de classiques et les scolaires purent admirer « Les Femmes savantes », « l'Avare », « Andromaque » et du Marivaux : « Le Jeu de l'Amour et du Hasard ». Avec une ténacité remarquable, la « Comédie de Vienne » poursuivait l'action commencée depuis dix ans et ayant enfin concrétisé son rêve, installait son « Théâtre de Poche », rue Francisque-Bonnier. N'ayant que cinquante places, il était rare que la salle ne soit pas remplie, ce qui donnait aux acteurs une autorité et une aisance accrues. S'en tenant à des auteurs d'avant-garde : Ionesco, Boris Vian, Brecht, la Compagnie de Lucien Varvoz gardait son public et semait la bonne parole. Le « municipal », lui, ne craignait pas d'accueillir le « théâtre du boulevard », par exemple la pièce de Robert Thomas, auteur facile, intitulée « La Perruche et le Poulet » qu'interprétaient Raymond Souplex et sa partenaire de long-temps Jeanne Sourza qui devait mourir quelques jours plus tard.

Il y eut encore un récital très apprécié du baryton Michel Dens, un spectacle charmant « Les marionnettes de Bratislava », un concert de l'Union Musicale dans le cadre du centenaire de la mort de Berlioz, enfin des conférences patronnées par « Connaissance du Monde », toutes accompagnées de films documentaires du plus haut intérêt. Une séance supplémentaire était donnée, pour la première fois à 17 heures, formule particulièrement agréable pendant les mois de froidure.

L'été venu, des représentations étaient données au Théâtre Romain. Elles tenaient davantage du music-hall que du théâtre avec le guitariste virtuose gitan Manitas de Plata et les danseurs ukrainiens.

Qu'il est donc difficile de lutter contre les événements ! La dévaluation et les mesures d'austérité réduisant les ressources de chacun nuisirent grandement aux spectacles. Les bonnes tournées durent limiter leur champ d'action et l'on revit des publics clairsemés et des recettes insuffisantes mettant en péril la santé du Théâtre Municipal...

La « Société Viennoise d'Horticulture » eut du succès avec sa soirée japonaise de projection de films réalisés en accord avec les Florales de la Salle des Fêtes, mais la pièce de Marcel Achard, « l'Idiot », n'enthousiasma pas le public malgré la réputation de son auteur. Félix Leclerc, le chanteur canadien revint ainsi que le mime suisse René Quellet. Côté classique « l'Avare » encore et « le Malade Imaginaire » ; côté moderne « Les Bâtisseurs d'Empire » de Boris Vian par la « Comédie de Vienne » et ce fut tout pour la fin de l'année. Un hiver précoce ne se prêtait d'ailleurs guère à des sorties nocturnes.

Georges Artus



## MAISON DE POUPÉES OU HISTOIRE D'UNE COLLECTION

Quelle est la relation entre le bon vieux Collège Ponsard, devenu Lycée, et une Maison de Poupées ?

Très simple. La Maison de Poupées est celle d'un professeur qui a sévi pendant vingt et un ans dans notre cher établissement scolaire. Ainsi qu'elle le déclara à la distribution des prix en 1966, où on lui souhaitait bonne retraite, Mlle Elisabeth Jossier, au cours de sa vie, n'était jamais restée aussi longtemps en aucun lieu. C'est pourquoi la collection de poupées, commencée dès qu'elle fut titulaire dans l'enseignement, eut à Vienne son épanouissement le plus complet.

Toute sa vie de professeur eut comme fond de décor des têtes de biscuit aux yeux de verre, des cheveux au mètre dont elle faisait des perruques, des « membres épars » (1) en bois peint ou en étoffe bourrée de copeaux, de frisons ou de sciure, et surtout des tissus aux couleurs vives ou sombres, de chatoyants rubans, des mousselines et des batistes d'une blancheur par définition éclatante, des dentelles et des broderies anciennes, authentiques presque toujours, mille galons, colifichets, restes de soieries, velours, brocards...

La collection commença donc en 1932, avec deux poupées de famille, qui par leur âge pouvaient être la mère et la grand'mère du professeur.

E.J. éprouvait un grand intérêt — le mot est faible — une véritable passion ! pour l'art populaire, appelé en ce temps là « folklore », sans la nuance péjorative qu'une évolution sémantique désobligeante donne actuellement au mot.

C'est donc la passion de E.J. pour le folklore et spécialement pour le costume populaire, qui l'ont amené aux poupées. Les costumes des pays les plus divers retenaient son attention, depuis la Scandinavie jusqu'à l'Algérie, depuis les Balkans jusqu'à l'Espagne, en passant, bien sûr, par la France et l'Italie ; ils étaient, au hasard des rencontres, dessinés, notés, annotés, et formaient une documentation variée.

Mais ni le dessin, ni les couleurs de l'aquarelle, ne valent la réalité : tissus, rubans, métaux ont un brillant que les peintres les plus habiles n'ont jamais rendu tout à fait ; et le volume, donc, il manque le volume !

Ainsi, après avoir dessiné et colorié, après avoir inventé des silhouettes plates en carton, et les avoir habillées de drap, de satin, de dentelle, ornées de bijoux, le rêve restait d'habiller des poupées, de donner l'apparence de la vie, de faire des modèles réduits.

Un costume des Asturies, un bébé sarde furent les premières réalisations, que suivirent une Portugaise de Minho et une Hollandaise de l'île de Marken, des Italiennes, tout un monde, un peu raide en vérité, qui s'appuyait gauchement sur le fond d'armoires et de placards.

En vacances, le professeur était déchaîné. C'était la course à la documentation-exacte, précise comme une thèse de Sorbonne ! C'était aussi la course aux têtes, aux jolies têtes de biscuit, souriant de toutes leurs dents ou aimablement sérieuses — les bouches fermées — beaucoup plus rares.

Le professeur hanta les cliniques de poupées de France et de Navarre... non ; d'Italie ! et découvrit des richesses, par le nombre et quelquefois par la qualité. Il fallait ensuite faire grandir les poupées petites filles ou donner un corps aux têtes seules, ce qui s'appelle spiritualiser la matière ; toute une chirurgie esthétique dont l'instrument le plus utile reste un ancestral tire-boutons.



C'est ainsi que des poupées petites grandirent, ce qui est dans l'ordre naturel des choses — des enfants deviennent adultes — mais aussi, au bout d'années plus ou moins nombreuses, par la défaillance des élastiques qui sont les nerfs des poupées, des affaissements irrémédiables se produisirent, des poupées moururent, qui renaquirent grâce à un autre corps : phénomène de réincarnation.

Ajoutons qu'avec leurs yeux de verre bleus, gris, pers, marrons — tous aimés, tous beaux ! — qui posent sur le visiteur des regards aux expressions diverses : affectueux, innocents, moqueurs, gais, mélancoliques, les poupées prennent une âme, ont de la personnalité.

Le bon chirurgien progresse en s'exerçant : il en fut ainsi. Ces bras en étoffe, si raides, on les coupe au coude, on les recoud ; on tronque les mains de chiffon pour leur substituer de mignonnes mains en bois, couleur de chair, aux doigts bien séparés : et voici que la poupée godiche et empruntée a maintenant, avec sa main sur le cœur, une allure très vivante une indiscutable élégance.

Ainsi naquirent trois Champenoises, dont les hautes coiffes blanches ont été inspirées par les reconstitutions de l'équipe de Madame Geneviève Dévigne (1).

Ainsi naquirent des poupées revêtues de costumes sardes, abruzzais, du Latium, qui reproduisent fidèlement ceux d'un musée italien (2).

La course aux têtes, aux corps, aux membres, aux tissus, aux rubans, aux bijoux, aux bibelots... reprit de plus belle après la guerre.

Et le rêve continua : donner plus d'apparence de vie. Il fallait que les poupées ne soient plus toutes appuyées bêtement sur le mur comme des condamnées à mort. Les supports des marchands de jouet leur donnèrent l'équilibre qui leur manquait.

Et ces objets, hérités par elles ou achetés pour elles, où les mettre ? Il fallait des meubles pour porter la vaisselle, les chandeliers, les vases, ce rosier fleuri dans un pot : on en chercha, on en trouva.

Et puis conçoit-on à notre époque une famille dont aucun membre ne serait photographié ? Depuis longtemps déjà ces « dames » avaient trouvé un photographe devenant photographe pour la Société Dante Alighieri, les poupées en profitèrent et ce fut une débauche : en noir d'abord, en couleurs ensuite. Dans ses voyages, E. J. put emporter des portraits qu'elle fit voir à ses amis... Quelle bonne idée ! Cela suscita des dons : dons de poupées anciennes, de meubles anciens. La collection ne cessait de s'enrichir dans Vienne la Belle : il fallut agrandir l'armoire.

Mais comme on aime la discrétion, peu de poupées livrent leur intimité au visiteur premier venu : la plupart dans leurs armoires sont dissimulées par des rideaux. Elles voient à travers et entendent tout.

Elles savent que depuis le début E. J. dit : « Je donnerai ma collection à un musée, je la fais pour un musée », ce qu'elle n'a cessé de répéter en toute occasion.

Puisque l'âge de la retraite a sonné et que Dante Alighieri ne laisse pas d'illusions à ses lecteurs sur la durée normale de la vie, le professeur honoraire songe à la retraite de ses poupées, à un honorable placement de sa collection.

La carrière d'un professeur est longue et parfois l'élève a dépassé le maître.

Ainsi E. J., amie des musées depuis si longtemps, a la joie d'avoir dispensé jadis la nourriture spirituelle à Madame Madeleine Rocher Jauncau, conservateur du Musée des Beaux-Arts à Lyon.

Et celle-ci l'a mise dernièrement en rapport avec le Musée de Beaujeu... — oui, Beaujeu dans le Beaujolais ! — qui possède déjà un fonds de



poupées, se refait, a de la place, de l'espoir et demande les poupées en costumes régionaux pour une exposition.

Cela mérite réflexion : pourquoi les poupées ne prendraient-elles pas leur retraite à Beaujeu ? Le conservateur, une charmante demoiselle, professeur et... conseiller municipal, s'intéresse passionnément au fonds de poupées..., l'architecte des Beaux-Arts a un faible pour elles...

La mode est aux poupées depuis longtemps, comme à certains mots d'ailleurs. C'est pourquoi E. J. conclut : « il faut être réaliste (mot à la mode) ; j'ai sous la main quelqu'un qui s'intéresse aux poupées, à leur trousseau, à leurs meubles, à leur curriculum vitæ, les soigne, les couve : attendrai-je utopiquement la création d'un musée national de la poupée ? qui ne se créera peut-être jamais, ou quand je serai morte. Et ma collection, assemblée avec tant d'amour, serait éparpillée à tous les vents. Non ! non ! il faut être réaliste ! ».

En conclusion, une première tranche, le rayon folklore (dans le sens noble du mot) ira à Beaujeu cette année.

Ah ! dites-vous : « le rayon folklore » : il y en a donc un autre ? oui, historique. A force de hanter les cliniques de poupées, de manier les têtes anciennes, à cause aussi de cette poupée grand-mère, E. J. est devenue collectionneuse de poupées pour la poupée elle-même. Quelques-unes ont des costumes qui les datent, des noms et des surnoms, un pédigrée. Exemples : il y a la Lorette, la Tourterelle, Olympe et Palmyre, la Comtesse d'Eu, la poupée aux yeux de saphir... mais je m'arrête : car ceci est une autre histoire.

21 février 1969.

Elisabeth JOSSIER.

(1) L'expression est de Pétrarque, mais n'a pas le même sens parce qu'il ne collectionnait pas les poupées.

(1) Fondatrice de l' « Equipe champenoise », groupe folklorique.

(2) La villa d'Este, à Tivoli, où était entreposé en 1939 le matériel de l'exposition ethnographique internationale de 1911.

## NOUVEAUX ADHERENTS 1969

BROCHE Marguerite, 38 - Le Péage-de-Roussillon  
COLAS J., 69 - Saint-Symphorien-d'Ozon  
DESVIGNE, 3, rue J.-Molay, 38 - Vienne  
DREVON Albert, « Le Belvédère », rue de la Convention, 38 - Vienne  
FORNAS Georges, 9, place Saint-Maurice, 38 - Vienne  
GALLAVARDIN Jean-Michel, 23, quai J.-Moulin, 69 - Lyon (2<sup>e</sup>)  
GRENOUILLER Jean-François, Grand'Rue, 38 - Les Côtes-d'Arey  
GUINET (Mme), 19, rue des Orfèvres, 38 - Vienne  
HULLO, 159, avenue Général-Leclerc, 38 - Vienne  
JAILLET André (Docteur), 3, square Dropsy, 77 - Veneux-les-Sablons  
LABROSSE, 8, place Saint-Maurice, 38 - Vienne  
LECOUVEY-BRAILLE Maurice, 18, rue Franklin, 69 - Lyon (2<sup>e</sup>)  
RENAUD, rue Chantelouve, 38 - Vienne  
ROUX (Mme), 3, rue de l'Archevêché, 38 - Vienne  
SOMMERLAT (Mme), 3, rue J.-Molay, 38 - Vienne  
TOURNIER (Mme), 1, avenue Beauséjour, 38 - Vienne  
TRANCHAND Michel, rue Marchande, 38 - Vienne  
TROMPIER Jean, Conservateur à la Bibliothèque Universitaire,  
13 - Aix-en-Provence  
WOINET François, 21, quai F.-Mistral, 38 - Vienne  
BARRY Anne, 1, rue Victor-Hugo, 69 - Lyon (2<sup>e</sup>)  
PERRIN Catherine, 24, cours Franklin-Roosevelt, 69 - Lyon (6<sup>e</sup>)  
GIRIER (Mme), rue de l'Archevêché, 38 - Vienne  
CHANTEGREL Claude, 38 - Saint-Clair-du-Rhône  
NOYERE Jean-Claude, Institution Robin, 69 - Saint-Colombe-lès-Vienne  
CORDOLIANI Marie-Louise, 135, chemin de Crépieux, 69 - Caluire.  
GIRAUD-CHARDONNET (Mme), 17, rue G.-Péri, 38 - Roussillon



Achevé d'imprimer  
le 17 AVRIL 1970  
sur les presses de  
TERNET - MARTIN  
Imprimeur  
à Vienne-sur-le-Rhône

